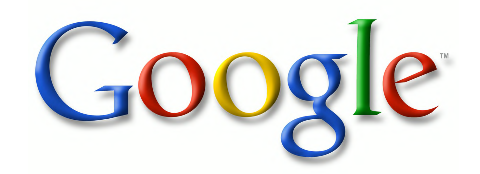
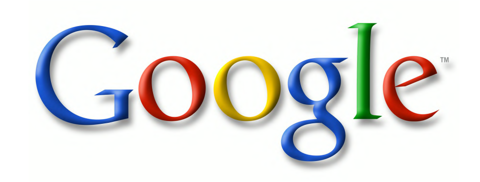
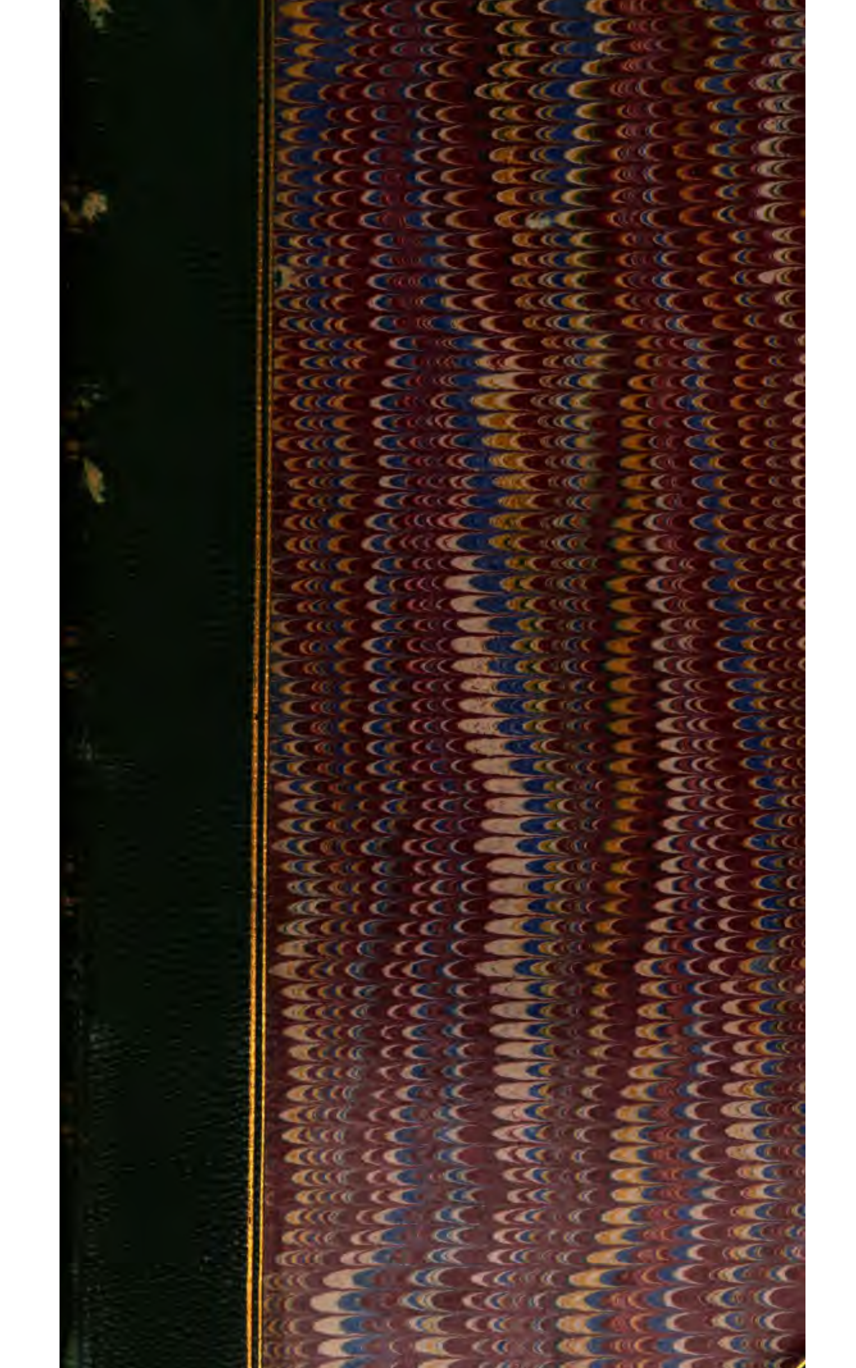
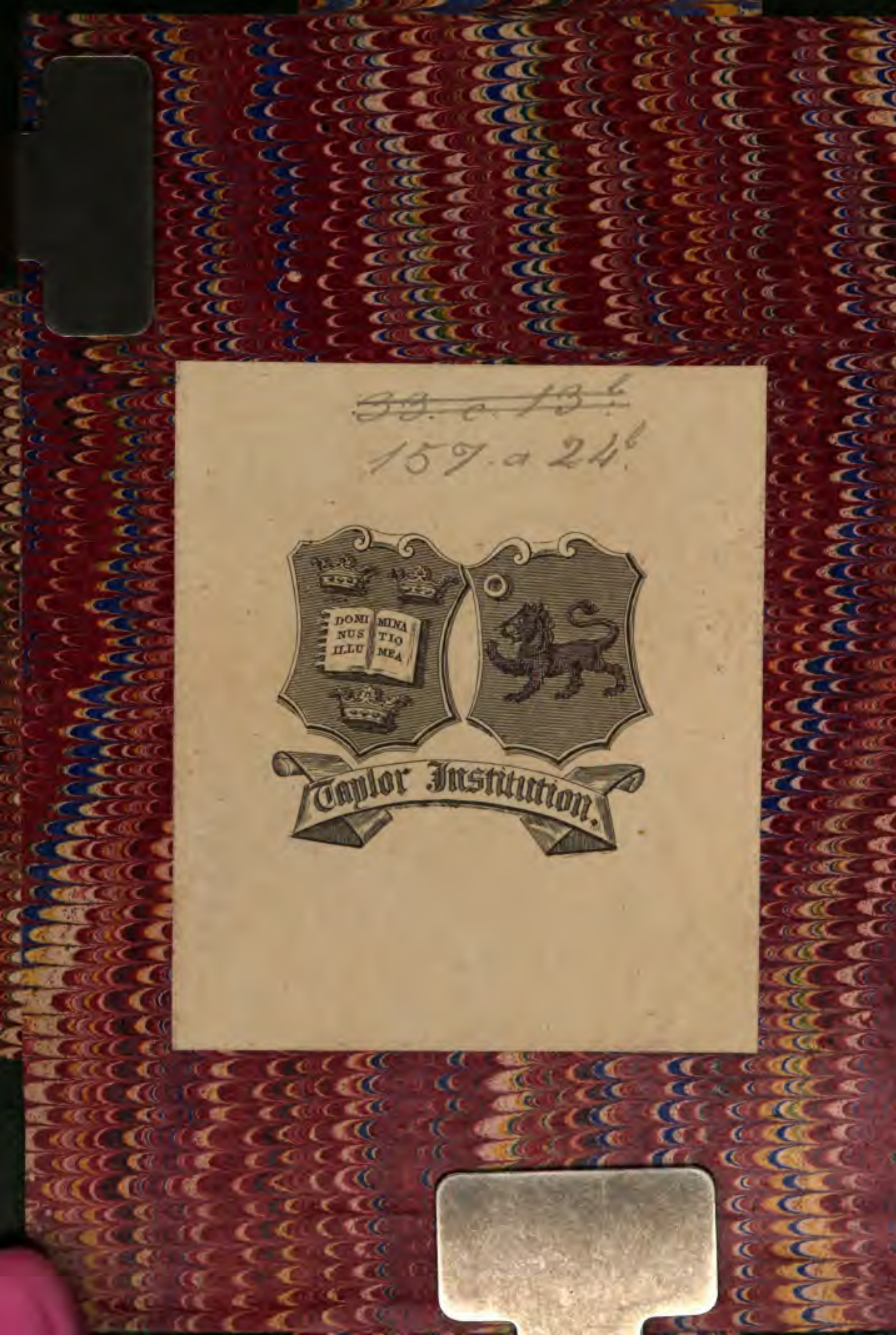

Google






39. c 13b
157. a 24b
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

II


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

POÉSIE

DEUXIÈME PARTIE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-29, PASSAGE CHOISEUL

1872

POÉSIE

DEUXIÈME PARTIE

MORTE POUR LES AMUSER!

> Hier matin, la foule se pressait rue Montmartre, autour du corps d'une jeune fille, en costume Pompadour. — On disait que de jeunes élégants, après l'avoir enivrée, l'avaient conduite en cet état au bal de l'Opéra où elle s'était comportée de manière à s'en faire expulser, et qu'enfin, revenue à elle-même, la honte l'avait poussée au suicide...
> Quels remords pour les auteurs de cette affreuse catastrophe!
>
> (*Chronique parisienne.*)

Elle travaille, elle a le malheur d'être belle ;
Le besoin la conseille et le vice l'appelle.
Par les quais, un matin, des beaux, des ravageurs,
— Lovelaces blasés qui ne sont pas majeurs, —
L'ont suivie. Un d'entre eux (elle s'en crut aimée)
Acheta les baisers de sa bouche affamée.
Une fois dans la fange, elle leur appartint :
Leur sang bouillonne encor, si leur cœur est éteint.
Ils la mirent dès lors de toutes leurs orgies;
Cela les amusait de voir comme aux bougies,
Sur les sofas tachés de fumée et de vins,

Roulaient effrontément ses blonds cheveux divins;
Comme sa beauté pure était abjecte, et comme
S'ouvraient ses lèvres d'ange aux sales propos d'homme! —
Après deux ou trois mois de la sorte passés
Avec la malheureuse, ils en eurent assez.
Il fallut inventer quelque chose, ils rêvèrent...
Or, ayant bien cherché, voilà ce qu'ils trouvèrent:
« Mêlons dans son vin blanc le kirsch avec le rhum
(On a fait perdre ainsi le dernier decorum
A plus d'une duchesse), et, quand l'ardent breuvage
Allumera ses yeux d'une ivresse sauvage,
Nous la lancerons folle au bal de l'Opéra.
Musard ne prévoit pas tout ce qu'elle y fera...
Et nous en finirons par une bonne scène. »

Le drame dépassa leur espérance obscène.

Quel masque Pompadour, aux flottants oripeaux,
Se débat, expulsé par trois municipaux?
C'est elle! — Comme on voit, au sabbat mortuaire,
Un fantôme ivre au loin rejeter son suaire
Pour danser, libre et nu, la danse des damnés,
Ainsi, faisant voler ses linons effrénés,
Elle avait, au rapport d'un sergent véridique,
Offensé la pudeur de ce temple impudique!
Alors, le commissaire et tout son embarras;
Et ces messieurs riaient à se tordre les bras;
Et la voilà marchant, comme une somnambule,
Dans tous les escaliers jusqu'au grand vestibule;
Ces messieurs, en riant, l'escortent hors du bal;
Puis l'interrogatoire, et le procès-verbal,
Et le fiacre qui s'ouvre au milieu des huées
Dont la foule partout suit les prostituées;
Et ces messieurs, riant toujours, de plus en plus,
Dans le cercle infernal rentrent avec le flux.

Pourtant, bouleversée encor de cette crise,
Le froid violemment la frappe et la dégrise.
A cette folle enfant le réel apparaît:
Police, tribunal, guichet, maison d'arrêt...

Or, comme on la menait droit à la préfecture :
« Faites-moi, s'il vous plaît, descendre de voiture
A ma porte, là-bas, brigadier, un moment,
Que je puisse du moins changer de vêtement,
Et m'ôter tout ce rouge et cette poudre à l'ambre. »
— Accordé. — Deux sergents la suivent à sa chambre.
Tandis que gravement ils gardent le palier,
Elle entre d'un pied leste et d'un air cavalier...
Puis, d'un bond convulsif, elle est à la fenêtre!
Et, pensant à son père, — un vieux soldat peut-être,
Qui ne se doute pas de quels fangeux amours,
De quel fumier lui vient son pain de tous les jours; —
A sa mère qui, jeune, en mourant l'a bénie,
Qui la verrait du ciel au banc d'ignominie :
« Non, dit-elle, jamais! » — et, comme vous savez,
S'élance et va tomber du toit sur les pavés;
Martyre criminelle, en cette mort si prompte,
D'un reste de pudeur, qu'on appelle la honte!

On attendit le jour pour relever le corps.

Les bals, en se fermant, refoulaient au dehors
Pierrots, turcs et brigands, marquises et poissardes;
Charles-Quint et don Juan regagnaient leurs mansardes;
Et de nos merveilleux les chevaux, en passant,
Ont pu heurter la morte et piaffer dans le sang. —
Les gazettes en ont grossi leurs anecdotes
Trois jours, et tout fut dit.

— O mes compatriotes!
Jeunes gens du pays de France, du pays
Où furent les beaux yeux si longtemps obéis;
O mes frères cadets, dont l'heureuse jeunesse
Du luxe de l'esprit écrase notre aînesse,
Et pour qui du savoir tous les flambeaux ont lui,
L'amour, l'amour vous manque et tout manque avec lui!
Ame de l'univers et soleil de la vie,
Souffle ardent qui féconde ensemble et purifie,
Et dont le ciel sur nous daigne se dessaisir
Pour jeter l'infini dans l'éclair du plaisir! —

Écoutez : ce n'est pas d'éteindre la nature,
De calfeutrer le cœur dans une sépulture,
D'anéantir les sens... Pour vous prêcher ce point,
Il faudrait être un saint, et je ne le suis point. —
Mais, au risque d'abord d'y paraître un peu gauches,
Ayez des passions en place de débauches!
Avec les passions naissaient plus d'un fléau,
Les fautes, les malheurs... dont est mort Roméo ;
La famille parfois n'était pas bien gardée,
Mais la race, après tout, n'était pas dégradée;
Quelque chose de beau transfigurait le mal;
Le dieu, même en tombant, dominait l'animal.

Et vous!... qu'à son vertige enchaîne un mauvais monde,
Quand donc rougirez-vous de votre ivresse immonde?
Quand donc l'opinion, seule loi des esprits,
Voudra-t-elle confondre en un pareil mépris
La femme qui se vend et l'homme qui l'achète?
Encor plus d'une pleure et rougit en cachette!
Et, pour ces vils marchés, vous n'aurez pas enfin,
Comme elles, devant Dieu, l'excuse de la faim!
Eh bien! le cœur sali de cette vie infâme,
Vous vient-il le caprice, un jour, de prendre femme,
Des anges frais et purs sortiront du couvent
Pour signer au contrat... car le siècle vivant
Livre au pourceaux lascifs les gazelles mourantes,
S'il voit que les pourceaux aient un nom et des rentes,
Et les salons dorés vous seront indulgens,
Et vous direz aussi : Nous, les honnêtes gens! —
Ah! cynisme de l'or! ah! pauvre espèce humaine!

Cependant il n'est point, à Paris, de semaine
Où quelque jeune fille, en sa première fleur,
Ne se heurte et se brise à l'angle du malheur.
Combien vont fatiguer les grabats d'un hospice!
Combien cherchent un gîte aux gains maudits propice,
Dans ces lieux où la joie est pire que la mort!
Combien l'orgie en tue et combien le remord!
Il en est, de misère et de vice amaigries,
Qui font queue aux prisons, afin d'être nourries;

D'autres, que Dieu délaisse et qu'une vieille instruit,
Qui de leur sein honteux font avorter le fruit;
D'autres qui, ne pouvant y tenir davantage,
Se jettent dans l'enfer, d'un quatrième étage;
D'autres qui sous l'injure, à cause du passé,
Au milieu de leurs sœurs vivent, le front baissé,
Et ne relèveront leur figure pâlie
Que pour montrer le rire affreux de la folie!...

Et tout cela, messieurs, gentilshommes du jour,
Parce qu'ayant vingt ans vous n'avez pas d'amour!

ERVANEC LE RIMEUR

(Poésie bretonne)

I

« Dans chaque troupeau
Il est un taureau
Plus fort que tous, qui règne
Satisfait qu'on le craigne;
Celui-là paît
Où bon lui plaît.

Dans chaque paroisse
Il est un front haut,
Qui les petits froisse
Autant comme il faut;
Quelqu'un qui fait un signe,
Le premier,
Et qui signe
L'ordre sur le papier.

« Il est un chef, une loi pour tout être,
Qui naît, souffre et meurt;
Mais le Rimeur, lui, n'a ni loi, ni maître...
Vive le Rimeur! »

Voilà ce que dans leur chaîne
Disent pâtre et moissonneur,
A le voir passer sans gêne
Et libre comme un seigneur;
Puis, la tête sous les aulnes,
S'endormir d'un bon sommeil,
Les deux pieds sur les fleurs jaunes,
Qui dorment au grand soleil!

II

Ah! c'est que nul n'a pu connaître
Le Maître du Rimeur!... Voyez!
Le Rimeur dort... voici le Maître,
Qui frappe des mains et des pieds.
L'œil en feu, la face méchante,
Il tousse, il fait son embarras;
Puis se croisant les bras:
« Rimeur, chante. »

Le Rimeur veut se taire; il n'est pas en humeur;
Il a chanté la veille, et l'autre... il se recouche.
Le Maître, plus farouche,
Lui met la voix de force et les mots dans la bouche:
« Allons! chante, Rimeur! »

Le Rimeur chante; il a tout chanté; le vertige
L'envahit; il a peur... comme un chevreuil du cor,
Peur de quoi? peur de qui?... peur du Maître, vous dis-je,
Du Maître, toujours là, qui lui dit: « Chante encor! »

III

Le Rimeur est semblable aux oiseaux, et, comme eux,
Chante, chante sans qu'on l'écoute;
Le Rimeur est semblable au torrent écumeux;
Il marche devant lui sans regarder la route.
Il est sûr de trouver un lit,
Car tout est bon pour qu'il y dorme :
Les ronces dont le champ s'emplit,
Le froid marais, le roc informe !

Mais l'oiseau — Dieu le veut — ne chante que l'été;
Le Rimeur doit chanter encore,
Et toujours, lorsqu'il a chanté !
Mais le torrent, captif quand la moisson se dore,
Ne marche que l'hiver... Le Rimeur sans souliers
Marche, marche toujours... Il s'usera les pieds!

Mais l'oiseau dans son nid sommeille;
Et le Rimeur, il dort... ou veille,
Couché dans le lit du hasard.
Sitôt qu'il entre quelque part,
Il faut que quelqu'un se dérange,
Pour faire place à l'hôte étrange,
Qui n'a sa place en aucun lieu
Et ne converse qu'avec Dieu.

A MADAME ÉLISA DE VILLERS

Sous ce titre : *Autour du foyer,*
J'ose aujourd'hui vous envoyer,
A vous, la muse que l'on aime

Et que l'on applaudit partout,
Des stances à refrain, où j'ai l'audace extrême
De vous faire parler vous-même ;
Oui, madame, et cela de l'un à l'autre bout.
Et pourtant, je venais hier encor de lire
Un frais bouquet de vers, fleuris sur votre lyre ;
De vos plus beaux et plus charmants, de vos meilleurs,
Comme, par conséquent, on n'en voit guère ailleurs! —
Et je ne me suis pas découragé... mystère!
Mystère absurde, n'est-ce pas?...
Du moins si votre sœur, ange sur cette terre.
Et muse, marchant dans vos pas,
Si votre chère Frédérique
M'eût prêté son aile lyrique
Pour élever ma voix jusques à votre luth!...
Mais non, non, et je n'ai d'autre espoir de salut,
Pour ma témérité très-grande,
Que votre gracieuse amitié, grande aussi,
Et dont je suis tout fier dans mon cœur. — Or voici
Ma trop ambitieuse offrande...
Daignez, comme de vous, dire, autour du foyer,
Ces stances qu'en tremblant j'ose vous envoyer :

AUTOUR DU FOYER

CHANSON D'UNE MÈRE

I

Le vent mugit — la bise de décembre! —
L'hiver frissonne aux vitres de la chambre.
A peine ouverte, on la ferme soudain!
Il fait si froid et si noir au jardin!
Pas une fleur, un oiseau sous le givre!
Oiseaux et fleurs, comment pourraient-ils vivre!

Ah ! qu'on est bien, ce soir, dans les maisons !
Soufflez le feu, mes enfants, et causons !

II

Là-bas, là-bas, par ce temps d'inclémence,
Que de vaisseaux roulent au gouffre immense !
Pâles marchands, voyageurs éperdus,
Jettent aux vents de longs adieux perdus.
Puisse le bras qui commande aux tempêtes
Écarter l'onde et la mort de leurs têtes !
Oh ! qu'on est bien, ce soir, dans les maisons !
Soufflez le feu, mes enfants, et causons !

III

Là-bas, là-bas, sans que rien les protége,
D'autres enfants s'égarent dans la neige.
Et les voilà, loin du hameau si cher,
Deux fois glacés par la peur et l'hiver.
Divin pasteur, fais descendre un bon ange,
Pour ramener les agneaux sous la grange. —
Oh ! qu'on est bien, ce soir, dans les maisons
Soufflez le feu, mes enfants, et causons !

IV

Par un tel froid, que la brume accompagne,
Notre bon père a fait jadis campagne [1].
Le Russe encor se souvient maintenant
Des cent canons à son ordre tonnant.
Après les jours d'orage et de détresses,
Dieu l'a rendu, plus jeune, à nos caresses ! —

1. Le général baron Pelletier.

Oh! qu'on est bien, ce soir, à ses genoux!
Toujours, toujours, qu'il soit là, près de nous!

L'ERMITE DES QUATRE CHÊNES

Quatre chênes, dans la forêt,
Se sont mêlés, comme un seul arbre,
Où, par une fente, apparaît
Un homme... Est-ce un homme? Est-ce un marbre?
Il souffre là, coupable ou non,
Tout broyé sous d'étroites chaînes;
Son âge est trois cents ans; son nom
Est : l'Ermite des quatre chênes.

Les chenilles, les moucherons
Et les fourmis lui font la guerre;
Et quelques pauvres bûcherons
Lui donnent à manger... mais guère.
Pourtant il a langui, dit-on,
Autrefois en plus douces chaînes. —
Priez, amoureux du canton,
Pour l'Ermite des quatre chênes.

C'était un beau page de cour;
Il aima trois filles de reine;
Oui, trois... et les pria d'amour
Avec une voix de sirène.
Elles aimaient les belles voix,
Et, trompant leurs royales chaînes,
Te suivirent là, toutes trois,
Bon Ermite des quatre chênes.

Ce qu'il en advint, on ne sait...
Mais une fée, absurde vieille,
Qui sur sa licorne passait,
Oyant du bruit, prêta l'oreille :

« Mes filleules!... Jésus! Bon Dieu!
« Les trois!... on rivera vos chaînes.
« Et toi, pour calmer ton beau feu,
« Sois l'Ermite des quatres chênes!

« Cloué, comme au creux d'un rocher,
« Là, tu vivras mille ans, par force,
« Sans que rien puisse t'arracher
« Aux nœuds redoublés de l'écorce,
« A moins que deux voix et qu'un luth
« Ne fassent tomber clous et chaînes,
« Mieux qu'Orphée aux enfers... salut
« A l'Ermite des quatre chênes!

« Mais, dit la vieille, en ricanant,
« Il faut des voix comme la tienne,
« Sans quoi, bernique!... et maintenant,
« Dieu te garde une mort chrétienne! »
C'était joindre l'insulte au mal;
Il va donc croupir dans ses chaînes!
Où trouver un chanteur rival
De l'Ermite des quatre chênes?

Las! hélas! par un chant divin
(Car il a gardé sa richesse)
Il appelle, il supplie en vain
Bergère qui passe, ou duchesse:
« Pour avoir aimé... d'amitié,
« On me fait mourir dans les chaînes...
« Un tout petit air, par pitié,
« A l'Ermite des quatre chênes! »

Le voyant souffrir à ce point,
Quelquefois duchesse ou bergère
A chanté; mais sa voix n'est point
Assez suave, assez légère;
Avec lui *duo* ni *trio*
Ne peut s'arranger... et les chaînes
S'alourdissent comme un fléau
Sur l'Ermite des quatre chênes.

ENVOI

Seriez-vous des anges méchants,
Cécile, Julia, Céleste?
De votre harpe et de vos chants
Rompez enfin l'exil funeste.
Chantez; les oiseaux sont témoins;
Les voix du ciel brisent les chaînes;
Chantez, sinon pour nous, du moins
Pour l'Ermite des quatre chênes!

AU POËTE EMMANUEL DES ESSARTS

Mon cher Emmanuel, vous êtes,
Votre père et vous, deux poëtes
Descendus de très-haut dans les sentiers humains,
Et vous vous accordez plus d'une fois ensemble,
Si bien que l'on entend résonner, il me semble,
Comme une lyre à quatre mains.

DEUX BALLADES DE MONCRIF

Ces deux ballades sont de Moncrif, mais non pas telles qu'on les donne ici. Expliquons-nous :

Moncrif avait mis dans ces deux compositions originales une grâce poétique, une naïveté charmante, dont notre littérature offre trop peu d'exemples. Le plan, le dialogue, le ton général et le coloris du style en étaient excellents; et ces qualités essentielles ont suffi pour les faire vivre

dans la mémoire de tous les connaisseurs; mais, souvent aussi, par suite d'un système mal entendu, on y trouvait des négligences, des répétitions fatigantes, des rimes plus qu'insuffisantes, et jusqu'à un certain nombre de vers *faux*. Moncrif a cru sans doute donner à ces ballades quelque chose de plus naturel et de plus simple par ces négligences et ces incorrections mêmes. Il s'est trompé. La simplicité et le naturel sont dans le fond des idées, dans les tours, dans l'expression... cependant il faut toujours respecter les formes de l'art, qui ne sont rien toutes seules, mais sans lesquelles il n'y a rien que d'incomplet et de passager. Si Moncrif revenait aujourd'hui, il sentirait cette vérité, peu comprise de son temps, et il retoucherait ses poésies, afin de mettre partout l'*art* au niveau de la *pensée*, et de ne plus laisser de trace de *complainte* dans ces belles romances. Il lui serait si facile de faire toujours ce qu'il a fait tant de fois!

J'ai osé le suppléer dans ce travail. J'ai refait quelques parties de ces deux ballades, j'en ai corrigé d'autres; enfin j'ai revu tout le matériel du style et de la versification, en tâchant de m'inspirer toujours de la manière de Moncrif, pour présenter un ensemble homogène.

Les gens de lettres me sauront peut-être quelque gré d'un travail entrepris dans le seul amour de l'art, dont il ne doit me revenir aucun honneur, mais qui me sera pourtant assez payé si j'ai pu réussir à donner aux deux charmants petits poëmes de Moncrif un degré de perfection et un cachet de durée qu'il leur eût bien autrement imprimés lui-même.

LES INFORTUNES INOUIFS
DE TANT BELLE, HONNÊTE ET RENOMMÉE
COMTESSE DE SAULX

Sensibles cœurs, je vais vous réciter
(Mais, sans pleurer, las! comment les conter!)

—

Les longs ennuis et les rudes assauts
Qu'a tant soufferts la comtesse de Saulx.

—

Si de beauté, de grâce et de vertu
Bonheur naissait, comme elle en aurait eu!

—

Elle était sœur du vaillant Olivier;
Adonc pourquoi la si mal marier?

—

Non que le comte, entre les hauts seigneurs,
Puissant ne fût de vassaux et d'honneurs.

—

Mais las! hélas! c'est qu'un astre fatal
Voulait qu'il fût mari par trop brutal.

—

Dans son châtel, entre quatorze tours,
Comme en prison la tint-il pas toujours!

—

Sans damoiselle et sans nuls cavaliers,
Pages aucuns, et pas plus d'écuyers.

—

Mais, pis encor, la pauvrette n'avait
Serf ni servante, et son mari servait.

—

Le pain cuisait, pâtissait, rôtissait,
Faisait le lit, et volaille engraissait.

—

Or, si l'époux lui fit tel traitement,
C'est qu'il était jaloux étrangement.

—

Est-on cruel par trop forte amitié!
De ces gens-là faut avoir grand'pitié!

—

Mais ce mari, plus heureux qu'un meilleur,
Jaloux n'était que par fausse frayeur.

—

Croyant, le fol, que si rare beauté
Onc ne pourrait garder fidélité.

—

Des yeux, le jour, la couvait constamment,
De nuit, à peine, il les clôt un moment.

—

De sa moitié que sert d'être gardien?
Sans sa vertu vous ne garderez rien.

—

Par une nuit, de galant il songea;
A son réveil il la battait déjà.

—

Or, qu'est-ce donc qu'elle avait, dans ses maux,
Pour passe-temps? — quelques bons animaux :

—

Un sanglier, très-fort, et deux grands loups
L'allaient suivant, comme agneaux et jaloux.

—

Un ours des bois dans leur parc se glissa ;
Avec son chien elle l'apprivoisa.

—

A sa voix seule en rond sur le chemin,
Ils ne prenaient vivres que de sa main.

—

Plus doux cent fois, un chacun d'eux semblait
Dire à l'époux qu'aimer il la fallait.

—

Quelquefois l'ours, comme on voit, s'adoucit,
Mais le jaloux, toujours plus, s'endurcit. —

—

Las! voici bien un autre désarroi!
Comte de Saulx, te faut servir le roi.

—

Il t'a mandé : « Mon cousin, vous viendrez
Me joindre en guerre, et bien me défendrez. »

—

Ne plus garder sa femme!... il s'y résout,
La rage au cœur, et la crainte surtout.

—

Vivres chétifs pour trois ans lui donna,
Dans la grand'tour, où vous l'emprisonna.

—

Or, bien qu'époux fussent depuis neuf ans,
Elle n'avait été grosse d'enfants.

—

Et dans la nuit, la veille du départ,
Enceinte fut (admirez le hasard!).

—

Mais il s'en va, ne se doutant de rien.
Comtesse, hélas! quel sort sera le tien?

—

Deux ans passés, deux ans et seize jours,
Elle habita le plus noir des séjours.

—

Et loin, bien loin qu'elle en eût du souci,
Le comte absent, ses maux l'étaient aussi.

—

Quand, un matin, grand bruit chez les vassaux,
On ouvre l'huis, c'est le comte de Saulx!

—

Ciel! il la voit, berçant dans son jupon
Et caressant le plus gentil poupon.

—

Morne et tremblant, il se dit, en émoi :
L'enfant est beau, mais il n'est pas de moi.

—

Il va penser qu'en la tour introduit,
Page ou vassal l'escaladait, la nuit.

—

Sa dague alors, en fureur, saisissant,
L'enfonça toute au cœur de l'innocent.

—

Puis, sur sa femme, avec un noir regard,
Il va levant l'ensanglanté poignard.

—

« Femme sans foi, sans vergogne, sans mœurs,
Recours à Dieu, tu vas mourir, tu meurs! » —

—

L'infortunée à ces mots n'entendait,
Serrant l'enfant qui son âme rendait.

—

Bouche sur bouche, en si grand désespoir,
Son dernier souffle elle veut recevoir.

—

Quel tigre, hélas! n'eût daigné s'attendrir?
Et le cruel cette ange va meurtrir!

—

Vers son beau sein déjà le fer mortel...
Mais quel tumulte à l'entour du châtel? —

—

Ah! Dieu! vrai Dieu! c'est le brave Olivier,
Qui l'escalade avec maint cavalier!

—

L'époux frissonne, et soudain se calmant :
« Madame, allons au bel appartement. »

—

Les y voilà. — « Çà, le corps de brocard,
Jupes de soie, et faites, vite, car

—

Sire Olivier vient occir, en ce lieu,
Le noble époux qu'avez pris devant Dieu.

—

Vos cavaliers, s'il demande : Où sont-ils?
— Aux loups chassant avec chiens et fusils.

—

S'il vous demande : Où sont vos aumôniers?
— Allant à Rome avec mes écuyers.

—

S'il vous demande : Où damoiselles sont?
— Pèlerinage à Saint-Claude elles font.

—

Si chambrière et filles? — Rien, sinon
Au clair ruisseau blanchissent le linon.

—

S'il vous demande : Où donc le petit-né?
— Dieu l'a repris comme il l'avait donné.

—

Bref, s'il disait : Votre époux je ne voi?
— Mandé par lettre, il est au camp du roi. »

—

Mais à la porte Olivier s'est fâché,
Et jà le comte est sous le lit caché.

—

Où donc, ma sœur, que l'emmène d'ici?
— Mon frère, hélas! me méconnaît ainsi!

—

— Ma sœur, ma sœur, ne vous remettais pas;
Si blême étant, comme au jour du trépas.

—

Tout haut répond : J'ai failli de mourir,
Et puis tout bas : Las ! j'ai bien à souffrir !

—

— Ma sœur, ma sœur, je ne vois d'aumôniers.
De clercs aucuns, aussi peu d'écuyers.

—

Tout haut : — Pour Rome un chacun est parti.
Et puis tout bas : — Hélas! j'ai bien pâti!

—

— Ma sœur, ma sœur, n'avez pages aucun,
Point de héraults, et de varlets pas un.

—

Elle tout haut : — Ils sont chassant au bois.
Et puis tout bas : — Par jour, je meurs cent fois.

—

— Ma sœur, ma sœur, où donc est votre époux,
Qu'il ne me vient au devant avec vous?

—

Tout haut : — Il sert le roi dans les combats.
Puis, elle pousse un long soupir, tout bas.

—

— Ma sœur, ma sœur, cher objet d'amitié,
Quoi ! de vos maux me cachez la moitié !

—

Il est céans, ce monstre de noirceur,
Qui méconnaît son trésor dans ma sœur.

—

Lors l'aperçoit, et, du lit l'arrachant,
Lève sur lui son coutelas tranchant.

—

Elle l'arrête, et poussant un grand cri :
— Mon frère, hélas! c'est toujours mon mari!

—

Et s'il fut doux, moins que je ne voulus,
Laissez-le vivre; il ne me tûra plus !

—

— Non, tout cruel mérite un cruel sort,
Et qui vous hait a mérité la mort.

—

Lors, il le frappe, et sa sœur lui montrant :
— Regarde-la, dit-il en expirant.

—

Et toi, ma sœur, viens chez ton Olivier.
Ducs et barons viendront t'y convier.

—

— Non ; mon cher fils à peine en arrivant
Gît au tombeau... n'ai plus que le couvent.

—

Maris ! maris ! fût-il comte ou dauphin,
Onc nul jaloux ne fit heureuse fin.

—

LES CONSTANTES AMOURS D'ALIX ET D'ALEXIS

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchants parents?
Oiseaux n'auraient sous le feuillage
Plaisirs si grands.
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour nous charmer?
Il n'est pas de richesse telle
Que de s'aimer.

—

Quand on s'est dit : Soyez ma mie,
Vous mon amant;
Que l'âme en paix s'est endormie
Sur un serment;
Quand un cœur sait avec le nôtre
Battre et souffrir,
Qu'on nous marie avec un autre...
Mieux vaut mourir!

—

A sa mère, étant déjà grande,
En mots précis,
La blonde Alix, un jour, demande
Son Alexis.
— « Ma mère, il faut par conscience
Nous marier.
— Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller. »

—

La fille, à cette barbarie,
Bien fort pleura;
Au couvent de Sainte-Marie
On la cloîtra,

Où trois ans, sans moindre lacune,
Elle a gémi,
Ne recevant nouvelle aucune
De son ami.

—

Un jour (quelle malice infâme!)
Sa mère a dit :
— « Alexis a pris une femme,
Il se dédit. »
Et puis lui montrant une lettre :
— « Tenez, voyez!
Il vous écrit, c'est pour permettre
Que l'oubliez. »

—

Alors conseiller et notaire
Arrivent tous.
Le curé fait son ministère;...
Mais quel époux!
Hélas! danse et festin pour elle
Ne sont qu'ennui,
Ainsi que chants sous la tourelle,
Venant de lui!

—

Le soir, plus grande fâcherie
Saisit son cœur;
Sa mère la tance et la crie
D'un ton moqueur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au bûcher,
La pauvrette, en pleurant, se traîne
Pour se coucher.

—

Vrai Dieu! qu'Alix, en si jeune âge,
Se conduit bien!
Tous autres soins que du ménage

Lui sont de rien.
Voyant de son époux la flamme
Qu'il lui portait,
Elle lui donnait de son âme
Ce qui restait.

—

Mais las! pauvre Alix, tout entière
A ses soucis,
Gardait son amitié première
Pour Alexis :
Cinq ans, en dépit d'elle-même,
Passa les jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours!

—

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
Prières, jeûnes, abstinence,
Rien n'y ferait.
L'image adorée et jolie
Toujours revient;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

—

Alix, sa joie étant finie,
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux :
— « Ma moitié, faites quelque emplette
De son écrin;
Il n'est guérison si complète
Pour le chagrin.

—

« Baise-moi, moutonne chérie,
Je vais au plaid;

Tiens, prends de cette orfévrerie
Ce qui te plaît.
L'argent n'est que pour qu'on se donne
Quelque bon temps;
Voilà vingt écus, ma mignonne,
Clairs et comptants. »

—

Il part. Le marchand, en silence,
L'écrin montrait,
Qu'Alix avec grande indolence
Considérait.
Chaque fois qu'il offre à la dame
Perle ou saphir,
Chaque fois du fond de son âme
Sort un soupir.

—

En lui, fleurs de jeunesse rose
Apparaissaient,
Mais barbe longue, air tout morose
Les pâlissaient.
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui trahit un cœur tendre
A bien son prix.

—

Or Alix, soucieuse et sombre,
Rien ne voyait;
Pourtant, aux longs soupirs sans nombre
Qu'il envoyait :
— De larmes, dit-elle en soi-même,
Ses yeux sont pleins;
Ah! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains!

—

— Las! qu'avez-vous, l'âme transie
Comme je voi?

Est-ce d'aimer qui vous soucie?
Dites-le-moi.
— Hé! que sert de conter, madame,
Pauvre martyr,
Un noir chagrin qui de mon âme
Ne peut sortir!

—

Il n'est qu'un trésor dans ce monde,
Et rien après.
Longtemps en espoir je me fonde
Que je l'aurais...
Près de ce bien l'heure passée
Me plaisait tant!
Je l'emportais dans ma pensée
En le quittant.

—

Ainsi s'écoulaient mes journées,
Qu'un doux lien
Tenait incessamment tournées
Vers leur seul bien...
Lorsqu'un lutin, par grand'rancune,
Vint l'enlever,
Puis d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

—

Et ma douleur il fallut taire
Quand je l'appris!
Pour m'enfuir au bout de la terre,
Vaisseau je pris.
Non qu'à mon cœur fisse l'outrage
Qu'il l'oublîrait,
Mais pour mourir d'un bon naufrage
Ou de regret.

—

— Marchand, est-ce or ou broderie
Que ce trésor?

— Madame, ah! ma perte chérie
Surpasse l'or.
— Sont-ce rubis? — J'aurais sans peine
Rubis perdus.
— C'est donc le trousseau de la reine?
Ah! c'est bien plus!

—

Depuis qu'on vint, par grand dommage,
M'en démunir,
J'en ai tiré la chère image
De souvenir.
J'ai, la voyant, rage suivie
De désespoir...
Et ne garde, après tout, la vie
Que pour la voir!

—

— Si vous ne voulez que j'en meure,
Arménien,
Oh! faites-moi voir tout à l'heure
Un si grand bien! —
Lors, avec un soupir qu'il jette
Plus loin encor,
De son sein tire une tablette
Dans un drap d'or.

—

Alix, prenant la couverture
(Comme elle y va!),
Sur la tablette, en écriture,
Ces mots trouva :
Ici je vois l'objet céleste
De mes désirs,
Et je garde tout ce qui reste
De mes plaisirs.

—

Si bien qu'Alix la tablette ouvre
Tout vitement!

Dieu! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment?
La voilà suffoquant, pâmée...
Qui ne serait
En souleur pareille abîmée?...
C'est son portrait!

—

— Alix, Alix, tant adorée,
Hélas! c'est moi!
Alix, mon Alix tant pleurée,
Ranime-toi!
Ton Alexis, par grande envie,
Vient, tout ardent,
Pour te voir et perdre la vie
En te perdant!

—

A soi-même enfin ramenée,
Alix parla :
— « Alexis, j'ai ma foi donnée,
Un autre l'a.
Ne dois ouïr de causerie
Un seul instant;
Mais ne mourez pas, je vous prie...
Partez pourtant. »

—

Des larmes elle-même essuie,
Et lui, pleurant,
Avant que pour jamais il fuie,
La main lui prend...
L'époux survient, il croit sans doute
Qu'ils sont heureux,
Car, sa dague alors tirant toute,
Il fond sur eux.

—

Leurs deux cœurs sont percés ensemble.
Mourant ainsi,

Alix, du coup qui les rassemble,
Disait : merci !
L'époux, en riant, les regarde,
Mais elle, alors :
— « Nous mourons innocents, prends garde,
Prends garde aux morts ! »

—

Depuis, d'un regard morne et sombre
Qui fait pitié,
Vers minuit, il voit passer l'ombre
De sa moitié,
Qui, du doigt lui montrant la plaie
De son beau sein,
En l'appelant trois fois, effraie
Son assassin.

—

Quand vers sa femme un bon génie
Guide un époux,
S'il voit un marchand d'Arménie
A ses genoux,
Aujourd'hui plus de tragédie,
De dague en l'air :
— « Bon ! dit-il, on le congédie,
Le fait est clair ! »

AU POËTE EUGÈNE BAZIN

Non, non. Mon âme ici ne sera pas muette
Pour vous, qui m'avez fait savourer tant de fois
Et la grande voix du poëte,
Et de l'ami la douce voix !

MALHEUR AUX VICTORIEUX!

A LAMARTINE

Oh! comme aux fronts marqués d'une grandeur future
Le sort fait payer cher les dons de la nature!
Tristes prédestinés, les pauvres rois des arts,
Sous leurs divins rayons, courent de grands hasards;
Et, quoique élus du ciel et de race bénie,
Il n'est jamais prudent d'être hommes de génie.
Le monde comprend mal leur accent étranger;
Ils viennent l'embellir moins que le déranger;
De leur sceptre douteux la fortune est jalouse;
L'adversité, partout, les suit comme une épouse.
Témoin la poésie, art suprême et complet,
Qu'Homère et Lamartine ont faite ce qu'elle est;
Peinture qui se meut, et musique qui pense!
D'âge en âge, avec moi, suivez sa récompense.

Homère, sans foyers, sans amis et sans yeux,
Mendiant sous le ciel qu'il a peuplé de dieux :
Sophocle, du poëte auguste et sombre type,
Par ses fils, à cent ans, détrôné comme Œdipe;
Lucrèce, esprit superbe et débile raison,
Des mondes qu'il chanta, n'exigeant qu'un poison;
Ovide, sans se faire entendre d'un seul homme,
Des pleurs de son exil immortalisant Rome;
D'un laurier dangereux le front paré, Lucain
Faisant boire à Néron son sang républicain;
Sénèque, avec Médée et sa coupe magique,
Le sourire à la bouche, entrant au bain tragique;
Par les tourments de l'âme et du corps, Abailard,
Acquittant la rançon de l'amour et de l'art;
Dante, plus inspiré que le trépied de Delphes,
Aux Gibelins ingrats rejeté par les Guelfes;
Torquato, Camoëns, sous un astre fatal,

Crayonnant leurs chefs-d'œuvre aux murs d'un hôpital;
Shakspeare, dieu futur de John Bull idolâtre,
Rôdant, la poche vide, autour de son théâtre;
Sans échos que sa voix, les filles de Milton
Chantant ses chants proscrits à l'Homère breton;
Et Corneille, malgré Cinna, malgré Versailles,
Mort sans avoir de quoi payer ses funérailles;
Et Molière, de gloire et d'outrage escorté,
En quête d'un tombeau, cadavre colporté!
Rousseau, dans ce Paris d'or, de fange et de marbre,
Étouffant, pour mourir, et demandant un arbre;
Gilbert, fou de terreur, au grabat enchaîné,
Un vrai croyant qui meurt de la mort d'un damné;
André Chénier qu'on brise, et par la guillotine
Ses rhythmes grecs coupés en deux!... Et Lamartine,
Notre Byron français, l'Hésiode chrétien,
Le Cicéron vivant, le César citoyen,
Prêt à manquer d'un toit, lui de qui le courage
Sauva le toit de tous en confisquant l'orage!

France, veux-tu livrer à ses destins bourreaux,
Sans combattre avec lui, ton poëte héros?...
Non, non; tu sais trop bien que même la victoire,
Faute du Verbe humain, meurt au seuil de l'histoire,
Que, malgré la sottise au rire dénigrant,
Si la lyre se tait, aucun siècle n'est grand;
Et qu'un chant de poëte, armé de beaux présages,
Protége un peuple entier jusques au fond des âges.
Car, — et nulle autre voix ne saurait infirmer
Ce que la voix des faits s'obstine à proclamer, —
Du temple social qu'abritent les couronnes,
Si les lois sont les murs, les arts sont les colonnes;
Et toute nation, et toute royauté,
Autant que de puissance a besoin de beauté.

Le génie est souvent inapte aux soins vulgaires;
L'un a gagné de l'or qu'il ne conserve guères;
L'autre, à ses rêves bleus esprit abandonné,
N'a su rien acquérir... un autre a tout donné!
Vertus comme défauts leur sont mêmes traverses;

Les effets sont pareils, nés de causes diverses;
Et ce m'est un chagrin toujours des plus nouveaux
De voir tant d'impuissance à si puissants cerveaux...
Les Alpes, après tout, ne dressent haut leurs cimes
Qu'en creusant à leurs pieds d'insondables abîmes;
Et l'aigle, qui promène aux cieux son libre vol,
Trébuche quand il fait deux pas sur notre sol.

Ah! lorsque mille échos proclament la souffrance
Du poëte orateur par qui la France est France
Encore, et qui dit, halte! au drapeau de la mort,
Ne traîneront-ils pas au cœur un long remord
Ceux qui, touchant du doigt ces nobles infortunes,
Osent les écarter, les trouvant importunes,
Et qui, dans les fléaux, se mettant de moitié,
Marchandent à la gloire une avare pitié.

Mais des plus froids cailloux peut jaillir l'étincelle;
Mais le feu, qui d'abord timide se décèle,
S'accroît de jour en jour, gagne de cœur en cœur...
Enfin le salutaire incendie est vainqueur!
Enfin, on a compris que tous tant que nous sommes
Dieu nous fit débiteurs pieux de nos grands hommes,
Oui, le tribut public est leur royal trésor;
Et du palais, du chaume accourt l'obole ou l'or;
A l'urne sympathique apportons notre offrande,
Et, sur tous les terrains, la France toujours grande,
Par un élan prodigue attestant sa ferveur,
Va dire en son orgueil : « J'ai sauvé mon sauveur! »

A MADAME LOUIS DEMOUCEAUX

SUR UN BOUQUET DE FLEURS DE LAINE

Chefs-d'œuvre nés hier sous vos doigts de vingt ans,
Mon Dieu! les belles fleurs dont jalouse est la plaine!...
Est-ce le printemps de la laine?
Est-ce l'haleine du printemps?...

NOTRE-DAME DES ARTS

PROLOGUE

POUR LA FÊTE DRAMATIQUE DONNÉE DANS L'ATELIER
DU GRAND PEINTRE GUDIN

Mesdames et messieurs, sans lunette et sans loupe,
Vous voyez que je suis régisseur de la troupe :
Trois saluts sans chapeau vous le disent assez.
Je suis de plus, ayant la langue fort épaisse,
Grand improvisateur en vers de toute espèce...
C'est vous dire à quel point vous êtes menacés!

Or, l'improvisateur, pour combler tous ses crimes,
— Dussent les plus beaux yeux lui demander merci, —
Voudrait du régisseur parler en quelques rimes...
Ne nous amusons pas; voici :

A vingt ans, n'ayant rien qu'un vieux oncle, sans caisse,
Poussé par un désir énorme... de manger,
Un beau matin d'avril, sans dire quoi ni qu'est-ce,
Vite je pris la poste, à pied, pour l'étranger. —
Seul, dans ce pays-là, des bords de l'Atlantique,

J'errai vers Mexico, qui n'est pas le Pérou...
Il fallait me tirer d'affaire, mais par où ?
Comment?...
Je possédais un peu l'art dramatique,
— J'avais eu trois billets pour madame Saqui ! —
J'assemblai douze acteurs, douze n'importe qui,
J'annonçai des Talmas... et j'ouvris ma boutique.

Les Espagnols, en arrivant
Dans un pays nègre ou mulâtre,
Y dressent d'abord un couvent,
Les Anglais un comptoir, les Français un théâtre...
Et les Chinois un paravent.

Ma salle, un jour...
Eh! bien! voilà que je m'avise
De perdre le mot et l'esprit !...
Ah ! ma foi, quand on improvise,
Le plus sûr c'est le manuscrit!

(Tirant un papier de sa poche et lisant le reste.)

Ma salle un jour, n'étant que planches et que lattes,
S'écroula sens dessus dessous
A force de sifflets... Maître de quelques sous,
Je me revis les poches plates.
Que faire?... je me fis alors magnétiseur.
Séance, tous les soirs, dans un vieux vestibule;
Tout le monde dormait... hormis la somnambule!
Ce plaisir eut son terme... un savant, peu causeur,
Enflait, depuis trois mois, un ballon, qu'il dirige
Comme un carrosse à volonté.
Je m'y lance : « A Canton, » lui dis-je.
Et j'aborde, parachuté,
A Beaujon!... où, charmant prestige,
Dans une adorable villa
Une plus adorable hôtesse...
Ménageons sa délicatesse;
Qui sait? elle est peut-être là!

Notre châtelaine, chez elle,

S'occupait à monter comédie, opéra,
Vaudeville... j'offris mes services, mon zèle,
Mon parachute ! *et cœtera.*
C'est qu'un naufrage, ici !... les échos sont à craindre,
Le châtelain n'a qu'à le peindre,
L'univers entier le saura !

Bref, ce soir, de Beaujon la troupe théâtrale
Donne, par le hasard d'un bonheur singulier,
A la demande générale
D'un comité particulier,
La primeur d'une comédie,
Sur le titre seul applaudie,
Et c'est justice ! elle est d'Alexandre Dumas !
Pas plus ! — Que ne vint-elle en mes lointains climats !...
J'aurais pu, d'une voix hardie,
Crier à tous : « L'honneur est satisfait[1]. »
Et le caissier ! spectacle à grand effet !

Où vais-je encor? Devant un empereur du drame
Un rôle se tient mal. — Infidèle au programme,
Le régisseur va donc s'éclipser, s'il vous plaît,
Laissant celui qui parle être le peu qu'il est.

Notre-Dame des Arts, que nous fêtons ensemble,
Reçoit d'un palais enchanté
La royale hospitalité.
Votre or s'y sanctifie, et le plaisir y semble
Un frère de la charité.
Eh ! comment placer mieux nos fonds de bienfaisance
Que dans cette œuvre au double but,
Qui verse, d'un côté, pour le moins fort tribut,
Aux jeunes filles dans l'aisance
L'instruction complète et parfaite en tout point;
Et, de l'autre, soutient et remonte à leur place,
Par l'étude d'un art qu'on ne leur vendra point,
Celles que le malheur d'un coup d'aile déclasse !
Dans leur nuit, grâce à vous, déjà l'aurore point. —

1. C'est le titre de la pièce de M. Al. Dumas.

N'économisons pas nos efforts, nos offrandes :
Rétablir l'orpheline en son rang; propager
L'amour de l'art, souvent caprice trop léger,
Et peut-être créer des artistes très-grandes...
Ainsi pourront nos cœurs, par nos mains obéis,
En aidant l'infortune illustrer le pays!

Hôtes de cette fête, et ses juges suprêmes,
Les grains semés par vous germeront pour vous-mêmes.
Et, de vos charités rappelant le doux bruit,
Notre-Dame des Arts vous paîra, chaque nuit,
En beaux rêves, qui sont la moitié de la vie,
Et d'avance ouvriront à votre âme ravie
Un monde où, de bienfaits saintement couronné,
On est riche surtout de l'or qu'on a donné!

FRAGMENT DU ROLAND FURIEUX

(*Poésie italienne.* — ARIOSTE)

. . . .
Renaud, en proie à ses chagrins amers,
Monte un navire, et la vague soumise
Le porte aux lieux où la riche Tamise
Mêle, en grondant, son onde aux flots amers;
Et par le flux la voile secondée
Aux murs de Londre est bientôt abordée...

Mais, comme on voit sur le mol instrument
Courir l'archet d'un fils de Polymnie;
De mille accords variant l'harmonie,
D'un mode à l'autre il passe habilement;
Ainsi mes chants doivent suivre avec grâce
Les tons divers que mon sujet embrasse.

Et puisque ici Renaud vient, par hasard,
Me rappeler Angélique échappée

A son ardeur, par la fuite trompée,
Je vais la suivre auprès du saint vieillard,
A qui sa voix demande avec instance
Du premier port la route et la distance.
. . . .

UN NID

Château de Chassaigne, 183..

A MADAME MARIE (VIRGINIE ***)

L'almanach dit le quinze août,
Et nos cœurs disent votre fête;
Moi, page, mon beau rêve en tête,
L'aube aujourd'hui m'a vu debout,
Chantant : « Madame et souveraine,
Votre patronne, dans les cieux,
Est la première, c'est la Reine,
Comme vous l'êtes, à nos yeux...
Et j'ai couru d'abord sur l'herbe,
Que vos pieds ne dédaignent pas,
Pour vous faire un bouquet superbe
Des fleurs qui naissent sous vos pas.
Et, tout en cherchant les plus douces
Et les plus belles, j'aperçus
Un nid tombé parmi les mousses;
Comme j'allais marcher dessus,
Tremblant, mais d'une main avide,
Je le pris amoureusement...
Le nid, encor chaud, était vide...
J'arrivais trop tard, d'un moment,
Cela suffit. — Ainsi, madame,
Je me rappelle qu'une fois
Je courais vous chercher. Je vois
Dans la lampe un reste de flamme,

La *Psyché,* qui s'incline encor,
Gants et nœuds, jetés là... Trésor
Qui met son désordre dans l'âme,
Et flacons ouverts, coffrets d'or...
Toute l'absence d'une femme!
Et je me sauvai comme on part,
Lorsque vous êtes autre part.
Quant à mon nid, c'est autre chose
(On se console d'un oiseau),
Sur mes deux genoux je le pose,
Et du miraculeux berceau,
Chef-d'œuvre d'un volage Euclide,
J'admire, dans tous ses détails,
La structure frêle et solide...
Mais quoi! d'un de vos éventails
N'est-ce pas là quelque parcelle? —
Ce bout de satin vient-il point
De votre ceinture, de celle
Qui vous fit tant d'honneur, au point
Qu'à ce bal plus d'une jalouse
Disait, en se mordant le poing :
« C'est une taille d'Andalouse! »
Voilà bien, à n'en pas douter,
Trois fils de votre jarretière...
Oh! je la connais tout entière...
Pour vous l'avoir vue acheter!
Et puis, cette petite branche,
Qui serpente à l'entour du nid,
Dans vos beaux cheveux noirs s'unit,
Un jour, à quelque plume blanche,
Dont je tiens le duvet aussi. —
Les oiseaux de ce pays-ci
Sont vraiment d'une audace extrême,
Et ce qu'ils dérobent aux gens
Feraient la fortune suprême
De vingt pages très-exigeants. —
Fuyez aux plus lointaines côtes,
Sur les montagnes les plus hautes,
Pauvres oiseaux, quand vous seriez
Colibris, faisans d'or, fuyez!

La maison vaut mieux que les hôtes!
Qu'ils n'y remettent plus les pieds!
Je m'en empare, et l'inventaire,
Aidé de quelque commentaire,
Ne finirait pas d'aujourd'hui!
Que de choses donc il faut taire!
Pourtant ce petit papier... Oui,
C'est vraiment de mon écriture! —
Étant très-fort sur la lecture,
J'y puis déchiffrer à moitié
Les mots de constance, — amitié —
Doux serments que, parmi vos gazes,
Vous laissez, hélas! traîner, mais
Qui ne s'envoleront jamais
Comme l'oiseau, qui de leurs phrases
S'est fait un ciment des plus sûrs,
Pour les angles ronds de ses murs.

Cependant l'orage au loin roule
Sur les montagnes du Midi;
Le torrent, longtemps engourdi,
Devient presque un ruisseau qui coule,
Puis, soudain, un fleuve hardi,
Et, dans une heure, je prédi
Qu'avec la terre qui s'éboule,
Comme un tigre il aura bondi! —
Rentrons; aussi bien, c'est la cloche
Qui sonne l'heure du banquet,
Et chacun, aux flambeaux, s'approche
Avec ses vœux et son bouquet.
Celui du page, sans reproche,
Ne sera pas le moins coquet.
Pour les vœux, si j'étais poëte,
Je les tournerais à ravir,
Mais, n'étant bon qu'à vous servir
— Et c'est beaucoup — je vous souhaite
En termes des plus ingénus,
Madame, et sans que l'art y brille,
Tous les plus grands bonheurs connus :
Bonheurs d'orgueil et de famille :

Père, mère, petite fille,
De la première qualité,
Deux garçons, au cœur le plus tendre,
Avec quelque vivacité...
Pas précisément pour apprendre;
Mais ce sont plus tard les meilleurs,
Ainsi que je l'ai dit ailleurs;
Un époux, dévoué, fidèle
A sa dame, comme à ses rois,
D'esprit, de cœur, rare modèle,
Digne et fier de porter vos lois.
Je vous souhaite de ces lyres
Qui réveilleraient vos sourires,
Hélas! par la mienne endormis;
Et des amis nombreux, qui naissent
A mesure qu'ils vous connaissent,
Et qui mourront tous vos amis;
Et, tous les jours, grâce nouvelle,
Qui, modeste, en vous se révèle
Aux yeux dans votre cour admis.
Et, tous les ans, six mois rapides
Au milieu des arts de Paris,
Et six mois calmes et limpides
Dans une villa, frais abris,
Que le goût surveille et décore;
Je vous souhaiterais encore...
Mais on m'avertit que nos vœux
Ne sont autres que votre histoire...
C'est se battre après la victoire!
Vous avez tout ce que je veux.
Il faut donc, sans plus de tapage,
M'en aller avec mon bougeoir,
Et je n'ai plus, malheureux page,
Qu'à vous souhaiter... le bonsoir!

AUX MANES DE REQUIEN

(*Poésie provençale.* — ROUMANILLE)

I

Quand la rosée en mai sur chaque fleur perloie,
Quand les fleurs, en toilette, au zéphyr qui les ploie,
De baisers en baisers livrent tout leur parfum,
L'abeille, au petit jour, commence sa journée,
Et voilà qu'elle part pour faire sa tournée,
Sémillante et pimpante avec son corset brun.

Pour amasser du miel, oh! comme elle est active!
Et comme il est joyeux le long bourdonnement
De la travailleuse hâtive!
Des coteaux aux vallons, bien! vole incessamment!
(Les fleurs qu'elle choisit sont toujours les plus belles),
Glaneuse du printemps, quel labeur! que de pas!
A tes doigts effilés que de gerbes rebelles!
Pour ta frêle moisson, que de mal, n'est-ce pas?...

II

Ce n'est tout d'amasser, il faut traîner la charge,
L'apporter brin à brin dans la ruche peu large.
Regardez notre abeille — elle est lasse, oui-da,
Plus qu'on ne peut le dire — elle va, vient, travaille,
Puis, sur la marguerite ou sur le réséda,
Lorsque son pauvre cœur défaille,
Il lui faut, par moment, plier ses ailes d'or...
La petite cabane est loin, si loin encor! —
Enfin... enfin! elle a tant amassé, pauvrette,
Tant erré qu'écrasée, un jour, sous son trésor,
Elle se cache toute au sein d'une fleurette,

Se pelotonne... et dans la mort
S'endort!

III

C'est ainsi, bon Requien, sous notre ciel de flamme,
Que ma muse rêvait, triste de ton adieu,
Lorsque, là-bas, et du milieu
De ces fleurs, tes amours, remontait ta belle âme
Vers Dieu!

TROIS MÉLODIES

I

RETOUR AU TOIT NATAL

Après tant de pleurs et d'années,
Je vous reviens, chère maison!
Demeures jadis fortunées,
Berceau de ma jeune saison!...
Tout au fond, voici bien la chambre
Où, dans l'ombre, ma grande sœur
M'endormait, quand neigeait décembre,
Par ses chants si pleins de douceur!...

Je crois, en ouvrant cette chambre,
Entendre la voix de ma sœur!

Conduit par l'ancienne habitude,
Avec mes regrets éternels,
J'arrive à la salle d'étude,
Foyer des travaux paternels.

Murs chéris! c'est là que mon père
Pleura tant et fut si joyeux!
Quand je vins, en habits de guerre,
De ma croix lui charmer les yeux!

Ces murs font revivre mon père,
Mon père pleurant et joyeux!

Entrons au jardin solitaire
Qui vit mon enfance bondir;
Et, comme les ifs du parterre,
Plus tard ma jeunesse grandir.
C'est bien là, sous les clématites,
Qu'en partant, Inès que j'aimais,
Me donna ces trois fleurs petites,
Et me dit : « Ne les perds jamais! »

Je rêve!... et sous les clématites,
Je vois cette Inès que j'aimais!

II

LE VIEUX PATRE

Sauvons-nous, mes jeunes compagnes!
Le vieux pâtre des sept montagnes,
Du grand bois le voilà qui sort!
Cachons bien nos fleurs, nos dentelles,
Pour la fête des Tarentelles,
Il pourrait nous jeter un sort!

Son œil vert, de fermes en fermes,
Des moissons va brûler les germes,
Fait tourner le lait des brebis.
On l'a vu changer, par des signes,
En oisons les beaux petits cygnes,
En charbons les plus beaux rubis!

Mais voyez où va sa malice!
Fidélin adorait Alice,

De leur noce on fixait le jour.
Le sorcier grogna, de mémoire,
Quelques phrases de son grimoire...
Fidélin a changé d'amour!

Sauvons-nous, mes jeunes compagnes!
Le vieux pâtre des sept montagnes,
Du grand bois le voilà qui sort!
Cachons bien nos fleurs, nos dentelles,
Pour la fête des Tarentelles,
Il pourrait nous jeter un sort!

III

LES ADIEUX DU PÈLERIN.

Le ciel grondait, il faisait noir
Sur le chemin et dans mon âme,
Au pèlerin votre manoir
S'est vite ouvert, gentille dame!
Et j'y passai tout près de vous,
Et vous chantiez sur la mandore!...
La voix, les yeux étaient si doux,
Que j'en devins plus sombre encore!

Las du voyage, on m'a conduit
Dans la cellule hospitalière;
Croyez pourtant que de la nuit
Je n'ai pu clore la paupière!
Non que mon cœur fût en éveil
Ou par la grêle ou par la bise...
Ce qui m'ôtait paix et sommeil,
Est-il besoin que je le dise?

Je serai loin, bien loin, demain!
Quittant le beau pays de France...
En regardant le long chemin
Je vois partout longue souffrance.

Le vent se tait, le ciel est clair,
Adieu vous dis, gentille dame;
L'orage, hélas! n'est plus dans l'air,
Mais je l'emporte dans mon âme!

POUR L'ALBUM

AU PROFIT DE LA GUADELOUPE

Lorsqu'une mère apprend que sur un bord lointain,
Où la prospérité bâtissait sa chimère,
Sa fille, cher objet des fureurs du destin,
Se tord dans la douleur en appelant : Ma mère!
Cette voix seule crie en son cœur qui se fend;
Et si l'avis fatal, au milieu d'une fête,
Est arrivé... des fleurs encore sur sa tête,
Elle part, elle vole où souffre son enfant.

Ainsi, vint à la France, à la mère-patrie,
Dans les jeux de l'hiver, un funèbre vaisseau
Annoncer le malheur de sa fille chérie,
Cette île ensevelie en son propre berceau...
Et soudain des plaisirs abandonnant le trône,
La France, de son front et de ses bras royaux,
Arracha diadème, aigrettes et joyaux
Qui voguent transformés en maternelle aumône!

Où fut la *Pointe-à-Pitre* ils abordent enfin.
Mais l'hydre des besoins se réveille à toute heure,
Mais les enfants sont là qui tous les jours ont faim...
La charité jamais ne tarit tant qu'on pleure!
Dieu parle, à l'œuvre donc! redoublons à sa voix;
Pour que la Guadeloupe ait encor l'Espérance
Et reconnaisse bien sa mère dans la France
En lui donnant la vie une seconde fois!

A MADAME PAUL JUILLERAT

NÉE CLOTILDE GÉRARD

Vous avez les pinceaux ainsi que Paul la lyre;
Seule aux yeux vous pourriez dignement présenter
Ses traits où tout son cœur et son art se font lire...
Comme lui seul pourrait dignement vous chanter.
Et moi, dans ma franchise d'âme,
J'ignore — et suis heureux ici de le jurer —
Ce que je sais le mieux, madame,
De vous aimer tous deux ou de vous admirer!

UN TESTAMENT DE DON JUAN

(*Romancero portugais*)

— « Or, je lègue à don' Isabelle,
Qu'en mon temps je déshonorai,
Mille cruzades — pauvre belle! —
Pour qu'elle se case à son gré.
Deux mille!... Tels grands torts que j'aie,
Mère, je les rachète bien!
— Mon fils, l'honneur point ne se paie;
Et les cruzades ne sont rien. »

— « Je lui donne et lègue en plus, mère,
Ma croix d'épée, un saint joyau!
— Mon fils, payer l'honneur! chimère!
Rien n'est assez riche ni beau! »

— « Je la laisse et la recommande
Aux trois docteurs, présents ici;

Et vous, mère, je vous demande
De prendre bien soin d'elle aussi.
Ma villa, sur les monts campée,
A qui lui donnera son nom!
Pour celui qui lui dira : Non,
Il aura la tête coupée! »

— « L'honneur point ne se paie, hélas!
Mon fils, en terres ni villas!
Quand même elle deviendrait femme,
En serait-elle moins infâme? »

Alors il mit sa froide main
Dans la main de sa désolée...

— « Don Juan! Elle sera demain
Ta veuve! — et comtesse appelée. »

COMME VOUS

Je ne croyais point aux paroles,
Aux paroles d'amour constant;
Mes compagnes me semblaient folles
De s'y laisser prendre, un instant.
Aujourd'hui, comme elles, j'écoute
De longs serments à mes genoux...
Ah! c'est que les autres sans doute
Ne me parlaient pas comme vous!

Les regards d'ivresse et de flamme
Étaient pour moi faux ou muets.
Ils ne disaient rien à mon âme;
Sans les craindre, je les fuyais.
Maintenant je cherche et redoute
Des yeux, dont mon cœur est jaloux...

Ah! c'est que les autres sans doute
Ne regardaient pas comme vous!

« Je veux, me disais-je à moi-même,
Voir du bord le flot agité;
Heureuse de plaire et qu'on m'aime,
Je garderai ma liberté. »
Et voilà que je la perds toute,
Et je trouve mes fers trop doux...
Ah! c'est que les autres sans doute
N'ont jamais aimé comme vous!

DEMAIN!

I

Aujourd'hui, royales fêtes
Comme en rêvent les poëtes;
Que de roses sur nos têtes!
Que de joie au fond du cœur!
Les salons et les charmilles
Sont peuplés de gais quadrilles;
Sous le masque et les mantilles
Le plaisir règne en vainqueur.
Aujourd'hui!... mais demain! — Ah! pour demain peut-être
Bien des ennuis sont en chemin!...
Non, non, je ne veux pas connaître
Demain!

II

Aujourd'hui, sans être reine
Je commande en souveraine! —
A ma suite, ici, je traîne

Un millier de désespoirs.
Comme aussi la plus rebelle,
Je serai, moi, la plus belle...
Si j'en crois ce qu'on appelle
Les galants et les miroirs!...
Aujourd'hui!... mais demain! — Ah! pour demain peut-être
Un cheveu blanc est en chemin...
Non, non, je ne veux pas connaître
Demain!

III

Aujourd'hui (car toute femme,
Dieu le sait... cache une flamme)
Il me jure sur son âme
Que le bal n'est rien sans moi...
Dans la valse ardente et folle,
Avec lui quand je m'envole,
Il me dit : « Crois ma parole,
Ton esclave est plus qu'un roi!... »
Aujourd'hui!... mais demain! — Ah! pour demain peut-être
Une inconstance est en chemin!...
Non, non, je ne veux pas connaître
Demain!

LA VIE

(Poésie hongroise)

La vie, ah! c'est l'orage! — orage en tous les temps,
Souffle éternel qui nous assiége,
Brise ardente ou glacée, ouragans inconstants,
Bourrasque de fleurs au printemps,
Dans l'hiver bourrasque de neige!
Oh! la jeunesse! — oh! déluge de fleurs
Qui jaillit, tourbillonne... et va sourire ailleurs! —

L'adolescent, de sa main folle,
Essaie en vain de les saisir...
Fleur, plaisir,
Tout s'envole.

—

Oh! la vieillesse! — oh! sombres jours!
Ainsi que la neige ils s'entassent,
Comme elle ils s'écoulent et passent,
Et tout disparaît pour toujours!...
Neiges et fleurs! premier et dernier âge,
Adieu! Tout fuit et se perd dans l'orage.

—

Homme, éveille-toi donc aux pensers généreux,
Des grandes actions tiens ton âme ravie,
Et songe, heureux ou malheureux,
A vivre noblement ta vie. —
Quelque terrible et violent
Que soit ici l'orage en sa course embrasée,
Une ou deux gouttes de rosée
Tombent toujours du ciel sur notre front brûlant.

SOUVENIRS DU DAUPHINÉ

A M. LE COMTE MONNIER DE LA SIZERANNE,
ALORS DÉPUTÉ DE LA DROME

Versailles, 184..

Des hauteurs d'un de vos châteaux,
D'où vous apercevez, comme un roi sur son trône,
Vos vendangeurs fouler la grappe noire ou jaune
Du brûlant *Ermitage,* autre roi des coteaux,
Et, plus bas, tournoyer la vapeur des bateaux,
Comme un grand aigle noir sur les flots clairs du Rhône,
Aux charmes de ce beau séjour,
Ami poëte, avec ces accents que la muse

Vous prodigue encor mieux qu'elle me les refuse,
Vous nous conviâtes, un jour.
Qui pourrait dire : Non, quand le plaisir invite?
Quand vous dites : Venez! qui ne romprait ses fers?
A votre doux appel je répondis bien vite;
Le moins facile était de répondre à vos vers. —

Je m'y prends après coup. — Que veut-on? Le poëte
Au plus fort du bonheur ne le chante jamais.
Le regret rend la voix à sa lyre muette,
Hélas! on dit mal : J'aime; on dit si bien : J'aimais!
Oui, lorsqu'on est heureux, par hasard, dans la vie,
L'âme à peine suffit à jouir en secret,
Mais, de traduire, en vers, sa joie, on n'en aurait
Ni la puissance ni l'envie.
Cela vient plus tard — et d'ailleurs
C'est qu'un tableau lointain de plaisir ou de gloire
Se peint de plus vives couleurs
Dans le prisme de la mémoire,
Et, comme l'arc-en-ciel, brille mieux sous les pleurs.
Des échos, des reflets l'ineffable magie
Donne aux contours, donne aux accents
Plus de finesse ou d'énergie...
Il en est pour notre âme ainsi que pour nos sens.
Des rives de l'exil la patrie est plus belle.
Penché vers l'horizon le banni se rappelle
Jusques au moindre enchantement
De sa montagne ou de sa plaine,
Et l'alliage amer dont toute chose est pleine
Disparaît dans l'éloignement.
L'absence est une optique où tout luit et s'épure;
Le souvenir choisit, ingénieux miroir;
Chacun alors, suivant la loi de sa nature,
Fixe en rhythmes nombreux, en accords, en peinture,
Les fantômes aimés qu'il croit ainsi revoir.
Moi, qui viens de chez vous, mon souvenir fidèle
Choisit tout, et c'est aujourd'hui,
Quand ma fête du cœur comme un vain songe a fui,
Que mes vers vont s'occuper d'elle. —
Tel, de ténèbres entouré,

Le peintre, dans *la chambre obscure,*
Voit chaque objet absent s'avancer, éclairé;
Il touche, il reconnaît le char et la figure
Qui passe sur la route, et les calque à son gré;
Tel, du sein de mon deuil, mes longs regards embrassent
Ces beaux jours du voyage, et tous ils se retracent
Sur mon luth qui chante, éploré;
Car les maux qui de l'homme ont envahi l'asile,
La peur, les noirs ennuis et le chagrin rongeur,
Ne suivent pas le vol de l'heureux voyageur... —
Il les retrouve au domicile!

Assez de lamentations!
Dois-je à vos vers brillants répondre
Par un dithyrambe hypocondre?
D'ailleurs, ce poids d'afflictions,
Mon Aglaé chérie avec moi le partage,
Nous sommes deux pour l'alléger;
Ah! je ploîrais bien davantage
Sous un bonheur dont, seul, il faudrait me charger!

Or, de tout le bonheur que votre toit rassemble,
Elle et moi, nous voilà qui devisons ensemble,
Les pieds au feu, les mains dans les poils de *Grisou;*
Vous savez, mon beau chat si bon, qui ne ressemble
A nul autre chat, ce me semble,
Qui, sans jamais froisser mantille ou canezou,
Pendu, comme un enfant, au cou de sa maîtresse,
Du velours de sa patte, en ronflant, la caresse,
Fait le mort, ressuscite... et court, je ne sais où,
Flairer un jeune oiseau, tout nu sur quelque branche,
Le mange comme un tigre, et revient au salon
Finir innocemment sa crème rose ou blanche,
S'assied, entend des vers, bâille si c'est trop long,
Se réveille au dernier, puis agace et secoue
Le grave manuscrit, et, sans peur du dieu, joue
Avec les feuillets d'Apollon! —
Et qui, lorsque poëme et drame
Sont répandus sur le parquet,
Saute sur notre table, onduleux et coquet,

S'en va dire, à l'entour, bon soir à chaque dame,
Et se couche sur un bouquet.

Il suivit notre bonne et mauvaise fortune
Sans se glorifier ni se plaindre d'aucune,
Voilà douze ans, ce pauvre chat!
Douze ans! — Ah! du terme funeste
Serait-il vrai qu'il approchât!
Du peu de famille qui reste
A nos cœurs, faut-il voir encor
S'éclaircir l'indigent trésor?
Cher ami, tu n'es plus ni si gros, ni si leste;
Et ton oreille est chaude, et tu perds tout, je voi,
La fourrure et le badinage!
C'est notre faute aussi! — Pourquoi
Te quitter trois mois... à ton âge!
On t'a bien nourri, bien logé... —
Mais la peine! — pardon! — peut-être,
Plus d'un autre ami de ton maître
Sera bien autrement changé!
Toi, tes sentiments sont les mêmes,
Et comme tu m'aimais, tu m'aimes,
Tandis... allons! qu'est-ce que j'ai?

Où donc en étais-je? — Ah! je disais que ma femme
Et moi, nous ne songions qu'à la vôtre et qu'à vous;
A son cœur prompt, ardent et pur, comme une flamme;
A votre amour si vrai, si puissant et si doux;
A ses yeux, beaux reflets du ciel et de son âme,
A votre front penseur et poëte entre tous,
Sur qui tombe, au midi de vos belles journées,
La neige des travaux et non pas des années.
Et puis, nous évoquons, tant que nous sommes seuls,
Arbre par arbre, heure par heure,
Tout votre BEAU SEMBLANT, dix jours notre demeure.
Nous arrivons encor, sous ces larges tilleuls,
Si frais ombrage, après la montagne brûlée,
Et votre Alix accourt, du bout de l'autre allée,
Avec ses deux amours, qu'aurait pris pour filleuls
La fée aux cheveux d'or, sans retour envolée...

Vous, ami, vous n'accourez pas,
Car, jusqu'au bord du fleuve — est-il un pareil hôte? —
Vous aviez descendu pour escorter nos pas
Aux sentiers pierreux de la côte!
A peine se dit-on : C'est donc vous! que d'abord
Un fouet claque à la grille, et voilà, doux prodige!
Nos chers amis d'Auvergne, oui ce sont eux, vous dis-je,
Embarqués au couchant, ainsi que nous au nord,
Et par le même flot arrivant dans le port!
Et tous alors de rire et de pleurer, — la joie
A toujours quelque larme où son éclair se noie.

De nos premiers instants jusqu'aux derniers, hélas!
Ce n'est qu'une chaîne de fêtes,
Dont chaque anneau doré roule encor dans nos têtes.
Nous recommençons ces galas
Où votre blonde Hébé nous versait l'ambroisie,
Et ces courses, bien loin, dont on n'est jamais las,
Dans votre Dauphiné, la province choisie;
Et nos soirs, mélangés de chants, de poésie,
De contes à fantôme et de rire aux éclats.
Nous revoyons la jeune épouse, en vingt manières,
Balancer ses deux beaux enfants, comme un lilas
Qui berce à tous les vents ses grappes printanières;
Et le petit Fernand gronder avec douceur
Ou gravement flatter sa plus petite sœur.
De là notre mémoire, en son cercle agrandie,
Nous ramène, joyeux, à votre nuit de bal,
Grand *raout* illustré de cette comédie
Si bien faite par vous, où j'ai joué si mal.
L'heure fuyait, fuyait... et lorsque les bougies
Nous dirent : *C'est le jour!* par leurs flammes rougies,
Les adieux des amis, comme autrefois l'amour,
Eurent leurs *Roméos,* qui détestaient le jour.

Ah! du moins, secouant un préjugé gothique,
N'allez pas mettre de côté
Votre diplôme poétique
Pour le mandat de député.
Sous les dieux, l'univers antique

Dans Orphée, immortel chanteur,
Vit son premier législateur;
Et Numa recueillit son code politique
Des lèvres d'une nymphe, au souffle inspirateur.
Tandis que, s'épanchant en sublime cantique,
Sur le mont où plus tard devait pousser la croix,
Le poëte David fut le plus grand des rois.
Cette noble alliance, en tout temps, fut commune,
Et, vainqueur dans son double essor,
Devant nous, Lamartine a conquis la tribune,
Tenant en main sa lyre d'or.
N'abdiquez point de l'art l'immortelle couronne,
L'Amitié vous en prie et *Corinne* l'ordonne [1].

Nous n'avons garde d'oublier
Notre halte à *Chant-alouette*,
Où le génie hospitalier
Sut pour nous si bien allier
Tout ce que l'esprit rêve et que le cœur souhaite.
Nous gravissons, aidés par les buissons voisins,
Ce coteau merveilleux dont rien ne peut distraire,
Pain de sucre géant, tout flanqué de raisins.
Votre frère si bon — oh! c'est bien votre frère! —
Nous reçoit, comme un prince, oui, dites le contraire!
Bientôt, votre neveu charmant, quelques cousins,
Je crois, tant ils étaient aimables,
En mille soins inexprimables
Vont se multipliant, et sans transition,
Sans nous laisser jeter les yeux à gauche, à droite,
Nous font entrer soudain, par une porte étroite,
Dans un kiosque imprévu, riant échantillon,
Devant qui Marly même eût baissé pavillon.

Là, dans les fleurs, banquet de royale apparence,
Poissons monstrueux, gibier fin,
Primeurs d'Amérique, et pour vin
La vendange du cru, le meilleur vin de France!

1. *L'Amitié des deux âges*, *Corinne*, deux ouvrages dramatiques de M. de la Sizeranne.

Puis, après le moka divin,
Un bastion glacé de vanille aux framboises,
Et des bassins de punch, au feu d'azur; — enfin
Chevet et *Tortoni* complets, à cinq cents toises
Au-dessus du niveau de la mer!

Si la faim
Eût, dans ce moment-là, d'un mendiant qui râle,
Parmi nos fronts vermeils jeté la face pâle,
Tel qu'aux banquets romains le masque froid des morts,
Convives saturés, comment de nos remords
Aurions-nous étouffé la voix à son approche,
Et du spectre affamé soutenu le reproche?

Mais le jour tombe — on s'est levé;
Tout le monde est sur la terrasse.
D'un spectacle enivrant mon œil est abreuvé,
Et l'admiration est prête à crier grâce.
Car le soleil, mourant sous l'or de ses réseaux,
Des monts de la Savoie enflamme au loin la neige,
Et le Rhône, à nos pieds, emporte dans ses eaux
La lune, au vol d'argent, avec tout son cortége.
Et cependant, un chœur d'invisibles oiseaux
Prélude, saluant l'ombre qui les protége,
Et nous tous, oublieux de l'heure qui s'enfuit,
Nous jetions nos chants à la nuit,
Que la lyre, autre amour, comme l'amour, abrége.
C'est alors que, levant son front prédestiné,
Un pâle adolescent, Mozart, Tasse ou Corrége,
Hasarde quelques vers, non sans dire : Oserai-je?
Et subjugue, en tremblant, l'auditoire étonné. —
Noble enfant, déjà maître, à l'âge du collége,
Dans l'art où Chapelain fut toujours écolier;
Langue sans rudiment, musique sans solfége,
Et peinture sans atelier!

Malgré tout, il nous faut descendre
De ces doubles hauteurs qui rapprochent du ciel.
L'instant est venu de reprendre
Le chemin de la plaine et du *matériel*.

Mais, dans votre ville natale,
Les beaux rêves nous ont suivis,
Et, dès que l'aube orientale
Ouvre les célestes parvis,
Tout en haut de la maison neuve
Par vous assise au bord du fleuve,
Avec son toit napolitain,
Me voilà cherchant à vingt lieues
Le cirque de montagnes bleues
Qui borne l'horizon lointain.

Ces géants dégageaient de leur humide voile
Forêts, lacs et glaciers, dont sont vêtus leurs corps,
Ainsi qu'à l'Opéra, quand se lève la toile,
Se déroule aux regards la splendeur des décors.

Tous les matins, par chaque pore,
Les Alpes boivent le soleil,
Et, dans le ciel bleu, s'évapore
Leur manteau brumeux du sommeil.
Les croupes des montagnes fument
Comme des autels qui s'allument,
Ou comme des coursiers soufflants,
Quand, tombés au bout du voyage,
La sueur, en épais nuage,
S'élève ardente de leurs flancs.

Adieu, magique Éden, l'heure de partir sonne.
Nos souvenirs, du moins, ne quitteront personne. —
Le Rhône est traversé. Tout change ; — désormais
Plus de ces grappes d'or que septembre moissonne,
Plus de fleurs, de soleil! — Rien que d'âpres sommets,
Et des champs sans culture, où siffle un vent de glace,
Des ravins desséchés, et seulement, par place,
Quelques vieux châtaigniers, squelettes caverneux,
Tordant sur les chemins leurs bras chargés de nœuds;
Dauphiné! Vivarais! — Dieu d'en haut fit un signe,
Et le Rhône, en tombant, refoula d'un côté
La joie et l'abondance, attributs de la vigne,
Et de l'autre le deuil et l'infécondité.

Dans notre vie ainsi l'âge trace une ligne
Qu'on ne peut prévenir, qu'on n'ose pas prévoir.
En deçà tout est rose, au delà tout est noir.

Pourtant, par cette triste route,
Notre voyage fut charmant,
Car vous reconduisiez avec nous, lentement,
Ces amis que l'Auvergne, à grand'peine sans doute,
Nous avait cédés un moment.
Et, dans une double calèche
Nos trois ménages voiturés,
Entre eux s'embellissait l'Ardèche,
De qui la tristesse revêche
S'égayait sous le feu de vos propos dorés.
Toute vue est brillante et fraîche,
Prise à travers l'éclat des vitraux colorés.
Avec si bonne compagnie,
A quoi donc n'aurai-je pas goût?
On transporterait Naple et Gêne en Laponie;
Les choses ne sont rien, les personnes sont tout.
Puis, nous avions en perspective
Chassaigne, la terre adoptive
Et de mon cœur et de mes chants;
Chassaigne, élégant et sauvage,
Port hospitalier, doux rivage,
Écueil des sots et des méchants,
Qui déjà pour nous, je parie,
Déployait la robe fleurie
De ses jardins et de ses champs.

En attendant, c'est que nous sommes
A Saint-Bonnet-le-Froid, mourant de faim; — voilà
Un reste de vieux lard, du lait aigre et des pommes. —
Certes, avec ces pommes-là
Ève n'eût point perdu les hommes!
Nous n'en souperons pas moins gaîment pour cela.
D'un verre d'eau Xercès un jour se régala. —
Mais c'est l'heure où devant son coffre aux fortes sommes
L'avare aime à compter ses louis et les toucher,
L'heure où, de seuil en seuil, l'essaim des légers sommes

Rend aux vierges l'ami qu'elles n'osent chercher; —
C'est, plus communément... l'heure de se coucher.
— Un long suif à la main, aux pieds une semelle
Qui compte chaque marche en grimpant l'escalier,
La nymphe de l'auberge — ô digne chevalier,
Ta Malitorne ici trouverait sa jumelle —
Cette Quasimodo femelle
Enfin nous conduit aux dortoirs,
Bouge informe et crasseux comme elle,
Où des lits, dans les murs, espèces de tiroirs,
Offraient un galant pêle-mêle
De bouviers et de charretiers,
Fumant, buvant, mangeant, couchant à la gamelle,
Et jurant comme des portiers
Quand nous rentrons du bal à des heures cruelles,
Pour les arracher nus et froids de leurs ruelles!

C'était un guignon s'il en fut
Pour nos dames qu'un rien agite,
Et nous nous mettons à l'affût,
Pour découvrir quelque autre gîte.
On le conçoit. — Vous souvient-il,
Ami, comme alors notre hôtesse,
Avec sa rude politesse,
Nous introduisit de profil
Par je ne sais quelle échancrure,
Porte sans gonds et sans serrure,
Dans une salle, autre taudis
Tapissé de lits à punaises,
Fort bons pour dormir — sur des chaises,
Mais qui nous fut un paradis,
Puisque nous l'avions sans partage,
Seul à nous sept, pas davantage,
Et loin du sabbat des maudits?
Je me rappelle avec délices
Nos prudents apprêts du sommeil,
Cet ingénieux appareil
De grands châles et de pelisses,
Et ces moitiés d'anciens rideaux
Pour s'isoler les uns des autres,

Et quels rires étaient les nôtres
Dans ce sévère dos à dos!
Les nuits blanches, toujours si noires,
Allaient se réhabiliter.
Puis, viennent les bonnes histoires...
Mais j'entends des voix se vanter,
De vieux parents qui reverdissent,
Ou de beaux enfants qui grandissent,
Et se dire : Si maintenant
J'embrassais ma petite fille!
Comme elle doit être gentille
Pour un mois de plus! — et Fernand,
Et Charle et Gustave! — aux étrennes,
Comme ils vont aimer leurs marraines,
Si leurs maîtres sont contents d'eux!
Ou bien : C'est le jour de naissance
De mon bon père — et cette absence —
Sommes-nous étourdis tous deux!
Ou bien : Je gage que ma mère
Se forge encor mainte chimère
Sur mon voyage hasardeux;
Que, la nuit, son pauvre cœur souffre,
Rêvant de bras cassés, de gouffre,
De loups et de brigands hideux;
Aussi, ces larmes de tendresses,
Quel plaisir de les essuyer!
Et comme je vais lui payer
Mes arrérages de caresses!

Ainsi, parlant entre eux, nos fortunés amis
Réveillaient les chagrins dans mon âme endormis.
Moi, qui n'ai pas de fils et qui n'ai plus de père
Ni de mère à fêter, à soigner... j'enviais
Leurs bienheureux tourments, leurs bonheurs inquiets;
Je disais : « Aglaé, si, comme je l'espère,
Tu restes seule, un jour, frêle esquif naufragé
Parmi ces flots d'humains qui recouvrent le globe,
Où de toi ni de moi rien n'aura surnagé,
Pour jeter quelques fleurs sur le deuil de sa robe,
Tu chercheras mes vers, autrefois publiés,

Pauvres enfants perdus et de tous oubliés;
Puis, tu rassembleras, le soir, dans notre chambre,
Nos amis plus aimés, ceux-là qui sont ici,
Et vous direz, autour d'un foyer de décembre :
Pourquoi ne vient-il pas se réchauffer aussi? »

Eh bien! voilà les pleurs qui m'arrivent encore!
Quand notre voix connaît les gammes du chagrin,
Si parfois elle essaie un chant vif et sonore,
Tout à coup reparaît le douloureux refrain.
Il faut se taire alors, — mon luth, on lui pardonne,
Au milieu du voyage, Henri vous abandonne,
Comme un guerrier blessé, que la souffrance abat,
Retourne dans sa tente, à moitié du combat,
Et gémit jusqu'à l'heure où ses compagnons d'armes
D'un laurier fraternel viendront toucher ses larmes.
Venez donc, dans la nuit de mes sombres accès,
Ami, faire briller l'éclat de vos succès;
A les adorer tous mon âme est la première;
Sur les pas de votre ange, à la douce lumière
Des yeux de votre Alix, venez, sans plus tarder,
Que dans votre bonheur je puisse regarder!
Comme un nocher, dont l'air a déchiré les voiles,
Contemple dans les cieux la beauté des étoiles,
Et sent jusqu'à son cœur, plus que l'onde agité,
Pénétrer un rayon de leur sérénité!

VINCENNES — SAINT-DENIS

Vincennes, Saint-Denis! — O cloître! ô citadelle!
L'un, plein de jeunes fleurs; l'autre, de vieux canons;
Du brave Daumesnil, de sa veuve fidèle,
Vous proclamerez les deux noms.

La France confia ses soldats héroïques
A *la jambe de bois,* cœur d'or et bras de fer;

Exemple des vertus guerrières et stoïques,
On sait comme il garda ce dépôt noble et fier!...

Et la France aujourd'hui remet leurs tendres filles
Sous les mains qu'en mourant pressa le général...
Afin qu'après dix ans, ce trésor des familles,
Plus riche et plus parfait, retourne au toit natal.

Vincennes! Saint-Denis! — O cloître! ô citadelle!
L'un, plein de jeunes fleurs! l'autre, de vieux canons;
Du brave Daumesnil, de sa veuve fidèle,
Vous glorifierez les deux noms!

CHANT ROUMAIN

(*Poésie valaque*)

1812

I

L'azur vient après les tempêtes,
Après les revers les succès;
Après le deuil viennent les fêtes;
Après les Russes, les Français!
Et toi, que l'on désole, espère,
Roumain, au cœur indépendant,
Car d'en haut il te vient un père,
Et des frères de l'Occident.

Les Français! les Français! Leurs drapeaux belliqueux
Arrivent, apportant la justice avec eux!

II

Au Couchant, où sont les fidèles,
L'aigle géant s'est élevé,

Aux aiglons de nos citadelles
Annonçant le sauveur rêvé !
Les aiglons ont crié : Victoire !
La terre de joie a frémi ;
Et la nouvelle expiatoire
A foudroyé notre ennemi.

Les Français ! les Français ! Leurs drapeaux belliqueux
Arrivent, apportant la justice avec eux !

III

La nouvelle s'élance et vole !
Nos coursiers rejettent le mors ;
Le soldat qui meurt se console ;
Des frissons agitent les morts ;
Elle vole où le vent l'emmène ;
L'épi se gonfle, triomphant ;
Et tes flancs, ô mère roumaine,
Ont senti bondir ton enfant !

Les Français ! les Français ! Leurs drapeaux belliqueux
Arrivent, apportant la justice avec eux !

IV

Ah ! ah ! ah ! tyran sans entrailles !
Ah ! ah ! l'ennemi des héros !
Ils périront par les batailles
Tous ceux qui tuaient en bourreaux !
L'oppresseur est écrasé vite
Sous les pieds du suprême roi !...
Ah ! notre voisin moscovite,
Honte et malheur enfin sur toi !

Les Français ! les Français ! Leurs drapeaux belliqueux
Arrivent, apportant la justice avec eux !

LA NOCE DE LÉONOR.

LE SPECTRE.

Allons, flambez, torches fatales!
Bruyants démons, peuplez les salles!
Grincez, frappez, aigres cymbales!
Mugissez tous, clairons de fer!
Sombre galop, ruez-vous dans la fête!
Plus fort! plus fort! — Et comme la tempête!
Il est minuit! — Sans qu'on s'arrête,
Jusqu'au matin, le bal d'enfer!

— « Vois, je suis Mendoce,
Ne tremble pas ainsi,
C'est ta nuit de noce;
C'est donc la mienne aussi!
Tournons et bondissons! — N'es-tu pas bien heureuse,
Ma Léonor, si près de moi? »

LA MARIÉE.

— Comment! Toi, là...Toi, mort! — Mendoce! — Nuit affreuse!...
Cette voix funèbre!... Tais-toi!

LE SPECTRE.

— Jamais!
Allons, flambez, torches fatales!
Bruyants démons, peuplez les salles!
Grincez, frappez, aigres cymbales!
Mugissez tous, clairons de fer!
Sombre galop, ruez-vous dans la fête!
Plus fort! plus fort! — Et comme la tempête!
Il est minuit! — Sans qu'on s'arrête,
Jusqu'au matin, le bal d'enfer!

— Tu m'as dit : « Je t'aime,
La mort n'y fera rien. »
J'en fis vœu de même...
Je viens chercher mon bien.
Tournons et bondissons!... Prends mon anneau, chère ange,
Et qu'un baiser m'unisse à toi!

LA MARIÉE.

— Ton bras me glace... Dieu!... Ma raison se dérange!
Mon cœur se brise!... Ah!... Lâche-moi!

LE SPECTRE.

— Jamais!
Allons, flambez, torches fatales!
Bruyants démons, peuplez les salles!
Grincez, frappez, aigres cymbales!
Mugissez tous, clairons de fer!
Sombre galop, ruez-vous dans la fête!
Plus fort! plus fort! — Et comme la tempête!
Il est minuit! — Sans qu'on s'arrête,
Jusqu'au matin, le bal d'enfer!

Quel est-il ce comte,
Qu'ils disent ton mari?
Dis-leur donc sans honte :
Mendoce est mon chéri!
Tournons et bondissons!... La lune nous invite;
Viens dans les champs, suis ton époux!

LA MARIÉE.

— Je n'y vois plus... Je meurs! Ciel!... Où vas-tu si vite?
Quand donc nous arrêterons-nous?

LE SPECTRE.

— Jamais!
Dehors! dehors! Torches fatales!

Bruyants démons, quittez les salles!
Grinçant, frappant, suivez, cymbales!
Et vous aussi, clairons de fer!
Roule, galop!... Roule, folle tempête!
J'entends le coq! — Allons, sans qu'on s'arrête,
Allons! c'est là-bas votre fête!
Là-bas, les noces de l'enfer!

UNE SCÈNE DES APENNINS

. . . Et cependant cet homme était bon
mais il fut trahi par elle, et alors!...

Amis, en embuscade
Au bas de l'Apennin;
Et moi, la sérénade
Sur le bord du chemin.
Malheur à qui s'arrête
Pour écouter ma voix...
Son argent et sa tête!
C'est cher pour une fois!

Il chante.

« Sous un balcon de Vérone,
La nuit, j'avais les pieds froids;
Ces nuits-là, sous leur couronne,
J'avais grand'pitié des rois. »
— Quoi! pas un voiturin!
Pas même un pèlerin!

Il chante.

« J'étais pauvre et sans maîtresse,
Quand je vis Térésia;
Elle plaignit ma détresse;
Un seul regard nous lia.
Ses parents au cœur avare

Nous suivaient comme un fléau;
Mais, est-il rien qui sépare
Juliette et Roméo!

« Sous un balcon de Vérone,
La nuit, j'avais les pieds froids;
Ces nuits-là, sous leur couronne,
J'avais grand'pitié des rois. »
—Chut! chut! n'entends-je pas?...
Oui, la poste, là-bas!

Il chante.

« Un jour, toute blanche, aux Carmes,
J'aperçus Térésia;
Elle versa bien... trois larmes...
Puis, elle se maria!
Voilà donc ce qu'on y gagne,
Dis-je alors en me cachant!...
Je m'enfuis dans la montagne,
Et je devins très-méchant!

« Sous un balcon de Vérone,
La nuit, j'avais les pieds froids;
Ces nuits-là, sous leur couronne,
J'avais grand'pitié des rois. »
Un beau landau, parbleu...
Halte-là... Bravi, feu!

Pan! pan! et qu'on soit preste!
Hommes, femmes! c'est bien!
Par saint Pierre, il ne reste
Ni personne, ni rien!
Voyez! l'aubaine est forte!
Mais, que vois-je, à mon tour?
Ciel! Térésia... morte!...
Allons! vive l'amour!!...

BIEN LOIN

I

Aujourd'hui, noble châtelaine,
Pour en décorer vos lambris,
On a de leurs trésors fleuris
Dépouillé les bois et la plaine.
Mais si, par hasard, dans un coin,
Quelque fleur chagrine et pâlie
Frappe vos yeux, que nul n'oublie...

Pensez à moi, qui suis bien loin!

II

Aujourd'hui, quand descendra l'ombre,
De magiques feux colorés,
Avec les flambeaux éthérés,
Vont lutter d'éclat et de nombre.
Mais, des plaisirs morne témoin,
Au fond du ciel, si quelque étoile
D'un nuage de deuil se voile...

Pensez à moi, qui suis bien loin!

III

Aujourd'hui le luth du *Trouvère,*
Au banquet, après les bons vins,
Répandra ses rhythmes divins
Qui troubleraient la plus sévère...
Mais si, d'échos ayant besoin,
Quelque voix, dans l'air fugitive,
Mêle aux chants sa note plaintive...

Pensez à moi, qui suis bien loin!

LA FIGURE VOILÉE

(*Poésie allemande.* — SCHILLER)

Un jeune homme, altéré des eaux de la sagesse,
Que cette ardente soif, de son lointain pays,
Poussa jusqu'à leur source antique, dans Saïs,
Pour consulter l'autel de la grande Déesse,
Et s'instruire aux leçons des prêtres et devins
Sur la science humaine et les secrets divins,
Avait monté de grade en grade, et dans son être
Croissait incessamment le désir de connaître.
L'hiérophante à peine et ses soins vigilants
Pouvaient de cette ardeur tempérer les élans.
— « De quoi m'as-tu fait don, et que vins-tu m'apprendre,
Si tu ne m'as pas tout donné, tout fait comprendre?
Existe-t-il — toi-même et les dieux sont témoins —
Dans la vérité sainte ou du plus ou du moins?
N'est-elle point entière, unique, inséparable?
Ote un son d'un accord, du prisme une couleur,
Ce qui reste n'est plus qu'un chaos misérable,
L'accord est sans beauté, le prisme sans valeur. »

Parlant ainsi, tous deux entrèrent dans un temple,
Bien loin... — Une statue avec un voile blanc
A frappé les regards du jeune homme brûlant.
Comme Œdipe le Sphinx muet, il la contemple;
Puis, tourné vers son guide, il lui dit : « Saint vieillard,
Quelle figure est donc sous ce voile cachée?
— La Vérité. — Comment? moi qui l'ai tant cherchée,
Qui n'ai point d'autre amour! Elle est là; le hasard
M'a conduit devant elle... Un voile me la cache!...

— « A la grande Déesse alors, tu t'en prendras,
Répond l'hiérophante : Hommes, que nul n'arrache
Ce voile, a-t-elle dit, avant que de mon bras

Je ne l'écarte, ainsi que c'est mon privilége.
Celui qui d'une main follement sacrilége
Soulèvera trop tôt le voile redouté,
Celui-là, dit encore la Déesse rigide...
— Eh bien! donc! — Celui-là verra... la vérité!...
— Tant mieux! Étrange oracle! Un voile! Quelle égide!
Et toi-même, jamais ne l'as-tu soulevé?...
— Moi? Non, je n'ai jamais essayé ni rêvé...
— Je ne te comprends pas. Ah! crois-le bien, mon père,
Si de la vérité je ne suis séparé
Que par ce tissu frêle... — Et par l'ordre sacré,
Par une loi, mon fils, que tu craindras, j'espère.
Sans doute, il est léger ce tissu, pour ta main,
Mais pour ta conscience il serait lourd demain! »

Le jeune homme, pensif, regagna sa demeure.
Le besoin de savoir lui ravit le sommeil;
Et, tourmentant sa couche, il a compté chaque heure.
Il se lève, fiévreux, bien avant le soleil,
Comme un oiseau de l'ombre il part et fuit, rapide.
Vers le temple fatal vont, d'eux-mêmes, ses pas...
Il en franchit les murs, et, d'un bond intrépide,
Le voilà dans l'enceinte... Il ne respire pas!

Le voilà!... Le bruit faible et sourd de ses sandales,
Qui mesurent leur marche en glissant sur les dalles,
Rompt seul le grand silence à l'entour répandu...
La lune, au ciel bruni, douce lampe d'albâtre,
Par le cintre du temple en ovale fendu,
Fait pleuvoir les rayons de sa pâleur bleuâtre,
Majestueusement terrible, et comme si
La divinité même était présente ici,
Sous la nef, où la nuit s'abîme amoncelée,
Se dresse, tout au fond, la figure voilée!

Cependant, le jeune homme, enflammé de désir,
S'est approché du voile... Il va pour le saisir...
Un invisible bras le repousse et l'entrave.
— « Ah! malheureux, lui crie au cœur une voix grave,
Quel acte vas-tu faire et quels sont tes desseins?

Arrête! Veux-tu donc tenter le saint des saints?
« Aucun mortel, a dit la Déesse suprême,
Aucun ne lèvera ce voile avant moi-même... »
— Mais l'oracle à l'instant n'a-t-il pas ajouté :
« Et qui l'écartera, verra la vérité! »
Qu'importe ce qu'il cache! il faut que je le lève!
Oui, cette vérité, mon impossible rêve,
Je veux enfin la voir!... « Voir?... » répond en raillant
L'écho du temple, avec un murmure effrayant.

Le jeune homme écarta le voile spacieux...
Vous me demanderez ce que virent ses yeux,
Je l'ignore... Aussitôt que l'aube prit naissance,
On raconte qu'il fut trouvé sans connaissance
Par les prêtres d'Isis aux marches de l'autel.
Ce qu'il a vu... jamais n'en a parlé sa bouche.
Il perdit pour toujours la paix, fille du ciel;
Il mourut jeune. — Hélas! répondait-il, farouche,
Aux vaines questions, hélas! Trois fois malheur
A qui cherche ici-bas la vérité sublime
Avec une âme impie et les moyens du crime!...
Il n'en aura que trouble, amertume et douleur!...

UNE APPARITION

La jeune Israélite, au logis retournée,
Se reposait des longs travaux de la journée
Dans la couche modeste où l'innocent sommeil
Caresse, chaque nuit, son sourire vermeil.
Cette nuit-là, des pleurs roulaient sur son visage.
Quel souvenir troublait son rêve? ou quel présage?
Soudain, elle étendit, leva ses bras, et puis
Les laissa retomber, murmurant : *Je ne puis,*
Et, faible, se reprit à pleurer comme on pleure
Ceux qui n'entendent plus avec nous sonner l'heure.
C'est que, minuit frappant, elle avait vu s'ouvrir

La porte de sa chambre, et tout à coup s'offrir,
Sous la robe qu'on garde au cercueil... une morte!
Le fantôme ferma soigneusement la porte,
Et, venant droit au lit, en tira les rideaux...
Ce n'était pas un spectre, une charpente d'os
Avec des vides noirs et hideux, mais une âme,
Visible aux yeux de chair sous sa forme de femme,
Et n'ayant de la mort que la sérénité
Qu'au front des bienheureux pose l'éternité!
La sainte vision, des feuilles de sa palme,
Toucha la jeune fille, et, d'un air tendre et calme
La regardant, lui dit ces mots, du son de voix
Dont un ange abordait les Hébreux, autrefois :

« Sara, ma fille préférée,
Non, ce n'est point un songe vain;
C'est moi, ta mère tant pleurée,
Qui descends du séjour divin.
Le Seigneur, cette nuit, m'envoie
(Car j'étais triste dans le ciel)
Pour qu'un moment je te revoie,
Ma jeune rose d'Israël!

« Chère enfant, es-tu grande et fraîche,
Depuis douze ans, douze ans si longs!
Ta joue a l'éclat de la pêche;
L'or ne vaut pas tes cheveux blonds;
Tes yeux sont comme deux étoiles
Rayonnant au front du Carmel;
Ton sein palpite sous ses voiles,
Comme deux ramiers d'Israël.

« Mais, si le printemps te décore
D'un diadème de beauté,
Joins-y la vertu, belle encore,
Quand l'autre passe avant l'été.
Ah! je sens que ta vie est pure! —
Rien n'échappe à l'œil maternel;
Tu seras, comme sa parure,
L'exemple et l'honneur d'Israël!

« J'admire comment, dans la foule,
Tu gardas ton chaste trésor;
Près du ruisseau fangeux qui roule,
Tel brille intact un anneau d'or.
Pourtant, du plaisir non profane,
Que ton cœur savoure le miel!
C'est comme la divine manne
Dont se délectait Israël.

« Belle entre toutes tes compagnes,
Sous mes invisibles regards,
Va folâtrer par les campagnes,
Ou chercher l'ivresse des arts;
Loin du fracas de Babylone,
Suis leur flambeau, phare éternel,
Semblable à l'ardente colonne
Qui marchait devant Israël.

« A la voix qui trompe et qui flatte,
Tremble de te laisser charmer;
Surtout, oh! ne sois pas ingrate
Au cœur qui sait vraiment aimer.
Ainsi tu pourras, sage et tendre,
Tes grâces pour dot, à l'autel,
Me donner, dans ma tombe, un gendre
Parmi les premiers d'Israël.

« Ainsi, de ton vertueux père,
Chargé de labeurs et d'enfants,
Tu pourras, mon âme l'espère,
Dorer les vieux jours triomphants.
Comme à la voix de nos prophètes,
Il accourait, à ton appel,
Fier de présider à tes fêtes
Dans un des palais d'Israël.

« Mais le coq chante... le jour brille...
J'entends qu'on m'appelle là-haut...
Quoi! déjà nous quitter, ma fille! —
Ah! séparons-nous — il le faut.

Puisse du moins mon auréole
Éclairer ton chemin mortel!
Adieu! — malgré moi je m'envole...
Sois heureuse dans Israël. »

. . . .
Un jour où, plus rêveur encor que d'habitude,
Sans entendre le bruit que fait la multitude,
Je traversais d'un pas distrait un grand bazar,
Caressant quelques vers dans mon cœur... le hasard
(Si le hasard jamais est pour rien dans ce monde!)
Me fit porter les yeux sur une tête blonde,
Jeune fille occupant ses deux mains au travail
D'un commerce élégant et de menu détail,
Mais fière de nature, et laissant ses pensées
S'aventurer, bien loin et bien haut élancées;
Mystère que j'avais d'un coup d'œil reconnu...
— Il est des fronts si clairs qu'on y voit l'âme à nu! —
Du reste, un col de neige, une taille d'élite;
Et, sous ses cheveux blonds, le type israélite :
Profil accentué, pure distinction,
Primitive fraîcheur des roses de Sion!
Et je me dis : Ce front que la grâce environne,
Comme Esther, à bon droit, porterait la couronne!...
Un riche hymen du moins, par l'amour ennobli,
Réparera du sort l'injurieux oubli...
Je le sais... je le vois... et de ces belles noces
Vers le couple déjà s'avancent les carrosses...
Et de la mariée on vient de tout côté
Admirer le bonheur, égal à sa beauté!

Or cette jeune fille, ainsi qu'on le devine
(Et je l'ai su depuis de sa bouche divine),
Est celle qui, la nuit, avait vu revenir
Une ombre, pour lui dire : Espère! et la bénir.
Oh! ne soyez pas inquiète,
Sara; le ciel est noir, le destin peu brillant;
Mais vous avez pour vous un rêve d'Orient,
Et l'horoscope du poëte!

SONNETS-ÉPITAPHES

I

ATHÈNES

Quand, les temps accomplis, sous les faisceaux romains
Mourante, se tordait la cité de Minerve
(Car, splendeur, et génie, et grâce, tout s'énerve !),
On la vit vers le ciel tendre ses blanches mains;

Remplissant ses palais, le port et les chemins
De soupirs cadencés, que l'avenir conserve;
Et la muse, qui tient les grands pleurs en réserve,
Pleura longtemps Athène, idole des humains!

Ainsi, poëte, ainsi, quand, pour ton corps débile,
Sont arrivés les jours prédits par la Sibylle,
Quand pèse sur ton cœur le genou du trépas;

Ton agonie exhale une plainte divine;
Et les Hélas publics et ceux que l'on devine
Te font de saints honneurs que d'autres rois n'ont pas.

II

JÉRUSALEM

Quand, sous son déicide et Titus en fureur,
Jérusalem maudite eut fermé sa paupière,
Sans que du temple saint restât pierre sur pierre,
Le corps seul succomba, trop juste objet d'horreur.

Mais d'une autre existence un souffle avant-coureur,
L'âme se dégagea de cette immense bière;

La nouvelle Sion put revivre en saint Pierre;
Le Pape enfin bénit *où* tonnait l'Empereur.

Ainsi, dès que chez nous sera mort le vieil homme,
De sa Jérusalem notre âme ira vers Rome,
La matière à l'Idée et la lettre à l'Esprit;

Car, pour chaque mortel, autant que pour le monde,
L'âge vient où, chassant tout alliage immonde,
Dans l'or pur de son nimbe apparaît Jésus-Christ.

III

ROME

Quand la Rome d'orgie, après le moindre choc,
Tombait de pourriture, ayant au cœur son chancre,
Ou, comme un vieux vaisseau désarmé de son ancre,
Sur une mer de sang sombrait de roc en roc;

Guettant mourir la ville, enfoui sous son froc,
Un sale Juif, avec ses maigres doigts de cancre,
Mêlait, broyait le fiel et la fange au lieu d'encre,
Pour insulter la Reine et du glaive et du soc.

Ainsi, quand le péché, qui tache nos fronts pâles,
De hoquets en hoquets nous jette aux derniers râles,
Une voix, qu'on dirait celle du méchant Juif,

Ronfle, ricane ou siffle à notre oreille, et navre
D'outrages dégoûtants notre prochain cadavre :
Guenille d'oripeau sur qui bave le suif.

IV

PARIS

Comment mourra Paris? quels insolents hasards
Oseraient, ce géant, le renverser sur l'herbe?

Paris qui, d'âge en âge, a noué dans sa gerbe
Les éparses moissons d'Athène et des Césars !

Lui, palais des palais, et bazars des bazars;
Le cerveau de l'Europe, et la grâce superbe;
Paris, l'ardent foyer, Paris, la cité-verbe,
Le trône de la guerre et le temple des arts!

— Paris, dont maintenant le cœur est en phthisie,
Grand corps, vide d'amour, de foi, de poésie,
Qui même ne sent pas quel ver hideux le mord;

Paris, que l'âme fuit, où, si loin qu'il s'étende,
La femme est une robe et l'homme un dividende;
Comment mourra Paris? — Regardez : il est mort!

LA FONTAINE AUX PLAINTES

I

— Quel est donc, calme fontaine,
Au-dessus de ton berceau,
Ce bruit sourd, plainte incertaine,
Qu'en pleurant redit l'écho?
Est-ce le vent sous la ramure?
Le vent qui passe et qui murmure?

— Non; tout zéphyr est endormi.
Pas une feuille n'a frémi!

II

— Quel est donc, fontaine claire,
Ce soupir que tes bouleaux,
Tes rochers semblent se plaire
A répandre sur tes flots?

Est-ce un ramier qui se lamente?
Un nid plaintif que l'on tourmente?

— Non; sous les rocs et dans le bois,
Pas un oiseau, pas une voix!

III

— Quel est donc, fontaine douce,
Le cruel gémissement
Qui des airs jusqu'à ta mousse
Vient à moi si tristement?
Est-ce l'adieu d'un cœur fidèle
Qui dit : « Je vais mourir loin d'elle »?

— Oui, je le sens, pitié, mon Dieu!
Oui, cette plainte est son adieu!

INVITATION A LA VALSE

La valse, par la voix des harpes et des flûtes,
Appelle tout le bal à ses ardentes luttes,
Et de l'orchestre, ouvrant ses écluses d'accords,
L'âme de Weber[1] absent anime le grand corps.
Mais nulle, dans le flux des moduleux arpéges,
Nulle des cent beautés qu'on enlève à leurs siéges
Ne songe, on en peut faire à coup sûr le pari,
Au maître glorieux, mort à peine fleuri;
Et qu'il est triste enfin que ce roi d'harmonie
Ne soit pas de la fête où règne son génie...
Tant elles ont l'amour des folâtres ébats! —
Nulle, ai-je dit? J'ai tort : sur l'estrade, là-bas,
Devant ce grand miroir, voyez, il en est une

1. Weber, prononcez Vèbre.

Que ce regret sans doute, en son âme, importune,
Car son œil absorbé, pour le reste distrait,
De l'archet éloquent suit de loin chaque trait;
Et lorsque, bien tendu sur la main, un gant jaune
Vient, heureux courtisan, la prendre sur son trône,
Elle cède, rêveuse, au sémillant vainqueur,
Les pieds dans le plaisir et des larmes au cœur!

Alors: « Il fait bien chaud, ici, mademoiselle!...
Que de monde, ce soir, la marquise a chez elle!...
Prévoyez-vous beaucoup de bals pour cet hiver?...
On ne vous a pas vue à l'ambassade, hier...
Est-ce que vous aimez cette robe-tunique?... »
(De nos mille dandys vocabulaire unique).
Puis la musique invite à partir, et soudain,
Comme au vent du midi les roses d'un jardin,
Au souffle des hautbois toutes les jeunes femmes,
Tournoyant, s'élevant, tombant avec les gammes,
Volent, et le salon se dresse pour juger
De la trombe de fleurs le gracieux danger.
Les cuivres saccadés brisant le rhythme large,
Du vertige, à la fin, semblent sonner la charge;
La valse, à leur signal, redouble de vigueur,
Du parquet sous ses bonds dévore la longueur,
Renverse autour de soi tout obstacle ou l'emporte,
De ses ailes de feu frôle, en riant, la porte,
S'y plonge, disparaît, et, comme un flot qui bout,
Plus folle, au même instant, rentre par l'autre bout.

Mais, sonore rival des kaléidoscopes,
L'orchestre se transforme et se plie aux syncopes
Dont Weber, en plein délire, alanguit son motif;
Le torrent apaisé coule en ruisseau plaintif,
L'orage hors d'haleine expire, et chaque couple
Ramène à ses trois temps la valse lente et souple,
Qui bientôt, comme fait un oiseau trébuchant,
De son vol effaré se repose en marchant.

Et le valseur, pendant la marche paresseuse,
S'efforçant à l'esprit auprès de sa valseuse :

« J'étais l'automne à Bade avec le monde entier,
Un lansquenet d'enfer m'y traita sans quartier;
Tout maussade et léger, je m'enfuis jusqu'à Londre;
On est toujours trop gai pour ce peuple hypocondre;
A leur *Hamlet* j'ai ri si fort qu'on me fit : chut!
Mais je gagnai le *spleen*, à mon tour, au *Freyschutz*...
— Ah! monsieur, Weber dort!... le cygne d'Allemagne!
Et les rires épars dont le bal s'accompagne,
Et le bruit de nos voix, et le bruit de nos pas,
Et ses propres accords ne le réveillent pas!... »

Et l'étrangère — (une ombre a souri devant elle!) —
Passant sur ses grands yeux son mouchoir de dentelle,
Recommence à la valse un tour aérien
Avec son beau parleur, qui ne dira plus rien.

POÉSIES

(*Traduites du gascon.* — JASMIN)

I

A CHARLES NODIER

D'abord, quand je disais mes chansons du jeune âge,
　　　Nul crayon ne les écrivait;
A part quelques amis de notre vieux langage,
L'air de mon doux pays tout seul les recevait.

Mais, quand j'eus vu courir, les pieds dans les broussailles,
Des milliers d'amateurs et par monts et par vaux,
　　　Pour déterrer de vieux tombeaux,
　　　De vieux ponts, de vieilles murailles;
Quand je les eus vus peindre, avec un soin pieux,
　　　Des colonnes décapitées,
　　　Des pierres noires, édentées,
　　　Qui ne disaient rien à nos yeux,
　　　Je dis : Si ce qui n'est que vieux

Aux savants semble des reliques,
De vieux mots valent plus que des pierres antiques;
Aussi, ma vieille langue, aussi,
Je veux mettre une étoile à ton front obscurci.

Et soudain d'anciens mots sur le papier sonnèrent;
Ma langue plut, — partout ils me la festoyèrent.
Pour jamais à son front brilla l'étoile d'or.
Chez nous, on l'aima mieux encor.
Et moi, je n'en touchais plus terre...
On est si fier d'offrir quelque chose à sa mère!

Hélas! des voix presque aussitôt
Murmuraient à travers la brume :
Ne chante plus, poëte; il faut
Un seul langage ainsi qu'une seule coutume.
Les quarante messieurs au rigide costume,
Qui font tant de livres, là-haut,
S'ils 'entendent souffler, te briseront ta plume.

Cela me fit peur; — néanmoins,
Je n'en chansonnai guère moins.
Mais, dans tous les pays où je passais en fête,
Je tremblais que, l'air irrité,
Les quarante messieurs portant rayons en tête
Se tournassent de mon côté.

Un se tourna pourtant, — mais non pas en colère.
Au contraire, il vanta ma langue populaire,
Il la fit reconnaître, et, pour son beau réveil,
Changea son étoile en soleil.

C'est vous, monsieur, c'est vous. — Tenez, dans ma chambrette,
J'en pleurai de bonheur. — J'ai donc toutes raisons
De vous offrir, — à vous, la muse, moi, musette, —
En forme de bouquet, mes nouvelles chansons.

Oh! comme élégamment je vous les papillote!
Votre nom tant aimé, que d'avance j'aimais,
Sur la première je le mets...

Et sur votre grand nom, saint étendard qui flotte,
J'aurais pu faire ici de belles choses, mais
Je suis des bords de la Garonne;
Nous n'osons chanter qui nous donne.

II

A M. DUMON, DÉPUTÉ,
QUI AVAIT CONDAMNÉ A MORT LA LANGUE GASCONNE

La plus grande douleur qui frappe l'homme ici,
C'est lorsque notre mère, infirme, décrépite,
S'écroule sur elle et s'alite,
Et que le médecin de son doigt fait ainsi...
A son triste chevet, où la mort nous convie,
L'œil sur son œil sans cesse, et la main dans sa main,
Peut-être, quelque temps, ranimons-nous sa vie;
Mais c'est luire aujourd'hui pour s'éteindre demain.

Il n'en est pas de même, en sa terre natale,
De notre langue musicale,
Notre seconde mère! — On voit des *Francimans*
La condamner à mort, et depuis trois cents ans;
Cependant elle vit toujours, ses mots résonnent;
Sur elle les saisons passent, tintent, rayonnent,
Et cent mille milliers encore y passeront,
Rayonneront et tinteront!

Parce qu'ici le peuple aime les chansonnettes,
Sans nulle façon si bien faites,
Cette langue!... jamais, tant que peuple il sera,
Non, jamais il ne l'oublîra.
Mère de tous, elle rappelle
A chacun l'autre mère, et des frères, des sœurs,
Des amis, une jeune belle,
Tant de choses enfin, si pleines de douceurs,
Que, lorsqu'au coin du feu, chaque soir, on y songe,
C'est un ruisseau de miel où notre âme se plonge!

Langue du travail et des jeux,
Ses refrains font soleil dans nos jours orageux;
A la ville, dans la campagne,
Sous l'échoppe ou l'hôtel, le chaume ou le château,
Elle épouse l'homme au berceau,
Et jusqu'au cercueil l'accompagne.
Une telle langue, messieurs,
De longtemps ne s'efface; elle est écrite aux cieux!

Et l'on tâche pourtant d'en effacer la trace!
Et pour elle, monsieur, vous ne criez point : grâce!
Vous qui, dans les prés verts, avez foulé ses fleurs,
Avez sucé son lait, marché par sa lisière,
Bégayé, dans ses bras, sa chanson nourricière,
Et quêté ses baisers pour essuyer vos pleurs!
Non, vous la reniez, sa vieillesse vous gêne;
Le *grand grand* mouvement contre elle vous entraîne;
Et vous me blâmez, moi, de lui rester constant!
Oh! mais la vérité, qui sur moi veille tant,
A dessillé mes yeux, amants de la nature!
Au ruisseau de Paris je n'ai pas vu l'eau pure;
Triste du grand voyage et presque repentant,
A ma fontaine, enfin, je m'en reviens content.
Pour moi, monsieur Dumon, sans que je m'en défende,
La petite patrie est bien avant la grande,
Et vous, vous qui souffrez, en la voyant souffrir,
Vous, assis tout là-haut, où l'on vote et harangue,
D'un deuil plus douloureux n'allez pas la couvrir;
Otez-lui sa misère, et laissez-lui sa langue,
Sinon vous la tuez en croyant la guérir;
Car nous aimons chanter, même dans la tristesse,
De nos toits trop fidèle hôtesse.
Il semble, voyez-vous, quand on chante un vieux air,
Que le fiel du chagrin devienne moins amer.
Qu'aurions-nous, pour cela, dites : la langue seule
Des messieurs, des savants?... mais elle est trop bégueule.
Cette mendiante en rabat,
Qui déguise son pauvre état
Sous le clinquant de sa parure,
Serait laide, minable en un fourreau de bure;

Elle chasserait les plaisirs
De nos prés et de nos garennes,
Et n'aurait nul refrain pour le pauvre en ses peines,
Pour le travailleur sans loisirs.
Elle, si mijaurée, en nous faisant la dame,
Ne serait dans les champs qu'un pauvre corps sans âme;
Et, quand il faudrait labourer,
Charroyer au loin quelque chose,
La mignarde, pâle et morose,
Ne sachant que geindre et pleurer,
Sous l'aiguillon toujours resterait bouche close,
Et laisserait siffler au bouvier son couplet,
Sans dire seulement : « *A Caôubet à Bermet!!* »

Cependant, et l'honneur du pays le commande,
Nous apprendrons la *francimande;*
Elle est la nôtre aussi, car nous sommes Français;
Il nous la faut, c'est notre envie;
Vers le savoir au peuple ouvrez un libre accès;
Employez à cela cinq, six ans de sa vie;
De la sorte, il aura deux langages un jour,
Et s'en servira tour à tour,
L'un pour le sans-façon, l'autre pour les visites,
Comme vous faites, vous, de deux habillements.
Mais c'est tout; — et nos fils, et petits et petites,
S'en tiendront là, malgré vos lois et règlements...
Ou nous n'aurions bientôt qu'une troupe de buses,
Au lieu des rossignols, gentils filleuls des muses.

Que des pâtres, là-haut, vous singent gauchement,
Qu'ils écorchent le beau français à tout moment,
Et qu'on se moque d'eux dans le monde où vous êtes,
Les nôtres resteront toujours, toujours poëtes!...

Tenez : la mariée... Entendez-vous, là-bas?

— « Elle pleure, ta mère!
Et tu t'en vas!
Pleure, pleure, bergère...
Je ne peux pas! »

Tenez: le métayer, interrompant l'ouvrage,
Qui crie aux jeunes pastoureaux :

« Enfants, renfermez les agneaux,
L'arc-en-ciel du matin, — orage! —
Tire les bœufs du labourage. »

Tenez : le tonnelier, sous des berceaux touffus,
Qui chante au bruit confus
Des marteaux sur les fûts :

« Allons, vigneron, vigneronne,
Frappons tous tonneaux et cuviers;
Frappons fort, car mai qui bourgeonne
Emplit la cuve et les celliers. »

Oh! dans notre pays, c'est toute une magie!
Et le peuple joyeux, qui chante jusqu'au soir,
Vous tresse là, sans le savoir,
Un gros bouquet de poésie!
Il garde donc sa langue, elle est faite à son pas.
— Et maintenant, messieurs, ne vous retenez pas,
Donnez le cours à vos caprices;
Venez planter un mur, gros comme des maisons,
Entre les lèvres des nourrices
Et l'oreille des nourrissons;
Cinglez sur tous les doigts la férule, à l'école,
Grondez et châtiez, plaidez pour votre idole!
Pour sa mère le peuple ici, je le promets,
Sera *Gascon toujours,* et *Franciman* jamais.

D'ailleurs, monsieur, qui sait? — Prenez un peu plus d'âge.
On nous dit qu'un vieillard redevient presqu'enfant,
Aimant ce qu'il aima, bien loin auparavant.
Vous reviendrez peut-être à notre cher langage;
Vous nous remercîrez de vous l'avoir gardé;
Sa figure à vos yeux ne sera plus si laide.
Rappelez-vous, messieurs, Lacuée et Lacépède,
Qui, lorsqu'ils furent vieux, ayant tout possédé,

La fortune et la gloire, et parvenus au faîte,
De se parler *gascon* se faisaient une fête.
Peut-être que c'est là, monsieur, votre avenir;
Rassasié d'un monde au sourire éphémère,
Peut-être qu'un beau jour nous vous verrons venir,
Et demander par grâce à notre langue-mère
Un mot, une devise, un air, un souvenir!

Monsieur, au beau milieu de notre promenade,
Tous ces vieux ormes, sombre et verdoyant chemin,
Figurent, en tressant leur haute colonnade,
Des géants alignés, qui se touchent la main.
Eh bien! l'un d'eux, un jour d'orage,
Trembla, ploya sa taille, abaissa son ombrage,
Et le coup d'œil en fut gâté.
Aussitôt, sans miséricorde,
Nos gouvernants jaloux de régularité,
D'envoyer et pioches et corde,
Pour que le bel arbre penché
Fût, comme un coupable, arraché.
Mais en vain les piocheurs piochèrent,
Et les pioches se démanchèrent,
Et l'arbre demeura debout,
Narguant sapeurs, outils, et gouvernants, et tout!
Oh! c'est que l'orme avait, robuste en son vieil âge,
Des racines au sol plus qu'au front de feuillage,
Si profondes, messieurs, qu'on n'en voit pas le bout.
Depuis, plus que jamais, son panache verdoie;
Sous ses fleurs, les oiseaux glissent leur petit cou,
Et reviennent piauler dès qu'avril les envoie,
Et tous, de père en fils, continuant la joie,
Y feront longtemps *ritchiou chiou!*

Tel il sera, monsieur, dans sa terre natale,
De notre langue musicale,
Notre seconde mère! — On voit des *Francimans*
La condamner à mort, et depuis trois cents ans;
Cependant elle vit toujours, ses mots résonnent;
Sur elle les saisons passent, tintent, rayonnent;

Et cent mille milliers encore y passeront,
Rayonneront et tinteront!

ENVOI

AU POETE JASMIN

Nous avons, dans ce siècle où tout grand astre point,
Bien des hommes d'esprit, de savoir et de style,
Qui mêlent, comme on dit, l'agréable à l'utile;
Ils sont deux cents peut-être... et vous n'en êtes point.

Il est des bardes saints, d'éblouissants poëtes,
Majestueux orage, ou beau printemps en fleur,
Nés pour éterniser la joie et la douleur;
La France en compte cinq ou six... et vous en êtes!

Il faut que cela soit bien clair et bien réel,
Puisque, sous mes vers même, obscur et triste voile,
Paris de votre front a reconnu l'étoile,
Et dit : C'est un de ceux qui chantent pour le ciel!

BOUQUET D'UN ABSENT

A MADAME MARIE DE S***

Il est de tristes fleurs qui fleurissent fanées,
Aux crevasses des murs, sur les tours ruinées;
Le soleil les accable, et le vent orageux
Les déchire, cruel comme nous dans ses jeux.

On les voit cependant, qui se pressent d'éclore,
Comme si dans leur sein devait pleurer l'aurore;
Comme si la bergère, en les cueillant, un jour,
Y devait consulter l'oracle de l'amour!
Car tout suit une loi fatale ; que l'on boive
Le nectar ou l'absinthe, hélas! que l'on reçoive
Le jour comme un bienfait ou comme un châtiment,
Il faut naître, il faut vivre... il n'importe comment!

Ainsi, mes pauvres vers, floraison languissante,
Entr'ouvrant leur calice à la rosée absente,
Sous les coups de l'orage, au sifflement moqueur,
S'obstinent à jaillir des fentes de mon cœur;
Dans l'espoir qu'attendrie à je ne sais quel charme,
Vous leur pourrez donner l'aumône d'une larme,
Et que, même à la fête où l'on vous aime tant,
Votre grâce en fera sa parure un instant...
Tout meurtris, laissez-les vous chercher et vous suivre,
Et qu'ils meurent du moins... comme je voudrais vivre!
Ou si, par un miracle, on les voit refleurir,
Qu'ils vivent à vos pieds... comme on voudrait mourir.

AU POËTE PROSPER DELAMARE

(1er JANVIER 186.)

Aujourd'hui, vous et moi, laissons en paix mes maux,
Cher poëte, et lisez tous mes vœux, en deux mots :
« Que le sort, équitable à force de largesses,
Vous comble!.. et bien longtemps qu'il vous réserve encor
Votre philosophie, ineffable trésor,
Et l'amour, qui vaut mieux que toutes les sagesses!
Mais qu'il ne cherche pas... il y perdrait son temps,
A vous douer d'amis plus chauds et plus constants
Qu'Alexandre et qu'Émile... et qu'une multitude...
Ni de vers plus charmants que vos vers d'habitude! »

LAMENTO

I

La vie est une liqueur
Qui devient amère au cœur
A mesure qu'on la verse;
C'est un chemin de traverse
Où plus on avance, tous,
Plus on se blesse aux cailloux.
Vallon des roches damnées!...
Comme dans ton puits profond
Les vipères acharnées,
Le désespoir est au fond
De toutes les destinées!

II

Le chagrin, mes amis, est une langue à part,
Rude, et qui ne s'accorde en rien avec la vôtre;
Qu'on répugne à savoir, qu'on apprend tôt ou tard...
Et, sitôt qu'on la sait, on n'en parle plus d'autre.

III

Les mortels qu'a touchés le feu de poésie
Portent dans leur cerveau le fiel ou l'ambroisie;
Les faits extérieurs sollicitent en vain
Ces belles âmes insensées;
Le poëte n'habite, infernal ou divin,
Que le monde de ses pensées;
Leur cours impérieux, qui l'exalte ou l'abat,
Le fait Job sur un trône ou roi sur un grabat!

Le poëte, étranger à la terre où nous sommes,
N'y marchera jamais du pas des autres hommes;
Ne lui demandez point s'il est riche et puissant,
Obscur et pauvre... ailleurs ses soucis et ses roses!
Tout cela n'est pour lui que l'écorce des choses;
Il vit de ce qu'il pense, il meurt de ce qu'il sent.

Poëte, souveraine étoile,
Qui, seule et d'elle-même, ou s'allume ou se voile!
Poëte, vaisseau souverain
Qui va créant son ciel nébuleux ou serein!

IV

Si je n'ai pas mauvais visage,
Pour le reste, faut-il y voir
Quelque salutaire présage?...
Est-ce un bien fidèle miroir?...

Derrière cette palissade,
Voyez, avec son frais décor,
Une maison, dont la façade
Fait bonne contenance encor.
A peine une mince lézarde
Fend l'épiderme des murs blancs;
Mais dans les cours qu'on se hasarde;
Ce n'est que décombres croulants!

Tels, sous de vaines apparences,
Fausse image des jours meilleurs,
Vont croissant, avec mille transes,
Mes ravages intérieurs!

V

Ma plus douce pensée et celle où je m'arrête,
Quand un rayon se glisse en mes rêves confus,

C'est que dans sa pitié Dieu me garde et m'apprête,
Pour éclater bientôt, quelque brûlant typhus,
Ordinaire fléau de l'époque où nous sommes;
Afin que, si le sort, tel qu'un rebut hideux,
M'eût réduit, dans la vie, à n'être plus l'un d'eux,
Je puisse au moins mourir comme les autres hommes!

VI

Rien ne me manque, hélas! c'est moi qui manque à tout.
Le nectar est versé, j'ai la soif et le goût;
Et, quand j'ose approcher le vase de ma lèvre,
Les hoquets d'une horrible fièvre
Me le font lâcher tout à coup.
Des tableaux de la vie à mes pensers funèbres
Le contraste est trop fort, — j'ai peur d'un tel réveil...
Je suis un oiseau des ténèbres
Qu'on traînerait au grand soleil.

VII

Quand ma tête s'en va dans un honteux délire,
L'amour au fond de moi garde encor sa vigueur.
A toi, mon Aglaé, toi que je sus élire,
Le dernier souffle de ma lyre,
Le dernier soupir de mon cœur!

Sous un stupide effroi je tressaille et succombe...
Ainsi faite, la vie est pire que la mort;
J'embrasse avec ardeur le secours de la tombe,
Et pourtant j'y trouve un remord.

Car je vais t'affliger... pour bien longtemps peut-être!
D'avance ton chagrin attriste mon trépas.
Que veux-tu? je n'étais plus maître
Du chaos de terreur déchaîné sur mes pas.

Moi, qui d'un front égal voyais palais et chaume,
Philosophe, content de mon coin pour royaume,
De ton cœur pour richesse et du ciel bleu pour dôme,
Qui du mal qu'on m'a fait souriais, triomphant,
Ou de la poésie y répandais le baume,
Moi si fort et si gai... pusillanime atome,
Je tremble et meurs devant un vain songe, un fantôme!
Pauvre poëte, hélas! pauvre raison d'enfant!...
Mon Aglaé, tu fus toujours si bonne pour mon père,
Si sublime et si simple et si tendre toujours!
Si parfaite pour moi, que je me désespère
De n'avoir pas mêlé plus de joie à tes jours!

J'aurais voulu du moins avec toute ma tête,
Comme avec tout mon cœur, te voter une fête,
Un adieu splendide et charmant;
Mais le monstre est venu... mais ce que l'homme apprête,
Tel qu'un petit drapeau, la première tempête
L'emporte misérablement.

Eh bien! retourne donc vers ces belles soirées,
De grâces, de génie et de gloire parées,
Quand j'étais un homme encor, moi,
Quand tous ces chants, ces vers riches d'art et de nombre
Qui comme ton ami ne sont plus rien qu'une ombre,
M'enivraient d'un bonheur que je goûtais en toi!

Quand nos amis, devant la dernière bougie,
Prolongeaient de l'esprit la délicate orgie,
Riant tournoi, après les glorieux combats!...
Ils reviendront bientôt sans doute,
Mais ce jour-là, jour qu'on redoute,
De peur de m'éveiller ils parleront tout bas. —

Comme je les aimais! comme j'aimais les dames,
Au voile de pudeur sur leurs regards de flammes!
Aglaé, comme je t'aimais!
Malheur! malheur! il faut que je vous abandonne,
Et je le veux moi-même... Ah! que Dieu me pardonne!
Vous voir d'un œil hagard!... non, ne vous voir jamais!

La voix qui parle ainsi demain sera muette,
Au fond du chêne étroit où je serai cloué;
Mais dans la lyre du poëte
Un long écho vivra pour redire : Aglaé!

Aglaé, ma femme chérie,
Ne dis point mon secret pitoyable... mais prie
Pour ton Émile, hélas! comme Oreste agité,
Que son enfer mortel peut-être a racheté
Et qui te pleurera jusqu'aux pieds de Marie,
Si Dieu daigne le prendre en son éternité!

VIII

Dans ses lâches terreurs trop avant engagé,
Mon esprit ne peut plus en dépêtrer ses ailes;
L'enfer seul a chez lui les angoisses que j'ai;
Avec elles atroce, impossible sans elles,
Ma vie et tourne et râle en un cercle obligé.
Figurez-vous mordu par un chien enragé,
Attendant, à chaque heure, une crise effroyable,
Et mon absurde état vous semblera croyable.
Et peut-être, ô mon Dieu, que tout cela n'est rien!
Mais ce qu'on croit est vrai; ma pensée est le chien.
Comment fuir sa morsure? — Ah! qu'importent les causes?
Le ravage est le même et je le sens trop bien.

Quand on a regardé dans de certaines choses,
Monstrueuses horreurs, exécrables fléaux,
Infirmités, qu'il faut recouvrir de ténèbres,
De l'ordre universel exceptions funèbres,
Hélas! que Dieu permet dans ses desseins très-hauts,
Alors, je vous le dis, pour peu qu'on soit poëte,
Un frêle conducteur du fluide nerveux
De la plante des pieds jusqu'au bout des cheveux,
Rien ne vous pourra plus arracher de la tête
Que vous serez, un jour, hors de l'humanité,
Un de ces malheureux qu'on fuit et qu'on abhorre;

Et si la raison vient et vous rassure encore,
Un seul mot la confond : la Possibilité!
C'en est fait ; l'œil faussé ne voit plus rien du reste,
Le cœur flétri soudain perd le duvet céleste;
Le monstre vous harcèle, on lutte, il est trop tard;
C'est qu'il ne fallait pas porter là son regard.
Sur quelque mal hideux que, d'un cerveau débile,
S'attache imprudemment la pensée immobile,
On ne sortira plus de la morne stupeur;
Oui, l'on se croit marqué pour le mal qu'on redoute!
Ma déplorable histoire en ces trois mots est toute :
J'ai craint longtemps la chose et j'ai peur de ma peur.
. . . .

Oh! que la vie est douce et belle pour les autres!
Oh! que j'étais heureux lorsque j'étais des vôtres,
Avec ce flux changeant de joie et de douleurs,
D'ombres et de soleil, épanché dans une âme
Où la saine raison veille comme une flamme,
Où du prisme divin sont toutes les couleurs!...
Mais n'être plus bientôt qu'un abject phénomène,
Enfant répudié de la famille humaine,
Rentré, par la frayeur, au néant absolu,
Et des événements par la nature exclu...
(Seul malheur que ne puisse adoucir Jésus même),
Non!... Gibier d'hôpital, repoussé du couvent,
Je ne fais plus qu'un vœu : *Finir tandis qu'on aime!*
Je tomberais des cœurs, j'en veux descendre avant!
Oh! ma mère, mon père et vous, ma sainte bonne,
Qui voyez Jésus-Christ et lui parlez souvent,
Prenez mon âme!... et toi, mon Aglaé, pardonne!
Il vaut mieux, n'est-ce pas? ton cœur ainsi raisonne,
Me pleurer mort qu'avoir horreur de moi vivant!

IX

Des angoisses sans fin le champ illimité
Du haut du Golgotha s'ouvre aux races plaintives,

Et la sueur de sang du Jardin des olives
Baigne éternellement la triste humanité;
Mais la victoire éclate auprès de la défaite,
Si nous savons, du fond de l'abîme des maux,
Comme le Christ souffrant, dire au Père ces mots :
« Que votre volonté soit faite! »

—

O Jésus, qui, pour nous, avez fui votre ciel,
Revêtu notre image et cherché nos tortures,
Vous faites sur la croix monter vos deux natures,
Qu'on abreuve, d'en bas, d'outrages et de fiel.
Pourtant vous égalez le courage aux souffrances,
Courage résigné, le plus grand, le plus saint,
Et l'épine, ô Jésus, dont votre front est ceint,
Luit comme un rameau d'espérances!

—

Car le martyr est beau qui mène au paradis.
Si l'on veut aspirer au redoutable exemple,
Il faut purifier son âme comme un temple;
Puis la tenir fermée à tous penchants maudits.
Moi, je souffre, ô Jésus! Je baise le cilice...
Mais, ai-je admis le prêtre en mon cœur corrompu?
Avec le tentateur, mais, ai-je assez rompu,
Pour mériter votre supplice?

—

Tant que tous nos désirs ne vont pas vers le bien,
Tant que notre âme enferme une faute mortelle,
Aux besoins du salut la douleur suffit-elle?
Non : c'est un châtiment qui ne rachète rien!...
Serais-je à ce degré misérable? — Il me semble
Que tout secours d'en haut s'est retiré de moi;
De ce monde et de l'autre, ô Jésus, c'est pourquoi
J'ai toutes les terreurs ensemble!

—

Quelquefois je me dis, pour rassurer mes peurs,
Que l'on vous méconnaît, mon Dieu, si l'on ramène

Votre sainte justice à la justice humaine,
Qui ne pèse les faits qu'avec des poids trompeurs,
Ou plutôt qui ne voit que la faute elle-même,
Et la frappe, suivant un tarif arrêté,
Sans s'informer si rien de bon n'a protesté
Contre cet aveugle anathème...

—

Dieu, sans doute, me dis-je, en agit autrement,
Il sait ce qu'ici-bas ne savent point les hommes;
Sous ce que nous faisons il voit ce que nous sommes,
Et du bien et du mal forme son jugement,
Sans doute — et tout mon cœur vers cet espoir s'élance —
Il évoque la vie entière de ses morts,
Et leurs instincts, péchés, bonnes œuvres, remords,
Il place tout dans sa balance.

—

S'il en était ainsi, j'oserais espérer;
Mais non, le dogme est un, sévère, irrévocable...
Toute âme qui recèle un péché qui l'accable
N'a plus la vie... et rien ne lui doit prospérer...
Pourquoi donc du chrétien ne pas remplir la tâche?
Qui m'arrête? La honte à vos pieds me confond !...
Mon Dieu, c'est que ma foi n'est pas solide au fond,
C'est que je doute et je suis lâche.

—

Ah ! la grâce me manque, ineffable trésor,
Alors à tous les vents mon âme flotte en proie,
Comme la voile, en mer, qui s'enfle et se déploie,
Puis retombe bientôt pour s'agiter encor...
Doux Jésus, par le sang de la croix que j'embrasse,
Ne laissez pas errer cette âme à l'abandon;
De la grâce, ô Jésus, obtenez-lui le don,
Car tout est néant sans la grâce!

—

. . . .
. . . .
Voilà dans quel chaos, dans quel flux et reflux
De pensers délirants, de luttes sans pareilles,
Je passe de mes nuits les orageuses veilles;
Aussi mon cerveau craque, aussi je n'en puis plus,
Et cependant, du corps souveraine maîtresse,
La maladie ordonne à ma chair de crier,
Et ne me laisse pas la place de prier,
Entre tous ces cris de détresse!

X

Oh! la vie!... un drame où l'œil
Passe de la fête au deuil!
Où le décor, d'âge en âge,
Change autour du personnage!

Nous sommes lancés d'abord
Parmi ceux qui se marient
Et qui rient;
Plus tard, on est en rapport,
Hélas! avec ceux qui pleurent
Et qui meurent!

La vie!... oh! charme et fléau!...
L'histoire de Roméo!...
C'est au bal qu'elle commence;
Puis... le désespoir immense!...

XI

Bien souvent, frêle épi qui casse au poids du grain,
Quand je me tords, broyé sous l'ongle du chagrin,
— Car tout homme, à son jour, traîne au cœur sa blessure,
De l'antique serpent éternelle morsure! —
Si des heureux, de ceux pour qui n'a pas encor

Le drame de la vie attristé son décor,
M'appellent, par coutume, à leurs fêtes; si même
Quelque chère famille, et charmante et qui m'aime,
M'ouvre ses doux foyers, tout fleuris d'enfants blonds,
Me disant : « C'est le soir que nous nous rassemblons. »
A moi l'orphelin-veuf, l'isolé dans la foule!...
Un orage s'élève en mon âme; la houle
Me saisit, et je lutte en un trouble inouï,
Sans vouloir dire *non,* ne pouvant dire *oui;*
Tant d'aucun beau plaisir je me sens incapable;
Tant d'un ingrat refus je me croirais coupable!
Alors, comme il est vrai que, durant cent jours pleins,
Un mal me tint au lit, l'an passé, je me plains
De probables douleurs, pour excuse; et j'invente,
Faisant parler l'arrêt de quelque voix savante,
Qu'il me faut un régime étroit et rigoureux...
Les autres ont pitié... tout cela c'est pour eux;
Le monde est, par frayeur, crédule aux maladies.
Voilà de mes raisons et de mes perfidies!
La vérité, mon Dieu! c'est qu'il m'est trop cruel,
Ayant l'enfer au cœur, de voir un coin du ciel;
C'est que je ne puis pas, quand le chagrin me noie,
Contrefaire la vie et grimacer la joie;
Oui, c'est la vérité! — Mais, aborder ce point,
Étaler ma pauvre âme... ils ne comprendraient point.
On dirait que je rêve, ou bien que j'exagère;
Car le chagrin est comme une langue étrangère
Que parle un insensé devant des ignorants,
Tant qu'un sinistre éclair n'a pas percé leurs rangs.
— Hélas! instruits, plus tard, de la funèbre chose,
Mordus des mêmes dents, et, pour la même cause,
Sauvages et taisant leur indicible émoi,
Avec d'autres heureux ils feront comme moi.

XII

Les malades nombreux, les nombreux affligés,
Dont l'atteinte n'est pas mortellement profonde,

Doivent tout faire, afin d'être un jour soulagés!
Sur tous les beaux secours que leur espoir se fonde!
Pour eux les tendres soins, les pleurs de la pitié;
La prière fervente, en grâces sans seconde;
Les sourires si doux de la douce amitié,
Des consolations source aimable et féconde...
Dans l'échelle des maux il est tant de degrés!
Mais les pestiférés et les désespérés!
Il faut les retrancher, les séquestrer du monde,
Les calfeutrer au fond de quelque sombre lieu,
Où leur aspect sauvage et leur contact immonde
N'attristent pas le siècle... et les soleils de Dieu!
Or, je suis de ceux-là, j'ai la peste de l'âme,
En perdant Aglaé j'ai perdu ma santé,
La paix et la raison, et jusqu'à la bonté,
Jusqu'à l'amour divin, jusqu'à la pure flamme
Qui brûlait dans mon cœur, saintement agité
Pour toute chose grande et pour toute beauté;
Hélas! voilà pourquoi je fuis tout ce qui m'aime,
Et voudrais tant, mon Dieu! me cacher à moi-même.
Voilà pourquoi, jeté du chagrin au remord,
J'ai l'horreur de la vie et j'ai peur de la mort.

XIII

Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords;
J'ai dit sur tous les miens la prière des morts.
Il est temps que mon corps pourrisse sous la terre,
Et que mon âme aborde au seuil du grand mystère!

Vous tous, mes morts chéris, qui m'avez délaissé,
En proie aux passions, quoique triste et blessé,
O ma mère, ô mon père, ô ma bonne, ô ma femme,
Ames jointes, venez au-devant de mon âme!
Témoignons au Seigneur, dont vous goûtez le miel,
Qu'Émile absent, le ciel ne serait pas le ciel!
Et peut-être que LUI, dans sa mansuétude
A ne point attrister votre béatitude,

Après les temps d'épreuve infligés aux pécheurs,
Daignera m'envoyer une de ses blancheurs,
Ange qui me prendrait sous le vol de son aile,
Pour m'asseoir, parmi vous, à la fête éternelle !

. . . .
Dans cet espoir craintif, je dis au monde adieu !
Priez, mes morts chéris ! ayez pitié, mon Dieu !

XIV

Si votre Émile, Anna, disparaît de la scène,
Lui, jadis bon enfant, cœur prompt et tête saine,
Qui ne pensait jamais qu'un souci l'approchât...
C'est qu'entre les mortels il estime le chat !
Le chat, quand il se sent frappé, triste et malade,
Incapable de joie ainsi que d'escalade,
Il se cache et se tait, blotti dans quelque trou ;
On le cherche trois jours, trois nuits, sans savoir où ;
Trois jours on interroge et concierge et voisine;
Puis on se dit : « L'ingrat mange une autre cuisine. »
Ou bien : « On l'aura pris... »
Non, ce n'est pas cela.
Mais, par un fond d'orgueil ou de bonté qu'il a,
Ce pauvre ami de tous, en sage qui raisonne,
Veut souffrir et mourir, sans déranger personne.
On l'a vu si dispos, si caressant, si gai,
De sa morose humeur on serait fatigué.
— C'est ce qu'il ne veut pas, — et certes je l'approuve,
Il ne faut partager que le bien qu'on éprouve;
Donnons notre manteau ; gardons notre linceul.
L'homme vit dans la foule, et le cadavre est seul.
La bure est quelquefois bien proche de la moire;
N'importe; ne léguons de nous à la mémoire
Que nos rires, nos chants, nos amours, nos bontés,
Et que nos mauvais jours pour nous seuls soient comptés !
La lèpre et le chagrin doivent porter un voile.

C'est pourquoi, chère Anna, quand mon ciel sans étoile
Est pour jamais chargé de nuages massifs,
Après m'être heurté, morne, à tous les récifs,
J'ai choisi pour ma barque une rade isolée,
Triste, bien triste, et moins que mon cœur désolée.
L'orage n'y vient pas, c'est là mon seul profit;
Mais... mais je me rappelle, et ce rêve suffit
Pour me faire encor vivre... et vivre mieux qu'un autre.
Car toute ma jeunesse, Anna... c'était la nôtre!
Et tous vos souvenirs sont les miens... et nos fleurs
Sous les mêmes soleils et sous les mêmes pleurs
Ont balancé leur tige, ont incliné leur tête.

Or, Émile à présent n'est plus d'aucune fête.
Vous savez la raison : — Le désert est chez lui!
Des yeux dont il vivait les deux derniers ont lui.
Et vous comprenez, vous, comment, à votre table,
Il n'a pas envoyé sa chanson lamentable,
Et fait surgir, ainsi qu'aux antiques banquets,
Le pâle front des morts à travers les bouquets.

Vous cependant, chantez, Anna; le temps qui m'use
Ne vous effleure pas, car vous êtes la muse!

TERZA RIMA

Comme un poison subtil redoutons la pensée. —
Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux,
Qui, sous les grands soleils ou la bise glacée,

Les emportant joyeux et par monts et par vaux,
Devanceraient la flèche et l'oiseau dans leurs courses;
Ils n'entendraient jamais parler de leurs cerveaux.

La matière partout leur créerait des ressources.

Tout leur serait festin, — leur soif à tout moment
Boirait le malvoisie ou l'eau froide des sources.

Des chiens de tous les poils les suivraient, écumants.
Ils s'époumoneraient dans un cornet d'ivoire
A sonner le trépas aux sangliers fumants.

Des broussailles pour lit, un étang pour baignoire,
Il dormiraient beaucoup et rêveraient fort peu,
Se portant comme Hercule, et mettant là leur gloire.

Puis, l'hiver, ils auraient et l'orgie et le jeu,
Tout ce qui ne sent pas la science et l'école. —
Des cartes, en voilà!... mais un livre, grand Dieu!

Un livre!... ils y pourraient trouver une parole
Qui desséchât leur sang, épouvantât leurs nuits,
Bouleversât leurs nerfs, rendît leur raison folle...

Ils pourraient devenir, un jour, ce que je suis!

ÉPISODE

Comme dans un rayon tournent de noirs atomes,
Mon esprit est hanté d'un peuple de fantômes.
Mais de l'horrible assaut suis-je un moment vainqueur?
L'espoir, de tous côtés, rentre, à flots, dans mon cœur.
Alors, les beaux projets, les fêtes de famille;
Les lectures, les jeux, le soir, sous la charmille;
Les déjeuners au bois, avec quelques voisins
Dont les enfants, porteurs d'un panier de raisins,
Vont, par l'anse d'osier le suspendre à la selle
D'un âne, qu'une blonde et rose demoiselle,
Monte déjà, riante, et semblable en son air
A Charlotte, au front pur, qui rendit fou Werther!
Et l'on part sans songer à l'orage qui plane;
Et toujours je me trouve un peu trop près de l'âne...
— « Prenez garde, dit-elle, il vous fera du mal

Et vous ne pourriez plus, demain, danser au bal
Avec votre cousine Alix! — Ne vous déplaise,
Ma cousine est bien loin! »
Mais le panier qui pèse
Fait chavirer le trône, et, de son embarras
Plus belle encore, la reine a glissé dans mes bras...
Elle crie, elle rit... et les mères accourent!
Maudits soient les fâcheux amis qui nous secourent
Et nous tirent d'affaire au plus beau du danger!...
Cependant on arrive; il faut tout arranger
Pour le joli repas... La pluie alors commence,
Et moi, qu'un rien ramène à ma terreur immense,
Je m'assieds à la pluie... et sans suivre des yeux
La blonde jeune fille et les enfants joyeux!!

A DEUX AMIS QUI PLEURENT

(M. ALEXANDRE COSNARD ET MADAME HERMINIE P***)

Oui, dans ce pauvre monde, on souffre
Pour naître et l'on naît pour souffrir.
L'avenir est un sombre gouffre;
Il faut mourir ou voir mourir.

Mais, tant qu'un autre cœur vous reste
Pour le voyage hasardeux,
Bénissez la faveur céleste...
Point de complet malheur à deux.

C'est la loi sainte... et même il semble
(Las! je le vois dans d'autres yeux!)
Qu'un temps vient où pleurer ensemble
Est tout le bonheur sous les cieux!

MISCELLANÉES

— « Ce mendiant, dont la main jaune
Appelle et reçoit votre aumône,
Savez-vous que c'est un affreux
Fainéant, un méchant ivrogne
Qui rechigne à toute besogne;
Un vagabond malencontreux,
Sans moralité ni vergogne;
Un...
— Je sais qu'il est malheureux. »

—

De ton trône croulant s'écartent tes valets;
Le peuple a défié ta garde taciturne;
Et les sombres coursiers de l'exil, — entends-les, —
Frappent déjà d'un pied nocturne
A la porte de ton palais!

—

Pauvre race d'Adam, incomplets que nous sommes,
Sous la pourpre ou la bure, en grand comme en petit,
Quelque chose toujours, ici-bas, manque aux hommes :
Tantôt c'est le dîner, et tantôt l'appétit!

—

Au milieu des bouquets qui parent votre fête,
J'ose apporter ici mes traits bien effacés;
Souffrez-les à *vos pieds,* madame;... quel poëte,
Quel prince auront jamais été *plus haut* placés?

—

Pour aller en chasse un jour je me guinde.
Ne fut plus dispos, ni mieux attifé,
Apollo chasseur descendant du Pinde!
Vers un mur de parc, en viseur fieffé,

Je tire une grive... et je tue un dinde!
Encor m'a-t-on dit qu'il était truffé!

—

L'argile, sous la main d'un fils de *Canova,*
Du brave Daumesnil nous reproduit l'image;
Il nous la faut en bronze... et, pour cet autre hommage,
Que faut-il? — Trois canons des milliers qu'il sauva.

—

Leurs yeux, leur chant, leur taille ont un charme suprême.
Il manque là pourtant quelque chose, je crois;
Je ne vois que deux sœurs... où donc est la troisième?
Les Grâces furent toujours trois!

—

Oh! n'exagérons rien... la vérité pour tous...
Je ne vous dirai pas, charmante fille d'Ève,
Que je pense toujours à vous;
Je mentirais;... parfois j'en rêve!

—

Mais demain que faire, madame!
Dans ce Paris en deuil d'où s'éloignent vos pas?
Que va dire à nos yeux, que va dire à notre âme
Cette foule déserte où vous ne serez pas?
Ne penserez-vous point quelquefois à ces fêtes,
Où présidait la grâce, où luttait le talent!
Penserez-vous à tous les bannis que vous faites
D'un seul coup, en vous exilant?
Nos jours étaient si pleins! — hier, nos cœurs de flamme
Veillaient dans vos salons, leur magique univers...
Aujourd'hui pour adieux nous vous léguons des vers...
Mais demain que faire, madame?

—

Les miséricordes divines
Gardent les roses sans épines
Du printemps éternel à ceux
Qui, sur la terre, peu chanceux,

N'ayant que le revers des choses,
Cueillent les épines sans roses!

—

Il est une étoile à nos yeux,
La plus belle entre les étoiles,
La plus riche perle des cieux
Dont la nuit ait brodé ses voiles.
Nulle autre n'égale en douceurs
Sa couronne blonde et sereine,
Et, dans l'azur brillant, ses sœurs
Ont l'air d'accompagner leur reine.
Comme les éclairs d'un regard,
La flamme de son front scintille;
Parfois elle tremble, à l'écart,
Comme une enfant sous la mantille.
Les pauvres marins pâlissants
Sont consolés dès qu'ils la voient;
Dans ses feux les amis absents
Se retrouvent si loin qu'ils soient.
Dans tous les langages connus
Les mortels l'adorent sans cesse...
Car c'est l'étoile de Vénus,
Ou bien c'est la vôtre, princesse!

—

Beau nom romain, beau nom créole,
Paré d'une double auréole,
Sous tous les cieux favorisé;
O Virginia! Virginie!
Doux nom, au souffle du génie,
Par deux fois immortalisé.

Oh! que ne puis-je, une troisième,
Te donner la gloire de même!
Tu l'as encor bien mérité :
Car jamais, dans l'histoire antique,
Ni dans le roman poétique,
Jamais tu ne fus mieux porté.

Jamais l'esprit n'eut plus de charmes;
Jamais le rire ni les larmes
N'eurent tant de puissance : oh ! non,
Et jamais l'heure, sur ses ailes,
N'a fui si vite auprès de celles
Qu'on appela de ce doux nom!

—

Coupe légère, allez trouver une main blanche
Et transparente comme vous;
Que dans votre calice, en ruisseaux purs et doux,
L'onde des fontaines s'épanche!
Que Bacchus s'en éloigne, et d'un flot lourd et noir
N'en ternisse jamais la fraîcheur salutaire!
Quand la nymphe se désaltère,
Dans son breuvage encore elle cherche à se voir.

—

Madame Louise Drevet,
Que mon âme de loin rêvait,
Qui donnez aux lecteurs, aux amis, double fête
Par la grâce charmante et le talent vainqueur,
Je vous envoie ici ma tête,
Afin qu'elle suive mon cœur.

—

ACROSTICHE-BOUTS-RIMÉS

Les pêcheurs d'Ischia rêvent de *tarentelles;*
On rêve de houris... quand on est *marabout;*
Une jeune épousée adore les *dentelles;*
Il faut à Lucullus toujours nouveau *ragoût;*
Sapho veut une lyre aux cordes *immortelles,*
Et nos cœurs ont besoin de Louise, avant *tout!*

—

Quoi de plus gracieux qu'une perle? — une fleur;
Qu'une fleur? — une blonde étoile;

Qu'une étoile? — un ange que voile
Un doux nuage de pâleur;
Et qu'un ange? — une fille d'Ève
Qui, pareille au plus divin rêve,
Se nomme : Étoile, perle, ange, Isabelle ou fleur!

—

Avec tous mes défauts qui se comptent par mille,
Je ne suis point payen, malgré mon nom d'Émile;
Mais, je le confesse à vos pieds,
Je crois, Berthe, reine des reines,
Aux *Grâces,* quand vous souriez,
Et, quand vous chantez, aux Sirènes!

—

Doux critique à ne pas croire,
Je vous offris, pour mémoire,
Les pauvres vers que voilà,
Et vous me donnez la gloire...
Chacun donne ce qu'il a.

—

Pour les deux reines-sœurs mille ardentes querelles!
Quels charmes différents dans leur double beauté!
Blonde et brune, voyez! — le cœur hésite entre elles;
Aucune ressemblance, et toute égalité!

—

Dans les tombolas ordinaires
Qu'on tire pour l'amour du ciel,
Les billets sont un fait réel,
Et les lots presque imaginaires.

Aujourd'hui, si j'ai bien compris,
Je reçois un lot magnifique,
En retour (quelle chance unique!)
De billets — que je n'ai pas pris!...

Est-ce erreur? ou miracle étrange?
Le miracle s'applique mieux,

Puisque ce gain mystérieux
M'arrive par la main d'une ange.

—

Vive Aristote, Rome et Sparte!
J'ai fait mes classes assez mal,
J'étais censeur sous Bonaparte;
Je suis classique et libéral.

—

Aux beaux jours d'Austerlitz, un sergent de la garde,
Chez de bons paysans saxons, d'un air gaillard,
Se présente, et demande une omelette au lard.
Bouche béante et bras pendants on le regarde...
— « *Une omelette au lard!* sur un ton magistral
Reprend-il carrément, je crois que je m'explique. »
Et le père fait signe alors, tant bien que mal,
Qu'ils ne comprennent point... et le sergent réplique :
— « Sont-ils bêtes, là! ces empâtés, ces...
Depuis cinq ans pleins que je fais campagne
Dans tous les pays de leur Allemagne,
Ils ne savent pas un mot de français! »

—

Avis aux générations :
« Ne pas penser, ne pas connaître!... »
Le suprême bonheur d'un être
Tient dans ces deux négations.

DÉSIR DE PLAIRE

Par ce beau jour de mai, que les roses sont fraîches!
Comme la terre est verte, et que le ciel est bleu!
Dans les bourgeons gonflés on devine les pêches;

Et le brillant soleil, ombre pâle de Dieu,
Perce le lac d'argent de ses flèches de feu.

La plus petite créature
A pris son air de fête et ses nouveaux atours;
Tout le printemps de la nature
Sourit au printemps de mes jours.
D'où vient donc que je suis vaporeuse, inquiète?
Je ne suis cependant duchesse ni poëte!...

Ah! c'est qu'hier j'ai vu, dans le flot du torrent,
S'enfuir ma solitaire image!
Si, de même, sans un hommage,
Le flot du temps m'emporte et m'efface en courant,
Dites-moi, n'est-ce pas dommage?
Lorsque j'y songe, un froid me prend.

J'ai quinze ans, et nul ne soupçonne
Si mon chant est triste ou joyeux;
Je puis mourir sans que personne
Ait su la couleur de mes yeux.

Cela doit être doux de sentir, quand on passe,
Heureux et frémissant, se resserrer l'espace!
Et puis, comme le vent, dans les arbres touffus,
Raconte des secrets que jamais on n'oublie,
De saisir vaguement des murmures confus
Qui veulent dire : Elle est jolie!...

Cette pensée est-elle un péché? Non, Seigneur;
Vous êtes l'éternel auteur de toutes choses;
Si l'on fête, mon Dieu! jeunes filles et roses,
A vous seul en revient l'honneur!
Vierge Marie, et vous, qu'un chaste voile embrasse
Vous avez eu peut-être un innocent orgueil
Lorsque l'ange du ciel, de son premier coup d'œil,
Vous salua : pleine de grâce!

USCA

(*Poésie italienne.* — D'ALL'ONGARO)

I

L'INFIDÉLITÉ

— « Quelle pâleur sur ton visage !
Quelle angoisse accable ton cœur,
Que mon sourire (ô noir présage !)
Ne peut plus s'en rendre vainqueur !

Parle, Misco ! — Sur la clairière,
Peut-être, ou sur quelque vieux seuil,
As-tu rencontré la sorcière
De Morlin, et son mauvais œil ? »

— « Non, Marina, ce n'est point elle,
La sorcière aux lentes chansons,
Non ; c'est une jeune mortelle
Qui m'a mis au cœur ces frissons.

De la forêt sortant sa tête,
Elle m'a barré les sentiers :
« Où vas-tu, me dit-elle, arrête,
J'attends depuis sept jours entiers. »

Ce qu'elle a dit encor, qu'importe ?
Marina, c'est entre elle et moi.
Cette femme te voudrait morte,
Je l'ai trahie enfin pour toi !

Je vois toujours là ce teint blême,
Ces cheveux dressés, cet œil creux ;
La sorcière de Morlin même
N'a pas un aspect plus affreux. »

— « Parleras-tu donc toujours d'elle?
Cœur ingrat! — Si jusqu'en ce lieu
Ton soupir lui reste fidèle,
Qu'est-ce que mes charmes, bon Dieu!

Viens là, Misco; vois, il me semble
Que mes yeux te ranimeront.
J'essuîrai sur mon sein qui tremble
La froide sueur de ton front. »

— « Mais ces larmes, la pauvre femme,
Qu'elle verse à force d'aimer,
Qui peut les essuyer?... Son âme,
Marina, qui peut la calmer?

Elle aussi fut belle et charmante
Tant que je l'aimai! — Se peut-il?
Oui, oui, son sourire d'amante,
C'était un frais matin d'avril.

Maintenant, hélas! la tristesse
Lui jette son voile de deuil;
Elle gémit, et, rude hôtesse,
La douleur l'entraîne au cercueil. »

— « Traître! si tu l'aimes encore,
Vers elle que ne voles-tu?
Tant de regrets, dont je t'abhorre,
Dépassent enfin ma vertu.

Hélas! pour quel objet indigne
Ai-je au cœur nourri tant d'amour?
Va-t'en, infidèle; — j'assigne
Tes remords à mon dernier jour... »

Elle disait, mordant ses lèvres,
Entrant son ongle sous ses chairs;
Et le frisson des pâles fièvres
Secoua ses os et ses nerfs.

C'est ainsi qu'elle eut, par surprise,
Un cœur faible, et le domina.
Ainsi, la main à toi promise,
Usca, s'en fut à Marina !

II

L'EMPÊCHEMENT

— Usca, que fais-tu là si tard?... dans les ténèbres
Les cris du vent font peur... Parmi les croix funèbres
Qui frémissent déjà de l'orage lointain,
Seule ainsi, veux-tu donc attendre le matin?

— Mon père, cette fosse où je pleure et je prie,
Elle enferme les os de ma mère chérie.
Je n'en puis détourner mes pas. Regardez-la;
Je n'ai plus autre chose au monde que cela.

— O ma fille, je veux fermer le cimetière,
Tu feras sagement de sortir la première.
Et si la nuit sans lune éveille ton effroi,
C'est ton pasteur qui t'offre un refuge; suis-moi.

— Dites, puisqu'à ce point vous êtes charitable,
Oh! dites-moi, mon père, est-il donc véritable
Qu'au jour naissant Misco doit conduire à l'autel
Une autre femme!... oh! Dieu! plutôt le coup mortel!

— Ma voix a publié les trois bans à la messe;
Et nul n'a fait obstacle à la double promesse.
— Moi, mon père, c'est moi qui fais empêchement.
Il n'en peut épouser une autre... non, vraiment!

Tu sais bien... tu sais bien qu'il m'a longtemps aimée;
Que je vis pour lui seul et de lui seul charmée...
— Oui, ma pauvre enfant, mais... t'a-t-il promis sa main?
— Eh quoi! m'aurait-il donc, mon père, aimée en vain!

Oh! le jour qu'il m'a dit : « C'est toi seule que j'aime, »
Je n'eus aucun soupçon du moindre stratagème.
Sa parole sembla sacrée à mon amour...
Comment croire qu'au sien il pût manquer un jour!

Que je l'ai donc aimé! ciel! d'une main ravie
J'aurais tranché pour lui le doux fil de ma vie;
J'aurais jeté mon corps dans les feux dévorants;
J'aurais péri, joyeuse, au fond des noirs torrents!

Au jour naissant, dis-tu?... eh bien! qu'il t'en souvienne,
Ici je resterai, moi, jusqu'à ce qu'il vienne!
Pour l'église, elle et lui passeront par ici;
Qu'ils me trouvent tous deux sur cette tombe... ainsi!

Mon père, du moment où j'appris que sa flamme
Ne brûlait plus pour moi, qu'une autre avait son âme;
Ma raison s'en alla, comme la paille au vent;
Je ne fus plus la même, hélas! qu'auparavant.

Tant que vécut ma mère, épiant mes alarmes,
Dans ses bras protecteurs j'ai pu cacher mes larmes.
Maintenant, elle gît sous ce tertre étouffant,
Morte, pour ne pas voir mourir sa pauvre enfant!

Je suis seule, orpheline, et cela peut-il être
Que du Dieu d'Abraham serait béni le traître
Qui m'ose abandonner dans ce désert cruel!
Oh! père! ne fais pas son complice le ciel!

— Oui, ton malheur est grand, ma fille, mais j'espère
Trouver quelque secret qui bientôt le tempère.
La dot est opulente, et tu peux, en effet,
Y puiser la rançon du tort que l'on te fait.

— Si tu n'as rien de mieux à me dire, elle est bonne
La loi qui t'interdit l'amour... Dieu te pardonne!
Penses tu qu'il existe au terrestre séjour
Aucun trésor qui vaille et remplace l'amour?

Eh bien! sortons, sortons... Le tort qui se prépare,
Je veux tout autrement, prêtre, qu'on le répare :
Il me faut la rançon du sang; et, sur ma foi,
La nouvelle, demain, en viendra jusqu'à toi!

III

L'EXPIATION

Il est là seul! — Chambre close,
Nuit sombre et calme. — Il repose...
En flamme il va s'éveiller
Sur son mortel oreiller!
Usca, par un soin précoce,
A chauffé ton lit de noce!

Il a dit, en se couchant :
« O Marina! » — Le méchant!
L'infâme!... dans cette couche
Où, ma bouche sur sa bouche,
Je le serrais, toute en feu,
Oubliant le monde et Dieu.

Peut-être en rêve, il se crée
La solennité sacrée
Qui fait, par ses talismans,
Un seul corps de deux amants,
Et permet le doux mystère
Devant le ciel et la terre.

Oui, rêve, rêve, Misco!
C'est un rêve sans écho.
La fiancée, autre aurore,
Devance le coq sonore,
Et, sans prévoir aucun mal,
Prend son voile nuptial.

Quand elle verra des flammes
Luire au loin les rouges lames,

Lorsque sera ton destin
Irréparable et certain,
C'est moi qui, l'âme en délice,
L'instruirai de ton supplice.

Alors, Misco, je saurai
Jusqu'où son amour est vrai.
Et (tu le verras toi-même),
Si comme j'aime elle t'aime;
Elle entrera dans les feux
Pour mourir avec nous deux.

Voilà l'air qui se colore,
Et le jour n'est pas encore!
Dans la maison, jusqu'au bout,
L'incendie éclate et bout.
Feu des vengeances, flamboie!
Détruis l'ingrat!... quelle joie!

Ami, ne m'accuse pas
Dans les horreurs du trépas.
J'ai souffert, moi, pauvre femme,
De mille morts dans mon âme.
Meurs, aujourd'hui, de ma main;
Tu mourrais traître, demain.

Meurs innocent de ton crime,
J'empêche au moins que, victime
De quelque charme infernal,
Tu formes un nœud fatal
Avec la femme damnée
Qui pour toi n'était pas née.

Meurs innocent! — c'est bien sûr :
Ton cœur était tendre et pur.
Ta beauté, sans nul mélange,
Égalait celle de l'ange.
Vas à ton Juge éternel
Avant l'acte criminel.

Et ne crois pas que je craigne
De mourir, quand mon cœur saigne.
Je saurai bien me coucher
Sur ton lit, ardent bûcher!...
Nos deux âmes, il me semble,
Du brasier fuiront ensemble.

Que faites-vous là? — loin! loin!
Qu'il meure en paix, sans témoin!
Il se purifie à l'aise
Comme l'or dans la fournaise.
Laissez-lui son repentir
Et sa palme de martyr.

Oui, oui, c'est là l'incendie,
L'œuvre de ma main hardie!
Tenez, voilà le flambeau
Qui fit son brûlant tombeau!
Chut!... de la bouillante enceinte
Ne vient-il pas une plainte?

Tu gémis, lâche! — le fort
Subit sans plainte son sort.
Moi, fille, je veux t'apprendre
A devenir flamme et cendre.
Laissez-moi, partez, partez,
Que je meure à ses côtés!

Et dites à cette femme :
« Ton amant n'est plus qu'une âme!
Et, veuve avant le mari,
Qu'elle juge, à son chéri
Dont la poussière s'envole,
S'il faut tenir sa parole. »

Elle dit, et brusquement
Se jette au gouffre fumant... .
Ah! pourquoi l'a-t-on sauvée?
Est-ce pitié bien prouvée?...

Qu'elle réponde plutôt
Du fond de son noir cachot!

POUR LA SAINT CHARLEMAGNE DE 1862

AUX ÉLÈVES DU LYCÉE DE VERSAILLES

I

Comme à certains mâts de cocagne,
Glisser, avant d'avoir rien pris;
Campagnard, habiter Paris;
Citadin, vivre à la campagne;
Jeter de beaux rêves au vent;
Partir gai, revenir morose;
Et rencontrer, le plus souvent,
Trente chardons pour une rose...

Voilà bien — sauf exception —
Le but de l'institution!

II

Naguère, amis, comme les autres,
J'ai pris place au joyeux banquet;
Mêlant ma fleur au grand bouquet,
Entre-choquant ma coupe aux vôtres. —
Aujourd'hui, lorsque les heureux
Sablent *le Champagne,* en famille,
Moi, je fais, dans mon coin fiévreux,
De grands excès... de camomille!

Et voilà, — pour ma portion, —
Le but de l'institution!

III

Du travail, pesante habitude,
Alléger à tous le collier;
Unir le maître et l'écolier
De sentiment comme d'étude;
Faire avec cinq cents lycéens,
Distraits, joueurs... comme nous sommes,
Des savants, de bons citoyens,
Des guerriers...qui sait?... des grands hommes...

Voilà, — je m'en fais caution, —
Le but de l'institution!

APOLOGUES

I

— « Quel sol bourbeux! quel verdâtre mélange!
Quelle âcre odeur remplit et charge l'air!
Et quel jour gris! à peine fait-il clair! »
Grogne un vieux porc, le grouin dans la fange.

— « Quel horizon limpide! quel air pur!
Quels frais parfums montent de la prairie!
Quel soleil d'or!... » au même instant s'écrie
Un blanc ramier qui plane dans l'azur.

— « Vous dites vrai tous deux, reprend alors un aigle.
Chacun selon ses mœurs, sa nature, son goût,
Ne voit qu'un seul côté des choses, c'est la règle...
Excepté le poëte et moi, qui voyons tout.

« Et cependant, à ne rien taire,

Ne nous enviez pas nos yeux;
Car les images de la terre
Nous gâtent bien souvent les cieux! »

II

Je m'étais toujours plaint des injures du sort
Et de la dureté de mes frères les hommes;
Je n'avais ni souliers, ni les modiques sommes
Qu'il faut pour en avoir... et je murmurais fort.
Je fus à la mosquée avec les moins ingambes,
Aux cailloux du chemin me déchirant les pieds:
Là, je vis un soldat qui n'avait pas de jambes...
Je ne me plaignis plus de manquer de souliers!

EN VISITANT UN COUVENT DE BÉNÉDICTINS

PRÈS DE PARIS

Dieu, Trinité, cause des causes!
Clairs symboles à qui sait voir;
Nulle obscurité dans les choses,
C'est en nous-mêmes qu'il fait noir.
Dans l'Éden aux regards de l'âme,
Les mystères, en traits de flammes,
Faisaient luire leur sens caché;
Mais, depuis sa chute première,
L'homme a jeté sur la lumière
Les ténèbres de son péché.

Lecteurs au livre des étoiles,
Studieux enfants de Benoît,
Pour vous, point d'ombres ni de voiles,
Votre cœur comprend, car il croit.
L'Esprit-Saint, mystique colombe,

Descend où rien d'humain ne tombe;
Parmi vous il s'est abattu;
Et, le front touché de son aile,
Jusqu'à la science éternelle
Vous remontez par la vertu.

Près de la cité des orages
Votre phare se dresse et luit,
Surveillant d'en haut les naufrages,
Montrant la route dans la nuit...
A vos clartés universelles,
Pour puiser quelques étincelles,
Un enfant du siècle est venu!...
Demain, dans ses brumeux repaires,
Il va rentrer... priez, mes pères,
Pour le visiteur inconnu!

Il emporte dans sa mémoire
L'image de ce parc mondain,
Que la culture expiatoire
Change en séraphique jardin;
Et l'appel chrétien de la cloche,
Voix d'espérance ou de reproche,
Qui vint lui parler sur son banc;
Et plus tard, ces vêpres austères,
D'où vos pâles fronts solitaires
Tendent au ciel en se courbant.

Qui sait si, dans ce lieu suprême,
Le désespoir ou le remord
Ne l'amènera pas lui-même
S'ensevelir avant sa mort!...
Peut-être avant que vos grands chênes
Soient blanchis des neiges prochaines,
Criera-t-il au seuil redouté :
« C'est un affligé! c'est un frère!
Ouvrez l'auberge funéraire
Du chemin de l'éternité! »

Mais le jour commence à décroître;

Trop longtemps, sans dire l'adieu,
J'ai troublé le calme du cloître
Et vos entretiens avec Dieu...
Je vous rends votre solitude;...
Par la prière et par l'étude,
Saint troupeau dans l'arche amassé,
Poursuivez d'une âme obstinée
L'énigme de la destinée
Et les arcanes du passé!

LE VAISSEAU-FANTOME

(*Poésie russe.* — LERMONTOFF)

Le firmament reluit de toutes ses étoiles.
Quel est là-bas, là-bas, voguant à pleines voiles,
Sur les flots bleus de l'Océan,
Ce navire aux longs mâts qu'aucun vent ne balance,
Dont tous les agrès font silence,
Et dont chaque canon béant,
Sans un seul artilleur de garde,
Pointé vers l'horizon, reste morne et regarde?...

On ne voit pas les matelots,
On n'entend pas le capitaine;
Le vaisseau n'a souci, dans sa marche certaine,
Ni des foudres du ciel, ni des rocs sous les flots.

—

Une île est sur la mer, rocher sombre, infertile,
Battu des vagues en fureur;
Mais une tombe est sur cette île...
C'est la tombe d'un empereur.

Ses ennemis, enfin, l'ont couché dans sa bière,
Sans les honneurs guerriers, sans les pompes du deuil.

Ils ont scellé son corps sous une lourde pierre,
De peur qu'il ne se lève un jour de son cercueil.

Mais, quand l'année a fui, roulée en son suaire,
Quand revient le cinq mai, quand l'heure mortuaire,
Minuit, tinte dans l'île, en n'y réveillant rien,
De l'horizon des cieux arrive
Un beau navire aérien
Qui touche doucement la rive...

Alors, son noir chapeau sur sa tête en travail,
Sur son corps sa capote grise,
L'empereur apparaît! — Sous la nocturne brise,
Il s'assied près du gouvernail,
Le front penché, les bras croisés sur sa poitrine...
Le vaisseau, comme un trait, fend la vague marine.

Il emporte ardemment l'étonnant passager,
Il l'emporte vers cette France
Où, triste, il a laissé, dans les temps de souffrance,
Son trône et son cher fils aux mains de l'étranger,
Et puis sa vieille garde, héroïque espérance!

Dès qu'il peut, à travers les heures de la nuit,
Reconnaître la terre où domina son glaive,
Voilà que l'empereur se lève;
Le voilà! son cœur bat, son sang bout, son œil luit!

Il descend d'un pas ferme et hardi sur la côte.
Par des élans tendres et chauds
Il appelle ses vieux soldats; puis, à voix haute,
Et de leurs noms conquis, ses trente maréchaux.

Mais, hélas! les soldats, à l'épaisse moustache,
Dorment au bruit de l'Elbe, ou du Tage ou du Pô;
Sous les sables ardents ou la neige sans tache
Du Caire et de Moscou... rêvant à leur drapeau!...
Ou bien l'empereur mort a creusé leur tombeau!
Les maréchaux, du dieu vaincu guerriers apôtres,
Ils ne répondent pas, non plus, à son appel :

Les uns ont disparu dans les combats; — les autres...
Leur encens militaire avait changé d'autel.

Et, frappant de son pied le rivage sonore,
L'empereur marche, courroucé;
Le long des flots dormants, par sa rage poussé,
Il va, vient, puis appelle encore.

Il appelle à grands cris son cher fils, l'enfant-roi,
L'étoile de sa nuit profonde;
Il lui promet l'amour et l'empire du monde,
Ne voulant que la France et la gardant pour soi...

Mais le jeune héritier des grandes destinées,
Sous le poids de son nom a vu ses jours détruits,
Comme un arbre qui casse, aux premières années,
Sous l'abondance de ses fruits.

Et l'empereur s'arrête, il attend. — Rien! — Personne!
Il attend... la lune décroît;
Dans tous ses membres il frissonne;
Mais il attend toujours — l'heure du matin sonne;
Alors ses pleurs brûlants mouillent le sable froid.

Il est là, seul... il cherche encor; son front retombe;
Il pousse un soupir douloureux,
Et lentement remonte au vaisseau vaporeux
Qui le ramène vite à l'île de sa tombe.

—

Ainsi, lorsque son corps frémit sous les barreaux
Du sépulcre anglais qui l'enferme,
L'âme visible du héros
Doit errer, pour un temps dont Dieu connaît le terme,
Cherchant ses vieux soldats, son fils, ses généraux,
Jusqu'à ce que, monté pour ne plus redescendre,
Purifié de pleurs en pleurs, Napoléon,
De ses aïeux, César, Charlemagne, Alexandre,
Aille habiter en paix l'éternel Panthéon!

LA RONDE DES ÉCOLIERS

Amis, c'est bientôt le grand jour
Des prix et des couronnes.
De nos mères si bonnes
Notre gloire paiera l'amour.
A l'ouvrage,
Du courage!
Tâchons d'être tous les premiers!
Dieu soit en aide aux écoliers!

Tenez, comptons bien sur nos doigts:
Dans huit jours les vacances!
Beaux galas, chasse et danses...
Et point de latin pour deux mois!
C'est merveilles!
Gare aux treilles,
Gare aux bouvreuils, aux espaliers...
Dieu soit en aide aux écoliers!

Et puis, quand vous n'y pensez pas,
Soudain revient novembre;
Adieu, petite chambre,
Adieu, grand parc et grands ébats...
A nos places
Dans les classes,
En voilà pour dix mois entiers...
Dieu soit en aide aux écoliers!

Mais retravaillons sans merci,
Et d'enfants que nous sommes,
Nous deviendrons des hommes
Qui conduiront le monde aussi! —
A l'ouvrage,
Du courage!

Tâchons d'être tous les premiers!
Dieu soit en aide aux écoliers!

A CHARLES ASSELINEAU

Mon cher Asselineau, vous le goût et le style,
Vous l'art et le savoir... lorsque, devant mes pas,
Certains censeurs dressaient leur barricade hostile,
Si quelques vers de moi ne vous déplaisaient pas,
Je pensais : « De deux choses l'une :
Ou, jurant sur la foi du maître, bien des gens
Par votre autorité me seront indulgents;
Alors quelle bonne fortune!
Ou tous ils resteront sourds même à votre appel,
Ne gardant à mes vers que leur méchant scalpel;
Alors... bonne fortune encore!
Seule votre indulgence à mon orgueil suffit;
Selon la main qui nous décore,
Malgré mille dédains, tout est gloire et profit. »

CHANT D'UN BANNI

(*Poésie allemande.* — W. NOLTE)

Me voilà seul, debout dans la tranquille nuit,
Sous la voûte du ciel, notre futur domaine;
Hors le regard de Dieu, nul regard ne me suit;
Je n'entends plus les voix de la tourmente humaine.

Si là-haut quelque étoile a pitié de mon sort,
Qu'elle me luise enfin sereine et souriante!
Je voudrais tant guider ma voile vers le port!
Étoiles! montrez-vous pour que je m'oriente!

D'aucun côté ne s'offre un asile, un seul coin
Contre la faim livide et les ours à l'œil fauve.
Dans l'obscure forêt poussé toujours plus loin,
Pâle et furtif, j'ai l'air d'un spectre qui se sauve.

Mais, pires que la faim et les monstres des bois,
Les hommes se sont mis, hélas! à ma poursuite;
Ils me pressent ainsi que le cerf aux abois,
Que les cruels tueront peut-être dans sa fuite.

SUR LES FLEURS DU MAL

A QUELQUES CENSEURS

Eh quoi! les effrayants bouquets de Baudelaire
Susciteraient des lois l'équitable colère!...
Non, messieurs, — le Réel est ici le sujet;
En brisant le miroir détruirait-on l'objet?
La peinture, après tout, n'est point l'apologie.
Le danger radical, c'est une sale orgie
Masquée en beau gala; c'est l'onduleux serpent,
Qui caresse et qui bave et s'élève en rampant;
Le danger radical, c'est la page hypocrite
Pensée avec le fiel, avec le musc écrite;
C'est l'ongle venimeux qui sortira d'un gant;
C'est l'ulcère que couvre un satin élégant;
C'est au théâtre impur une mielleuse enseigne;
Voilà ce dont tout cœur et se révolte et saigne,
S'il est encor trempé du sacre baptismal.

Mais le livre qui grave à son front : *Fleurs du mal,*
Ne dit-il pas d'abord tout ce qu'il porte au ventre?
Aux couvents, aux salons son nom défend qu'il entre.
Et, — sombre exception! — comme certain traité
Des docteurs de l'Église ou de la Faculté,

Il proclame très-haut, par sa seule cocarde.
Que le monde avec lui doit se tenir en garde,
Et qu'enfin sa légende horrible, il ne la dit
Qu'au philosophe-artiste, au penseur-érudit.

Les livres ont leur cercle assigné. — L'Évangile
Est pour tous les humains; pour bon nombre, Virgile;
Juvénal pour plusieurs; d'autres pour quelques-uns.
Tous remèdes à tous ne sont pas opportuns.
Et faut-il pour cela supprimer les dictames
Qui ne s'adresseraient qu'à vingt corps ou vingt âmes?
Et puis, les *fleurs du mal,* quel mal en craindrait-on?
Leur langage est le vers... qui donne peu le ton :
C'est un préservatif... un mur inaccessible,
Et la contagion, en vers, n'est pas possible.
A moins qu'on ne les chante, — et ce n'est point le cas —
Ou que des imprudents et des trop délicats
Ne dénoncent la chose aux sots qu'ils électrisent,
Et, voulant la punir, ne la popularisent.
Or donc l'art est un voile, et c'est un fait connu
Que toute poésie est chaste dans son nu.

Bien plus, il est des temps à traîner sur la claie,
Dont nul baume ne peut cicatriser la plaie.
Il nous faut la sonder à toute profondeur,
Et, pour seul antidote, étaler sa hideur...
Vous connaissez ce père, à bout de remontrances
Auprès d'un jeune fils, froid et sourd à ses transes,
Qu'appelait la débauche en son gouffre béant?
Las de voir ses conseils, son exemple à néant,
Le père, à l'hôpital des impudiques femmes,
Un jour mena son fils, et sur les lits infâmes
Lui montrant la torture et l'horreur de la chair :
« Crois-tu que leurs plaisirs soient payés assez cher? »
Et de là, sous le toit des hommes, leurs complices,
Épouvanta ses yeux par les mêmes supplices;
Et, — ce que n'avaient fait prières ni sermons, —
Le spectacle du mal, qu'en tremblant nous nommons,
Rappela vers le bien le jeune homme en délire.

Cette cure terrible est le droit de la lyre;
Le droit pour chaque vice; et le poëte aussi,
Tuteur honni d'un siècle à mal faire endurci,
Doit pétrir hardiment, comme un remède étrange,
— Cynique par vertu, — le sang avec la fange,
Sûr d'effrayer du moins ceux qu'il ne touche plus.
Tel est cet empirisme auquel tu te complus,
Baudelaire; héroïque et sauvage système,
Qu'un monde inattentif peut frapper d'anathème,
Car il le faut creuser, en toute liberté,
Pour en bien concevoir l'âpre nécessité.
Tu mis un grand talent au bout d'un grand courage,
Et traversas ainsi le formidable orage.
On le reconnaîtra, poëte; on ne peut pas
Condamner le chemin pour quelques mauvais pas...
L'âme est la sombre énigme, et peut-être la tienne
Cache-t-elle en ses plis toute la loi chrétienne.
Seulement, tu devrais, crois-moi, la dégager;
Et, dans le champ du mal, rapide passager,
Loin des cercles damnés t'en aller sur ton aile
Ouvrant les régions de splendeur éternelle,
Pour aborder enfin, cœur absous et guéri,
Au paradis profond de Dante Alighieri!

SONNETS

I

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Quelquefois, sous un ciel au tiède Eurus ouvert,
Novembre a ses soleils, été rapide et chauve,
Où, parmi les rameaux dont le feuillage fauve
S'éclaircit, apparaît le spectre de l'hiver.

Alors, pour oublier ce front de deuil couvert,
L'année, en folâtrant, dans les herbes se sauve,
Et tresse une couronne avec la pâle mauve
Et l'œillet encor rose et le thym encor vert.

Telle, au soir de la vie, il semble que renaisse,
Pour plusieurs, une courte et seconde jeunesse
Où le soleil d'amour brûle, comme à midi;

Et le cœur qui dormait, se hâtant à revivre,
Chante à toutes les fleurs son réveil, et s'enivre
D'un nectar que demain l'âge aura refroidi.

II

A UNE MÈRE QUI PLEURE

Comme un voleur de nuit, chez vous la mort avide
S'est glissée ; et voilà qu'il dort sous le gazon
Le beau petit enfant, lui qui, dans la maison,
Tenait si peu de place... et laisse un si grand vide!

Quand le fil de nos jours lentement se dévide
Sur le fuseau fatal, et que notre toison
Tombe mûre et jaunie à l'arrière-saison,
Insensé qui se plaint du moissonneur livide!

Mais qui donc avec vous, qui ne gémirait pas,
Voyant que votre Abel se lasse au premier pas,
Que son rire si vite en un râle se change!...

Pourtant réfléchissons que Dieu dut bien l'aimer,
Puisqu'il le prend à l'âge où, sans le transformer,
De l'enfant rose et blond il va se faire un ange.

III

RESPECT AUX CROYANCES

Devant une pagode, en l'an seize cent onze,
Des soldats portugais, buvant, jurant, grondant,
Troublaient de leurs clameurs les saints rites.—Le bonze
Sortit et leur cria : « Sauvages d'Occident!

Arrière! cœurs plus durs que vos canons de bronze,
Qui blasphémez Boudha, visage plus ardent
Que le front du soleil! » Le major don Alonze
Répondit : « Mes soldats ont grand tort. — Cependant,

Leur acte impie est fils d'une sainte pensée;
Ils font brutalement une chose sensée,
Car Boudha, c'est le temps; Jésus, l'éternité!

Le bonze alors : « Ton Dieu peut remplacer le nôtre,
Mais tout blasphémateur atteint l'un comme l'autre :
Respecte donc, afin d'être aussi respecté. »

IV

DERNIER MIRAGE

Quelquefois, prestige réel,
Né de la volonté suprême!
Quelquefois, — et je l'ai moi-même
Observé dans un jour cruel;

Lorsqu'après l'âcre et sombre miel
Des adieux aux têtes qu'elle aime
Une mère épuisée et blême
Vient de rendre son âme au ciel;

Le rose apparaît sur sa joue,
Il semble qu'un sourire joue
Sur sa lèvre et son front qui dort;

Un rayon léger les effleure...
Le charme se prolonge une heure;
C'est la jeunesse de la mort!

APOLOGUE ORIENTAL

Un éléphant, au désert,
Avise un chardon superbe
S'épanouissant en gerbe,
Moitié rose, moitié vert;
Il y court lourdement preste,
Pour le mordre à belles dents...
Sa trompe à peine est dedans
Qu'il ne cherche pas son reste.
Comme frappé de stupeur,
En râlant il se retire.
Le chardon alors de dire :
« Ah! ah! mes dards te font peur!
Ils sont toujours là, mon brave! »
Mais l'éléphant : « Par ma foi,
Je n'ai pas eu peur de toi;
Un bien autre obstacle entrave
L'élan de mon action :
Quand je flairais ma conquête,
J'ai vu derrière ta tête
Que se dressait un lion. »
Dans l'éléphant qui galope
Voyez le peuple du Don;
Le Turc ressemble au chardon,
Et le lion c'est l'Europe.

CE QU'ON N'OUBLIE PAS

— « Grand capitaine, eh bien! te voilà vieux et seul
(Car le vide se fait à l'entour des vieillesses);
Mais ton esprit, peuplé de tes jeunes prouesses,
De drapeaux en drapeaux se distrait du linceul :
L'espérance aux vieillards sourit... dans leur mémoire...
Recommence avec nous ton cercle de combats,
D'escadrons terrassés, de remparts mis à bas;
Évoque les plus beaux de tes beaux jours de gloire! »

— « Je ne m'en souviens pas. Je me souviens d'un jour
Où j'étais, pauvre enfant, dans mon lit, tout malade;
Ma grande sœur me vint chanter une ballade
Si douce, que le mal s'adoucit à son tour. »

— « Grand politique, eh bien! destitué par l'âge,
Te voilà morne et sombre à ton foyer glacé;
Mais, avec tous ses bruits, ravivant le passé,
Du poids de ton néant son fracas te soulage.
Redis-nous ces congrès où, jugeant tous les droits,
Des antiques États tu changeais la fortune;
Et ces luttes d'orage où, roi de la tribune,
Tu parlais de plus haut que tous les autres rois! »

— « Je ne m'en souviens pas, non; mais je me rappelle
Que je fus, au collége, à douze ans, couronné;
On appelait mon père un père fortuné,
Et ma mère pria longtemps dans la chapelle. »

— « Mon grand poëte, eh bien! voilà que tes cheveux
Rares et blanchissants pendent sur ton épaule,
Comme sur le roc nu le feuillage du saule...
Mais ton œil d'aigle encor nous lance tous ses feux.
C'est que les souvenirs sont le brasier dans l'âtre,
Qui, plus ardent, petille au souffle des hivers.

Comptons tous les lauriers moissonnés par tes vers;
Comptons tous les bravos de ton peuple idolâtre! »

— « Je ne m'en souviens pas. Je me souviens qu'un soir,
Elle me regarda, vaguement inquiète :
Un ange, une déesse, un rêve de poëte...
Et je l'aimai! — Jamais nous ne pouvions nous voir! »

Ainsi, de tous les biens qui font le sort prospère,
Que nous reste-t-il au départ?
La chanson d'une sœur, le sourire d'un père,
Le rapide aveu d'un regard!

A DAVID D'ANGERS

SUR SON BUSTE D'ANDRÉ CHÉNIER

Cette tête où la muse eut son trône un moment,
Que fit tomber la hache au début de son rêve,
Sous ton ciseau divin, plus fière se relève!
Et pour vivre éternellement.

PRIE-DIEU ET BÉNITIER

A MONSIEUR LE CURÉ DE ***

En vous agenouillant sur l'un et devant l'autre,
Ah! pour les cœurs amis qui vous offrent les deux,
Priez le Dieu clément dont vous êtes l'apôtre...
Il leur doit sa pitié, car il vous tient loin d'eux.

ÉNIGME

(TIRÉ D'UN VIEUX CONTE ALLEMAND)

Trois femmes de Thuringe étaient en fleurs changées,
Et dans un pré très-grand côte à côte rangées.
Mais — douce trêve à ses ennuis —
L'une d'elles pouvait, par faveur singulière,
Reprendre sa forme première
Et retourner chez elle, ainsi, toutes les nuits.
Seulement quand le jour sur les monts allait poindre,
Elle était contrainte, — ô douleur! —
D'aller dans le grand pré ses compagnes rejoindre,
Et de se rechanger en fleur.

Une fois elle en vint, essuyant une larme,
A dire à son mari : « Si tu veux, ce matin,
M'aller cueillir, par toi sera rompu le charme,
Et je ne serai plus l'esclave du destin. »

Ce qui fut dit fut fait.
On demande peut-être
— Car les trois fleurs étaient semblables en tout point,
Tant que l'œil du soleil ne les distinguait point —
Comment il avait pu sa femme reconnaître?

Réponse : Celle qui, dans quatre murs bien clos,
S'était, toute la nuit, chez elle reposée,
N'avait pas reçu de rosée,
Quand ses sœurs en avaient à flots...

POUR L'INAUGURATION

DE LA CRÈCHE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

AVANT-PROPOS

Depuis le mois de février 1847, époque de la fondation de la Société générale des crèches à Paris, jusqu'en 1869, j'ai peut-être pris trente fois la parole, soit dans les séances annuelles et solennelles de la Société, soit pour l'inauguration des crèches particulières. Toutes mes poésies sur ce sujet vraiment humanitaire ont été recueillies à mesure dans les annales et comptes rendus rédigés et publiés par les soins de M. J. Marbeau, l'infatigable et renommé fondateur, et l'on peut dire l'apôtre de cette œuvre si noble et si utile qui doit tant à son zèle pieux, à son éloquence sympathique et à ses excellents et incessants travaux.

Toutes mes poésies sur cet unique thème, que j'ai lues ou qu'on a lues pour moi, ayant été échelonnées de loin en loin dans des lieux différents et devant des publics renouvelés, ont pu être écoutés sans graves inconvénients. Il n'en serait pas de même si elles se trouvaient reproduites en bloc dans des pages qui se suivent immédiatement : une monotonie inévitable et des répétitions de paroles, de pensées et d'images en rendraient la lecture plus que fatigante. J'ai donc pris le parti de détacher, pour la conserver ici, une seule de ces poésies : celle qui m'a paru résumer le moins imparfaitement les diverses conditions du sujet et les intérêts qui s'y rattachent. Puis cette pièce a eu l'avantage d'être dite pour l'ouverture de la crèche de Saint-Vincent-de-Paul; et l'on comprend que ce nom seul m'ait ouvert des horizons, qu'il ne m'a pas été donné d'entrevoir deux fois.

Les enfants par milliers, sur les marches des temples,
Mouraient, frêles oiseaux tombés nus sur le sol,
D'un sauvage abandon pitoyables exemples...
Lorsque dans nos cités parut Vincent de Paul !
L'apôtre, à ces tableaux, dans son cœur se révolte;
Et, comme un moissonneur qui craint pour sa récolte,
Il part avant le jour, pendant tous les sommeils,
Vole de place en place où gémit un pauvre ange,
Ramasse son trésor, et dans la sainte grange
Apporte, chaque soir, ses beaux épis vermeils.
— Dieu, qui ne compte pas avec les espérances,

Envoie un saint auprès de toutes les souffrances...
Combien de nouveau-nés par le vice conçus,
Et jetés par la honte au bord du précipice,
Vont être, homme divin, conduits à ton hospice,
Et par l'amour chrétien reçus!
Et vous, mères dénaturées,
Vous, pères, devant Dieu plus infâmes cent fois,
Car de vos fautes ignorées
Les complices, devant nos lois,
Sont les seules déshonorées,
Si d'un enfant perdu le souvenir vous mord,
Désormais sa poignante absence
Vous épargne du moins la moitié du remord,
Puisqu'au péché de sa naissance
Ne se joint plus sur vous le crime de sa mort.

Cependant l'esprit faux, la paresse ou la gêne,
En des ménages réguliers,
Des fils de la débauche usurpant les foyers,
D'une famille hétérogène
Encombre peu-à-peu les tours hospitaliers...
— Est-il rien de parfait et de stable où nous sommes! —
Hélas! et de quel bien n'abusent point les hommes!

Toutefois chaque siècle a vu jusqu'à présent
Des mères dont la vie est l'indigence active,
Au travail du dehors, partout se refusant,
Sur le berceau qui les captive
Répandre avec leur âme un lait insuffisant
Que n'alimentaient plus l'aiguille productive
Et le régime bienfaisant.
Alors, tout languissâit, nourrissons et ménage.
D'autres, le cœur très-gros, tout le temps du jeune âge,
Devaient livrer l'enfant, par qui seul on renaît,
Aux hasards d'un amour et d'un lait mercenaires,
Pour conserver l'ouvrage et le gain ordinaires;
Et l'enfant revenait chétif... s'il revenait!
Pour la mère indigente, implacable dilemme :
Nourrir sans travailler, travailler sans nourrir;
Et pour le pauvre être qu'elle aime,

Près d'elle ou loin d'elle souffrir!
De ces calamités Vincent ne touche aucune;
Même après lui, restait cette immense lacune!...

. . . .

Mais voilà qu'un grand cœur[1], c'est Dieu qui l'a voulu,
Des crèches, dont le nom doit gagner la bataille,
A posé la premièie paille,
Et le problème est résolu.

Oui, déjà puissants projectiles,
Échappés d'un humble arsenal,
Volent sur tous les cieux les semences fertiles
Que fit germer Paris d'un magique signal.

Le vent de charité les porte sur ses ailes,
De Londres à Moscou, de Naples à Bruxelles;
Elles vont prendre au cœur républiques et rois;
New-York, pour ses berceaux, à la nouvelle manne
S'est ouvert, et Stamboul, la Rome musulmane,
Vient d'adopter la crèche... en attendant la croix!

C'est que Paris du monde est le laboratoire;
Paris à sa pensée attache la victoire;
Point d'écho qui ne vibre à la voix des Français;
Leur silence est l'oubli, leur suffrage est la gloire;
L'Inde n'a que de l'or... Paris a le succès!
L'opinion attend qu'il ait jugé pour croire;
Et, dans cette autre Athène, un fait proclamé roi
Peut aller par le monde et dire à tous : C'est moi!

Si Paris a péché, sa charité conjure
L'orage menaçant de ses erreurs formé;
Il lui sera beaucoup pardonné, je vous jure,
Parce qu'il a beaucoup aimé!

Maintenant, plus d'absence aux longues agonies;
Car la crèche, agréable aux yeux de l'Éternel,
Avec ses chants, ses fleurs, ses images bénies,

1. M. J. Marbeau.

Vous garde, chers enfants, jusqu'au sein maternel.
De la famille absente image intérimaire,
La crèche, du foyer prolongeant les douceurs,
A chacun vous prête des sœurs
Et vous improvise une mère!

Ce qu'il faut faire, afin d'inaugurer ce lieu,
Qui le sait mieux que vous, mesdames!
Le saint amour du bien, que vous tenez de Dieu,
Vous le propagez dans nos âmes...

Vers les berceaux, aux cris vainqueurs,
Marchez — on vous suivra — comment ne pas vous suivre?
Demandez-nous pour ceux qui demandent à vivre :
La réponse est dans tous les cœurs.

Manne du ciel, fertile oasis dans le sable,
La charité, si douce à tous les fronts pliés,
C'est le miracle encor des pains multipliés,
La flamme inextinguible et l'onde intarissable.
Chaque fois que ses mains viennent à s'entr'ouvrir,
Elle en laisse tomber les plus célestes choses,
Comme un jeune rosier qui, sûr de refleurir,
Prodigue à tous les vents ses roses!

Et dans leurs prières, leurs jeux,
Les beaux petits enfants, sous leurs rideaux de toile,
Vous béniront, sachant que votre douce étoile
Argente leur ciel nuageux.

Et notre saint patron, dont la pieuse étreinte
Fut la part de tant d'orphelins,
Heureux de voir son œuvre égalée... et restreinte,
De voir ses hospices moins pleins,
Se penche vers la crèche; il l'aime, il nous seconde,
Et les échos des cieux redisent, triomphants :
Un Enfant-Dieu sauva le monde,
Et le monde aujourd'hui sauve tous les enfants!

. . . .

Et nous, donnons encor, donnons pour que la crèche
L'hiver soit toujours chaude et l'été toujours fraîche!

LE CHANT DU MAGGIAR

I

J'ai vu les blancs reflets du sabre,
Les vifs éclairs sous les sabots
De mon cheval quand il se cabre :
Ils étaient beaux! —
J'ai vu la lueur de l'aurore
Couronner le chaume natal;
Certe, elle était plus belle encore
Dans tout son luxe oriental. —
Mais j'ai vu la noire étincelle
Dans l'œil de l'amante fidèle...
Et c'est le rayon le plus doux
De tous!

Sentinelle,
Prenez garde à vous!

II

J'ai vu les feux du camp dans l'ombre;
Les mousquets, comme des flambeaux,
S'allumer, courir en grand nombre;
Ils étaient beaux! —
J'ai vu dans l'âtre qu'elle dore
La bûche de Noël brûler;
Certe, elle était plus belle encore;
Qui n'aime à se la rappeler? —
Mais, d'amour la flamme immortelle
Au cœur de l'amante fidèle...
Ah! c'est là le feu le plus doux
De tous!

Sentinelle,
Prenez garde à vous!

III

Dans le ciel brun glisse la lune...
Maintenant, sous ses vils lambeaux,
L'indigent rêve de fortune,
Songes bien beaux! —
Couché près de son luth sonore,
Le barde rêve d'un laurier,
Chimère bien plus belle encore...
Puisse-t-il ne pas s'éveiller! —
C'est demain bataille nouvelle;
Rêvons à l'amante fidèle...
Voilà le songe le plus doux
De tous!...

Sentinelle,
Prenez garde à vous!

SALTARELLE

Venez, enfants de la Romagne,
Tous, chantant de gais refrains,
Quittez la plaine et la montagne,
Pour danser aux tambourins!

Rome, la sainte, vous les donne
Ces plaisirs que la Madone
De son chêne vous pardonne,
Se voilant quand il le faut.
Le carnaval avec son masque,
Ses paillettes sur la basque,

Ses grelots, son cri fantasque,
Met les sbires en défaut.

Venez, enfants de la Romagne,
Etc ..

Frappons le sol d'un pied sonore !
Dans nos mains frappons encore!
La nuit vient... et puis l'aurore,
Rien n'y fait, dansons toujours!
Plus d'un baiser s'échappe et vole;
Se plaint-on? La danse folle
Coupe aux mères la parole;
C'est tout gain pour les amours!

Venez, enfants de la Romagne,
Etc...

Le bon curé, qui, pour nous suivre,
Laisse tout, mais qui sait vivre,
Ne voit rien, avec son livre,
De ce qu'il ne doit pas voir...
Mais quoi! demain les Camaldules
Sortiront de leurs cellules;
Puis, carême, jeûne et bulles,
Sur la ville vont pleuvoir!...

Venez, enfants de la Romagne,
Tous, chantant de gais refrains,
Quittez la plaine et la montagne,
Pour danser aux tambourins!

CINERES

I

Billets chéris, interprètes de l'âme,
C'est trop charmer mes regards imprudents.
Nés de ses feux, périssez dans la flamme ;
J'ai peur de vous, indiscrets confidents.
C'en est donc fait, tous ces écrits si tendres
Ne seront plus, hélas ! qu'un peu de cendres !

Brûlez, brûlez, gages d'amours,
J'aurai pour vous des pleurs toujours !

II

Je veux encor, palpitante et ravie,
De leur nectar m'enivrer une fois ;
De flots en flots je remonte ma vie;
Dans chaque mot je retrouve sa voix;
Billets chéris, mon beau trésor, ma gloire,
Avant l'adieu, passez dans ma mémoire.

Brûlez, brûlez, gages d'amours,
Vous serez là gravés toujours !

III

Quand il saura ce dernier sacrifice,
Pour l'adoucir qu'il en souffre du moins !
Billets chéris, que le sort s'accomplisse !
Disparaissez sans pitié, sans témoins...
Ah ! les transports du cher absent qui m'aime,
Qu'ils n'aillent pas s'évanouir de même !

Brûlez, brûlez, gages d'amours,
Mais dans Son cœur vivez toujours !

ACROSTICHES

I

Jeune blonde, à la grâce, à la voix souveraine,
Une fée a jeté tous ses dons sur vos pas;
L'œil vous nomme Sylphide et l'oreille Sirène,
Il faut, pour échapper à vos lois, blonde reine,
Être aveugle, être sourd... et je ne le suis pas!

II

Élégance de mœurs, de taille et de parole,
Langueur, qui fait souffrir voluptueusement,
Irrésistible verve, à rendre une âme folle,
Sourire, esprit divin, qui charme et qui désole,
Angélique regard tombé du firmament,
Beauté qui, plus qu'Hélène, aurait mis Troie en flammes,
Et lèvres de corail, cheveux de soie et d'or...
Total : *Élisabeth...* moins mille attraits encor!
Hommes, adorez tous. — Tremblez toutes, ô femmes!

LE DÉPART DU TROUBADOUR

I

ISAURE.

Où vas-tu, troubadour,
Loin de ta bien-aimée?

RAYMOND.

Je fuis pour l'Idumée
Nos rives de l'Adour.
J'ai couvert d'un drap noir
Ma harpe détendue;
Elle dort, suspendue,
Au foyer du manoir.

II

ISAURE.

Reste, ô mon troubadour!

RAYMOND.

Nos cœurs seront ensemble.

ISAURE.

Mais ton départ ressemble
Au départ sans retour.

RAYMOND.

Sous le regard de Dieu,
Laisse, que je respire
Et le dernier sourire
Et le baiser d'adieu!

III

ISAURE.

O gentil troubadour,
Viens cueillir, pour l'absence,
Cette fleur d'innocence,
De tristesse et d'amour!...
Mais quels longs cris là-bas!
Pourquoi ces chants barbares?

RAYMOND.

C'est le chant des fanfares,
C'est le cri des combats!

IV

ISAURE.

Eh Dieu! beau troubadour,
Que ta lance étincelle,
Et sois vainqueur pour celle
Qui mourra chaque jour!

RAYMOND.

Pour sauver les saints lieux,
Pour soutenir nos armes,
J'ai mon amour, tes larmes
Et Notre-Dame aux cieux!

Adieu! — le troubadour
Vole au pays du Maure;
Que fera mon Isaure
Seule en sa vieille tour?

ISAURE.

Isaure va prier
Pour que Raymond, près d'elle,
Revienne, amant fidèle,
Et vaillant chevalier!

QUE NE SUIS-JE UN COMTE!

CHANSON

Que ne suis-je un comte!
Je n'aurais pas honte,

Je vous dirais sans détour
Mon amour;
Et vos yeux, madame,
Peut-être à ma flamme,
Daigneraient sourire un jour!

Mais, hélas! je ne suis qu'un ménestrel sans gloire,
Qui n'ai rien que des vers à jeter sur vos pas;
Et mon amour, plaintive histoire,
Je n'en parlerai pas.

Si, sur la fougère,
Vous étiez bergère,
Je vous dirais : « Prends mes jours,
Pour toujours! »
Et vous pourriez dire :
« Rien ne vaut, beau sire,
Les chansons et les amours. »

Mais non, je vois en vous grande et noble comtesse,
Qui ne trouvez que rose et laurier sur vos pas;
Et mon amour, fleur de tristesse,
Je n'en parlerai pas.

RÉPONSE.

— Ménestrel ou comte,
Ne faut avoir honte;
Chacun est servant d'amour
A son tour.
On peut bien, beau sire,
Aimer — ou le dire,
Sans demander du retour.

Ah! bergère ou comtesse enfin, n'est-ce point gloire
Qu'entendre aveux galants se presser sur nos pas?...
On est trop sage pour y croire,
Mais on ne s'en plaint pas!

LE MIRACLE DE SANTAREM

LÉGENDE DU XIII[e] SIÈCLE

(*Poésie portugaise*)

Aux jours des grands combats avec les Africains,
Dans le treizième siècle, en un vieux monastère
Donné par une Infante aux frères franciscains,
Près Santarem, vivait, mais non pas sur la terre,
Frère Bernard, Français d'origine, cité
Par tout le Portugal, pour sa douceur austère
Et sa science, autant que pour sa piété.

Il se glorifiait, plus que de tout le reste,
Qu'on l'eût enfin nommé sacristain du couvent,
Puisque, par cet emploi dévotement modeste,
Il approchait l'autel et les saints plus souvent...
Frère Bernard, rempli de mystiques merveilles,
Passait donc en disant : *J'aime, j'espère et crois,*
Les jours et bien des nuits à contempler la croix,
Et faisant son bonheur de ses pieuses veilles.

Or, un seigneur voisin, aux leçons de Bernard,
Remit deux de ses fils, afin qu'ils pussent croître
En savoir et vertus, sous le saint étendard.
Ces enfants, qui venaient tous les matins au cloître,
Et ne s'en retournaient au castel que très-tard,
Peut-être devait-on, pour les garer du vice,
Les faire entrer dans l'ordre, étant devenus grands;
Car, tout petits encor, de l'aveu des parents,
Ils portaient la tonsure et l'habit de novice.

Dans le cloître on voyait, déserte dès longtemps,
Une chapelle au nom de la très-sainte Vierge,
Où, trois fois l'an au plus, on allumait un cierge.

Au-dessus de l'autel, sous des voiles flottants,
Rayonnait sur son trône une belle statue
De Marie, en bois peint et richement vêtue,
Tenant son fils divin dans ses bras éclatants.

Aux heures où Bernard vaquait à son office,
Le petit couple, au fond de cet humble édifice,
Attendait le bon frère; et tous deux, assis bas,
Étudiaient, jouaient ou prenaient leur repas.
Très-souvent ils levaient un long regard bien tendre
Vers la sainte statue; et, comme en souriant,
L'enfant Jésus semblait naïvement leur tendre
Ses jolis bras, chargés de bijoux d'or brillant,
Et puis les regarder d'un air très-doux lui-même;
Les chers petits s'étaient enhardis peu-à-peu
A lui parler avec un abandon extrême,
Tel qu'entre compagnons de travail et de jeu.

Quittant la sacristie, après sa tâche faite,
A ses jeunes amis, Bernard, le cœur en fête,
Venait de ses leçons distribuer le miel;
Et, si pures déjà, de l'accent d'un prophète,
Préparer saintement leurs âmes pour le ciel.

Un jour qu'ils attendaient plus longtemps leur bon maître,
Ils s'attristaient de voir, en s'excitant tous deux,
Que le petit Jésus, qui semblait les connaître,
Ne descendît jamais jouer au milieu d'eux.
Et soudain le plus jeune :

« Oh! pourquoi, je te prie,
Bel enfant de Marie,
Rester sur ses genoux
Toujours? — Si loin de nous!
Jésus, tu nous regardes,
Nous souris... mais tu gardes
Un dur silence, mais
Tu ne manges jamais! —
Tiens, si tu veux descendre,
Moi, je te ferai prendre

La part de mon goûter,
Qui te pourra tenter. »

Ah ! cette fois, Jésus, touché de tant de grâce,
S'arrache des genoux et du sein maternels,
Descend près des enfants, leur parle et les embrasse,
Et puis mange avec eux ! — Des foyers éternels
Une lueur soudain éclaira leurs visages,
Et tout autour dansaient de fortunés présages.
Dès lors se fit en eux un très-grand changement;
C'est que la séraphique joie,
Remplissant notre cœur, déborde et se déploie
Sur tout l'être visiblement.

Le cloître désormais devint ce qu'on appelle
Un premier paradis pour les deux anges blonds;
Tous les instants perdus hors de l'humble chapelle
Leur étaient des siècles bien longs;
Car ils auraient voulu passer toute leur vie
Avec l'enfant divin, leur chère et seule envie.

Ils content au castel l'étrange événement...
On traite leur récit de pur enfantillage.
Pour le frère Bernard, il en pense autrement.
Sa foi sans borne et sans nuage
Lui fait connaître, en le charmant,
Que le Dieu qui jadis vint visiter Zachée
De plein gré, sans être attendu,
Se sera volontiers rendu
Aux desseins enfantins — voix du cœur épanchée —
De ceux dont il a dit, les caressant des yeux,
Qu'il faut leur ressembler pour entrer dans les cieux.

Les choses quelque temps allèrent de la sorte
Pour nos heureux enfants ; et leur félicité
Devenait, chaque jour, plus forte,
D'être en la compagnie et dans l'intimité
De l'Enfant-Dieu, d'humeur si gentiment accorte ;
Lorsqu'en toute simplicité,
Un soir, par les jeux excité,
L'un d'eux dit à Jésus :

« Pourquoi, bon petit frère,
Pourquoi ne pas porter
Avec toi ton goûter,
Comme tu nous vois faire?
Et pourquoi, chez ton père,
Ne pas nous inviter?
On nous dit, gentil frère,
Que c'est bien beau chez toi,
Beau comme chez le roi! »

L'enfant Jésus sourit, et répondit très-vite :
« Rien n'est plus juste que cela;
Mes chers amis, je vous invite,
Dans trois jours, pour un grand gala!...
Et dans la maison de mon père!...
Vous ne vous plaindrez plus, j'espère! »

Et, tout émerveillés, ils s'en vont faire part
De la grande nouvelle au bon frère Bernard,
Qui, tel qu'un général à son camp donnant l'ordre :
« Retournez là-bas sans retard;
Dites que vous portez déjà l'habit de l'Ordre,
Comme novices du couvent;
Et que la règle vous défend
D'aller en quelque lieu, si sacré qu'il puisse être,
Sans frère Bernard votre maître! »

Les deux enfants, de grâce et de vertus jumeaux,
Courent, obéissants, vers la chapelle aimée,
Et, la voix doucement par la course animée,
Du message en tout point s'acquittent mots pour mots.

« Oui, cette chose est encor juste,
A répondu l'enfant auguste;
Votre maître a toute raison;
Qu'il vienne avec vous, jeudi même,
Et mon père, pourvu qu'il m'aime,
Le recevra dans sa maison. »

Un lys à la rosée ouvre moins sa corolle
Que le frère son âme à la sainte parole.
Plein de joie, il en a compris
La mystérieuse promesse;
Tous ses arrangements de voyage sont pris;
Puis il obtient de dire une dernière messe
Dans la chapelle au simple et grand prodige; c'est
Un jour d'Ascension, douze cent trente-sept;
Les deux novices, purs comme leurs robes blanches,
Servaient la messe; et, tel qu'un sonore verset,
Le refrain des oiseaux répondait sous les branches...

Le divin sacrifice accompli, dans le chœur,
Frère Bernard et ses élèves
Restèrent à genoux et priant de tout cœur,
Plongés en de célestes rêves.
Mais les heures fuyaient, et dans leurs saints transports
Ils sont là toujours! — On demande
Le sacristain pour quelqu'offrande...
On s'approche... Tous trois, les mains jointes, sont morts.

Pendant leur prière, leurs âmes,
Sans s'apercevoir de l'adieu,
Avaient sur leurs ailes de flammes
Monté légèrement vers Dieu.

Et c'est ainsi, seigneurs et dames,
Qu'ils furent par l'enfant Jésus
Chez son père, un beau jour, reçus! —

Miracle de bonté, qu'à tous les yeux rappelle
Un superbe tableau cloué dans la chapelle!...

LES CHANTEURS ITALIENS

REFRAIN

C'est la Toscane et la Sicile,
Où vivre est doux, vivre est facile;
Là, chants divins, amour docile,
Soleil, gaîté,
Grâce et beauté!

I

Sœur d'Athène, antique Italie,
Par le temps encor embellie,
Tes fils aiment avec folie
Ton sol de feu
Et ton ciel bleu.

Tu pardonnes
Aux plaisirs ingénus;
Tes madones
Ont les traits de Vénus!

C'est la Toscane, etc.

II

Terre des fleurs et des oranges,
Terre des amours et des anges,
Des Dantes et des Michel-Anges,
Où s'embrasa
Cimarosa!...

O princesse,
Ta main tombe au hasard,
Et sans cesse
Prend le sceptre d'un art!

C'est la Toscane, etc.

III

Quand, vers le Nord, chez les Barbares,
De soleil et d'amour avares,
Nous allons avec nos guitares,
Ah ! c'est toujours
Pour peu de jours !

Tout nous gêne,
Leurs plaisirs, leurs ennuis ;
Naple et Gêne,
A quand vos belles nuits?

C'est la Toscane, etc.

IV

Mais l'étranger, ma souveraine,
Étouffe ta voix de sirène ;
Relève-toi, montre-toi reine,
Reine des camps
Et des volcans !

Vienne l'heure
Du réveil éclatant,
Que je meure
Combattant et chantant :

C'est la Toscane et la Sicile,
Où vivre est doux, vivre est facile ;
Là, chants divins, amour docile,
Soleil, beauté
Et Liberté !

A MADAME LEFÈVRE-DEUMIER

De la femme-sculpteur, ô rayonnant exemple!
Je quitte vos chefs-d'œuvre et je vous dis adieu!
Je crois deux fois sortir d'un temple!
Mais, avec le ciseau qui fait le marbre-dieu,
Vous, nymphe aux doigts savants, muse aux cheveux d'ébène,
Naguère vous aviez — trésors non superflus! —
Les pinceaux de Zeuxis et la lyre thébaine;
Pourquoi ne les fêtez-vous plus? —
La peinture pâlit, la musique soupire,
La poésie attend... quand donc votre retour?
O Reine, en souriant, parcourez tour à tour
Les provinces de votre Empire!

PETITE VIOLETTE

(Poésie allemande)

Petite violette, un jour, venait de naître
Sur le bord d'un ruisseau, dans un vallon caché,
Lorsqu'elle dit, mettant le nez à la fenêtre :
« Belle fleur, j'ai le front vers la terre penché;
Qui le saura? Personne. — Et puis, près de cette onde,
Qu'est-ce que je verrai? Rien du tout. — Et les fleurs
Sont faites pour le monde...
C'est donc raison d'aller prendre racine ailleurs. »

Tout en parlant ainsi, petite violette,
Avec les petits doigts de sa petite main,
Tire ses petits pieds du sol, fait sa toilette,
Et se met en chemin.

« La montagne, au front bleu, qui dans l'air se dessine
Me conviendrait, dit-elle, et s'offre à me servir;
A son premier plateau si je pouvais gravir,
Pour voir le monde au loin, j'y serais à ravir...
C'est donc raison d'aller prendre là-haut racine. »

Petite violette a, d'un agile pas,
Gravi le monticule, au soleil qui le dore;
Mais, à peine installée, elle n'y trouve pas
Son compte, et soupirant encore :
« D'ici l'on ne voit pas grand'chose, il me faut tout.
Ah!... du second plateau je pourrais, j'imagine,
Voir le monde, et cela de l'un à l'autre bout...
C'est donc raison d'aller prendre plus haut racine. »

Sitôt dit, sitôt fait. — Sous l'orage et le vent,
Petite violette, enflammée, intrépide,
Monte, en soufflant beaucoup, la côte plus rapide.
Le voyage est déjà plus dur qu'auparavant;
Toutefois, la voici, bien ou mal arrivant,
Sur le second plateau que baigne un lac limpide.

Mais, à peine installée : « Ah! que faire? d'ici
L'on n'aperçoit le monde encor qu'en raccourci.
C'est... du dernier sommet, qui perce et qui domine
Les grands nuages entr'ouverts,
Que l'on peut voir tout l'univers...
C'est donc raison d'aller y prendre enfin racine. »

Et sans plus réfléchir à rien,
Comme sous l'aiguillon d'une voix qui l'appelle,
Notre folle bondit, et repart de plus belle
Pour son voyage aérien.

La route est, cette fois, bien autrement mauvaise;
Pour mieux dire, il n'est plus ni routes, ni sentiers.
Petite violette éprouve un grand malaise;
Elle retournerait sur ses pas volontiers.
Mais elle a comme le vertige;
Mais la tête lui tourne. — Alors,

Se haussant aux derniers efforts,
Par une sorte de prodige,
Elle arrive, le cœur bien gros, le corps bien las,
Sur ce pic, noble but de tous ses vœux... hélas!
Plus de terre, pas une herbe, pas une mousse;
Le sol est un granit aride où rien ne pousse;
Un vent glacial souffle autour avec fureur,
Et l'horizon n'est plus qu'une brumeuse horreur.
Petite violette, au bruit des avalanches,
Tremble à faire pitié, dans ses petites branches;
Elle met sa tête à couvert
Sous son petit tablier vert;
Ses petites mains s'engourdissent;
Ses petits pieds nus s'alourdissent;
Voilà qu'elle se prend à pleurer. Tout le bleu
De sa petite joue a pâli peu-à-peu,
Et des pleurs, desséchés sur place,
Y pendent en lambeaux de glace...
Soudain, dans l'ouragan, se perd un petit cri :
« Que ne suis-je restée au bord où j'ai fleuri! »
Petite violette, épuisée, et qui souffre
Tout ce qu'une fleur peut souffrir,
Se tord, roidit sa tige et roule, et, dans un gouffre,
Elle achève enfin de mourir.

As-tu dans le vallon une calme chaumine,
Trois arbres au soleil? — C'est tout ce qu'il te faut.
Ne cherche pas à t'en aller plus haut :
Tu ne ferais qu'élever... ta ruine.

A LA MÉMOIRE DE FRÉDÉRIC SOULIÉ

Devant la foule, armé d'un double talisman,
Vingt ans il prodigua, sans appauvrir son âme,
Sa verve créatrice au drame,

Son âpre génie au roman.
Cependant son idole était la poésie;
Mais elle fut pour lui l'ange mystérieux,
La beauté, dans un rêve, entre toutes choisie,
Qu'on poursuit sur la terre et qu'on n'atteint qu'aux cieux!

A MONSIEUR LE COMTE DE BUTENVAL

Quand les arbres frileux, dans leur manteau de lierre,
Se blottissent déjà pour la rude saison,
Non loin du parc ouvrant sa porte hospitalière,
Sourit au soleil pâle une blanche maison.
Nous entrons... c'est Ninive et Byzance et Solime,
Rome, Athène et Pékin, Lisbonne et Mexico!
L'âme évoque un fantôme ou charmant ou sublime;
Chaque pas ressuscite un poétique écho.
L'art et le goût exquis classent dans ces demeures
Mille tributs des temps et des pays lointains;
Devant cette pendule on oublierait les heures.
Un rêve a rallumé ces grands flambeaux éteints.
Par quelque phénomène imprévu, tous les âges,
Tous les lieux de la terre, ici représentés,
D'un magique miroir approchent leurs visages,
Et passent, nous laissant des reflets enchantés.
Là tout est beau, choisi, noble... et, ce que j'en aime,
Ah! c'est que rien n'y sent les trésors de hasard;
Voyages, souvenirs, amitiés, amours même·
Ont fait un doux musée en ce temps de bazar.
Ce que l'or seul nous donne a des beautés maussades.
Mais l'heureux créateur de ce roi des séjours
Par ses salons pompeux compte ses ambassades.
De chef-d'œuvre en chef-d'œuvre il remonte ses jours.
Et moi qui n'osais pas, moi que sa courtoisie
Admit à visiter son temple glorieux,

Je voudrais recevoir le don de poésie
Pour lui rendre en accords la fête de mes yeux.

SAINTE CATHERINE

(LÉGENDE)

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvents,
Pour les chastes quadrilles
Quittez la robe brune et les livres savants;
Car, du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de Paradis.

Mais, dans ce jour riant de vacance lutine,
Ayez mémoire encor de sainte Catherine,
Et dites : — Nous aussi, plutôt que de pécher,
Bien jeunes pour la mort, nous irions la chercher.

Or, des chrétiens, captifs sur la rive africaine,
Qui labouraient le sol sous les fouets sarrasins,
Heurtèrent dans le sable une tombe romaine.
Ce qu'elle contenait, leurs dix bras, à grand'peine,
L'allèrent déposer sous trois palmiers voisins.

Et de la mort l'un d'eux ayant ouvert les langes :
« Gardons que ce dépôt, dit-il, ne soit trahi ! »
Et tous cachaient le corps, lorsqu'une troupe d'anges
Descendit, de la sainte entonnant les louanges,
Et l'emporta bien loin sur le mont Sinaï.

Là, s'élevaient les murs d'un très-vieux monastère;
Là, les oiseaux divins s'abattirent, le soir.

L'évêque reçut d'eux ce beau corps que la terre
Respecta cinq cents ans, et, dans un saint mystère,
Le parfuma trois fois au feu de l'encensoir.

Puis, il baisa le bout des ailes angéliques
Qui balayaient le marbre en glissant sous la nef,
Puis, la cloche éveilla les frères catholiques,
Qui tous, de Catherine adorant les reliques,
Répondirent *Amen* aux oraisons du chef.

« Sainte Catherine, la vierge,
Qui résistâtes seule au second Maximin,
Reléguant dans sa pourpre un empereur romain,
Afin de rester pure et libre sous la serge,
Tendez-nous du ciel votre main !

« Sainte Catherine, savante,
Qui, dans Alexandrie et du sang de ses rois,
Aux rhéteurs de l'école enseignâtes la croix,
Tant vous étiez de Dieu la parole vivante,
Prêtez-nous là-haut votre voix !

« Sainte Catherine, martyre,
Qui, sur la roue infâme, au plus fort des tourments,
Confessâtes Jésus et ses commandements,
Priant pour vos bourreaux au lieu de les maudire,
Priez pour nous à tous moments !

« Sainte Catherine, l'étoile
La plus blanche qui soit dans le septième ciel,
Splendeur, flamme invisible à l'œil matériel,
De votre éclat brûlant, oh ! dépouillez le voile
Pour sourire sur votre autel ! »

Comme l'évêque-abbé cessait la litanie,
Ils placèrent la sainte en une châsse d'or,
Et, pour glorifier sa mémoire bénie,
Lui votèrent la fête et la cérémonie
Que, dans tous les clochers, on carillonne encor.

Quand, le ciel nous aidant, il nous reprend l'envie
De juger Catherine aux actes de sa vie,
Ce qui frappe surtout, et surtout lui valut,
Son martyre excepté, la palme du salut,

C'est l'ineffable accord, l'harmonique alliance
De tant de modestie et de tant de science,
Comme si, dans cette âme humble avec Jésus-Christ,
Pénétrait un brillant rayon du Saint-Esprit.

Elle savait qu'il faut que toutes les lumières
Remontent vers le ciel à leurs sources premières;
Que la science humaine, elle seule, est bien peu,
Et que c'est tout savoir que de connaître Dieu.

De là vient qu'elle fut, pour l'église fidèle,
Des enfants de son sexe et patronne et modèle,
Et que la docte sainte, en ses divins loisirs,
Ainsi que leurs travaux ordonne leurs plaisirs.

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvents,
Pour les chastes quadrilles
Quittez la robe brune et les livres savants;
Car, du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de Paradis!

TOAST

POUR LE BANQUET DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DE VERSAILLES

Double et riche tribut du sort et des saisons,
Versaille avait reçu pour dot, à sa naissance,

Le sourire des fleurs, étoiles des gazons,
Et ses rayons du Roi, soleil de la puissance.
Le temps, ce grand marcheur, qui jamais ne s'endort,
Amena sur ses pas bien des métamorphoses,
Mais Versaille a toujours sa couronne de roses,
Quand les ans ont rongé son diadème d'or.

Donc, multiplions notre hommage,
Portons des santés jusqu'au bout,
Aux fleurs... puis aux dames surtout,
Leurs patronnes... et leur image!

LE TEMPS ET LA BEAUTÉ

ODE

(*Poésie italienne.* — LE TASSE)

LE TEMPS

Femmes, si fières de vos charmes,
De votre jeunesse d'un jour,
Vous toutes qui bravez les armes
Et de Vénus et de l'Amour;
Vous, toujours les victorieuses,
Et les invincibles partout,
Ne soyez pas si glorieuses;
Car je vous vaincrai d'un seul coup.

—

L'encens, les couronnes, les palmes,
Les dépouilles de tant de cœurs,
Qui parent vos triomphes calmes...
Sûre proie à mes pas vainqueurs!
Je ferai de même ma proie
De votre front vermeil et blanc

De cette beauté, votre joie,
Que le monde admire en tremblant.

—

C'est moi qui suis le Temps, ô femmes!
Le Temps, votre maître et seigneur!
Votre ennemi, superbes âmes
Qui n'avez que vous en honneur.
Le Temps qui, seul et dans sa fuite,
Vous met plus sûrement à bas,
Que l'amour et toute sa suite
Avec tous leurs mille combats.

—

De votre chevelure en boucles
Je défrise l'ébène ou l'or,
Et de vos regards d'escarboucles
J'amortis le vivant trésor;
Si que votre beauté princière,
Se ternissant de pleurs en pleurs,
Ne gardera qu'ombre et poussière
De ses rayons et de ses fleurs.

—

Hélas! je fuis, je cours, je vole,
Et mon vol, ma fuite, mes pas,
Votre esprit aveugle et frivole
Ne s'en aperçoit même pas.
Vous ne sentez pas que j'emporte
Votre gloire, votre nom... vous!
Et qu'enfin toute chose est morte
Que je heurte d'un pied jaloux.

—

Il vous semble à vous, insensées,
Que je languis dans mon sommeil;
Eh! qui donc berce vos pensées
D'un tel songe, près du réveil? —
Qui donc prolonge en vous ce leurre,

Jusqu'au dénoûment assuré?...
Ah! bientôt retentira l'heure
Où de vous je triompherai.

—

J'arracherai l'orgueil impie
Qui vous domine en souverain;
Et, comme il faut que tout s'expie,
Je planterai dans son terrain
Le remords qui, par la mémoire
Des honneurs et des biens enfuis,
Viendra, comme un ver sous la moire,
Vous ronger le cœur, jours et nuits.

—

Comme aux vaincus, ma fantaisie
Transformera vos mœurs, vos lois :
Chant, doux entretiens, poésie
Vous quitteront tous à ma voix,
Et ces parures triomphales,
Tous ces vains et riches atours
Dont vous écrasez vos rivales,
S'évanouiront pour toujours.

—

Et cela, fières héroïnes,
Je vous l'annonce, en ce moment,
Afin qu'en songeant aux ruines
De vos beautés, frêle ornement,
Vous déposiez ce que je nomme
Un orgueil natif des enfers,
Qui vous fait regarder tout homme
Indigne de porter vos fers!...

—

A la pitié prêtez l'oreille,
Suivez aujourd'hui sa leçon,
Et faites ce que vous conseille
La voix sainte de la raison,

Tandis que, d'un pied intrépide
J'irai plus loin, à tout propos,
Continuer le vol rapide
De mon voyage sans repos.

A LA MÉMOIRE

DU GÉNÉRAL BARON PELLETIER

Il fut grand, il fut simple, il fut bon, il fut tendre;
Il avait la candeur et la séduction.
Les Muses auraient dit, à le voir, à l'entendre :
« C'est la fleur d'héroïsme et de distinction. »
L'homme charmant perçait sous le fort capitaine...
Voilà ce que nos pleurs rappellent aujourd'hui
A ceux qui l'admiraient, tige douce et hautaine,
Parmi ses rejetons fiers et dignes de lui.
Et voilà maintenant ce que dira l'histoire :
« La France et la Pologne, unissant leurs drapeaux,
Après avoir sur lui fait planer la victoire,
Ombragent, dans la mort, son glorieux repos! »

ÉTRENNES

(185.)

Le baromètre à la tempête,
La conscience au-dessous de zéro,
L'intrigue au premier numéro,
Des cœurs grognons, des airs de fête,

De farouches Brutus prenant l'air du bureau,
Des grands seigneurs n'ayant d'élevé que la tête,
Ou des Crésus faisant la quête;
De vieux nains chicanant la taille des héros,
L'envie avec son fiel, rampant jusques au faîte,
L'égoïsme parlant d'intérêts généraux,
L'ignorance pédante et tranchant du prophète;
Des saints... qui seraient des bourreaux,
Et d'anciens mouchards... libéraux;
Puis, le génie en proie aux bêtes,
Et la plèbe criant haro
Sur la couronne des poëtes,
Et dans les bals, comme au barreau,
Les hommes moins polis, sans être plus honnêtes;
Et nos jeunes gens à conquêtes
Laissant leurs dames là pour celle de *carreau;*
Le frais amour traité de fable surannée ;
Devant le pauvre à jeun, sur les bornes tremblant,
Le *dandysme,* en traîneau, sous ses poils s'étalant ;
Par le vice enrichi la loyauté bernée ;
La palme, en vingt lieux, décernée
A qui prouve n'avoir ni vertu, ni talent;
Quelque duchesse un peu fanée
Promenant un bel indolent ;
L'agiotage calculant
A tant chaque malheur, le gain de sa journée;
L'opinion à droite, à gauche s'en allant,
Comme la girouette à tous les vents tournée;
Sous son manteau troué le sage se voilant;
L'ingratitude déchaînée,
Contre les dieux tombés armant son dard sifflant,
Telle qu'une guêpe acharnée
Sur un lion qui saigne au flanc...
Enfin, rien de nouveau pour la nouvelle année!

LORD OLLFAND

BALLADE

(*Poésie anglaise.* — SOUTHEY)

Nul œil humain, nul œil au monde
N'aperçut lord Ollfand, le front dur, l'air hagard,
Quand il précipita d'un roc le jeune Edgard,
Dans la Severn froide et profonde.
Nulle oreille, excepté celle de lord Ollfand,
N'entendit les trois cris de mort du pauvre enfant,
Quand il disparaissait sous l'onde.

Edgard était l'unique et dernier rejeton
De la maison d'Incoln. — Lui mort, tout l'héritage,
Fiefs, dîmes et châteaux, revenaient sans partage
A lord Ollfand, son oncle, un bon lord, disait-on.
Il n'en devrait compte à personne,
Et les vassaux, tenant la bannière d'honneur,
Ont bientôt salué pour leur maître et seigneur
L'assassin que nul ne soupçonne.

Le vieux château d'Incoln aux gothiques beautés
Règne, comme un géant tranquille,
Dans une riante presqu'île,
Dont la large Severn embrasse trois côtés.
Que de fois, égaré dans la fraîche vallée,
Le brûlant voyageur, oublieux du chemin,
S'est assis sur les fleurs de la rive isolée,
Roulant quelques rameaux d'un saule dans sa main,
Et contemplant, le cœur rempli d'un doux présage,
Les mille enchantements de ce beau paysage!

Mais lord Ollfand, depuis l'épouvantable jour,
N'a point tenté, — trop rude épreuve! —
De tourner ses yeux vers le fleuve;

Car des donjons épais du féodal séjour,
Dans chaque murmure des vagues,
Dans les bruits frémissants et vagues
Du vent qui passe et pleure entre les saules gris,
Il croit ouïr d'Edgard les trois funèbres cris! —
Vainement dans ses bois, en grands gibiers si riches,
Le meurtrier courait les chevreuils et les biches;
De taillis en taillis, une ombre le suivait;
C'est en vain que, brûlé d'une veille farouche,
Il demandait, le soir, du repos à sa couche,
Le spectre-enfant siégait d'avance à son chevet.
Et les vassaux disaient : « Le maître
N'en finira donc pas de pleurer sur les morts! »
Et, le voyant, triste, apparaître,
Expliquaient en chagrin la pâleur du remords.

Les heures, formidable et sonore mémoire,
Ont rappelé trop tôt, de la voix des tocsins,
Un sombre anniversaire auquel les assassins
Ne se méprennent pas sous le chaume ou la moire;
Tant, ces jours-là, se plonge en leur cœur criminel
L'ongle plus déchirant du vautour éternel!

C'était un jour lugubre et pâle;
L'ouragan s'engouffrait dans la vallée en deuil;
La Severn, avec un long râle,
Escaladait ses bords, franchis en un clin d'œil.
Lord Ollfand, l'âme bourrelée,
Cherche l'heureux oubli de soi-même, emporté
Parmi la bruyante mêlée
D'une fête qu'il donne aux seigneurs du comté...
Ni l'allégresse des convives,
Ni les vins petillants, ni les chants, ni les jeux,
Ni les danses molles ou vives,
N'éclaircissent les plis de son front nuageux...
Blême et tremblant, il prête une oreille pâmée
Au bruit lointain des flots, pleins de rauques accords;
De grands frissons glacés parcourent tout son corps
A chaque sifflement du vent dans la ramée.
Et tous les conviés, de son désordre émus,

Ont quitté l'hôte étrange et la fête avant l'heure;
Cependant qu'il implore, au fond de sa demeure,
Un lit pour s'assoupir, après quelque *oremus*.

Il ose encor prier !... Un lourd sommeil de pierre
Venait, minuit sonnant, d'écraser sa paupière,
Lorsqu'un spectre, entouré des blancheurs du linceul,
Se penche sur son lit, — les voilà seul à seul! —
C'est l'ombre de son frère !

— « Ollfand, Ollfand! lui crie
Le spectre, d'une voix que nulle voix ne rend,
Ne t'ai-je pas légué mon fils en expirant?...
Je jure de veiller sur sa tête chérie,
Comme un père... est-ce là le serment que tu fis?
Parjure-meurtrier, qu'as-tu fait de mon fils? »

Baigné d'une sueur mortelle,
Les cheveux hérissés, effrayant moribond,
Lord Ollfand, hors du lit, s'échappe d'un seul bond,
Ainsi qu'un cheval qu'on dételle.
Il crie, il court... Le nain, là-haut, sonnait du cor.
La Severn ! la Severn !... spectacle sans exemples!
La Severn a noyé le val sous ses flots amples;
Elle envahit le parc... elle grossit encor.
Voilà ses lames courroucées,
Qui viennent, comme un sourd marteau,
Par un bras infernal poussées,
Frapper aux portes du château.
Lord Ollfand croit rêver... non, non, c'est véritable.
Il voit! il voit! — partout la mort, sans nul secours;
La mort horrible, inévitable...
La Severn grossissait toujours!

Qu'est-ce donc?... des créneaux part un cri d'espérance;
Tout le manoir éclate en joyeuse rumeur...
Vivat! c'est un bateau... l'esquif de délivrance !
Il s'approche, conduit par un adroit rameur!
Et déjà, sous la lune, au front rougeâtre et terne,
Une foule, à grand bruit, s'encombre à la poterne :

Page hardi, varlet poltron, pesant archer,
Tous criant : « Sauvez-nous du péril où nous sommes ! »
— « Paix ! la barque est petite, il n'y tient que deux hommes,
Et c'est vous, lord Ollfand, vous que je viens chercher. »

Ainsi le rameur parle, et lord Ollfand s'élance
Dans le fragile esquif, que la vague balance.
— « La moitié de mon or, dit-il au batelier,
Et ce rubis, ce beau rubis, si tu me sauves ! »
Les flots noirs rugissaient comme des bêtes fauves;
Mais le bateau glissait rapide, et, par millier,
Des arbres, à fleur d'eau, fuyaient les têtes chauves.
Lord Ollfand respirait... D'où vient donc qu'il pâlit ?...
          Le batelier, quittant sa rame :
— « Là-bas, où la Severn d'ordinaire a son lit,
          Chut !... il m'a semblé, par notre âme,
Que s'élevait un cri plaintif, un cri d'enfant !...
Ne l'avez-vous donc pas entendu, lord Ollfand ? »
— « Non, c'est la bise au loin qui siffle et se lamente.
Force tes coups de rame; aurais-tu peur, manant?
Aurais-tu peur?... répond le lord, en frissonnant;
Dépêche! à l'autre bord ! et fendons la tourmente ! »

— « Pour cette fois, mylord, je ne me trompe point,
Reprend le batelier ; c'est le cri de détresse
D'un enfant qui se noie ! Ah ! volons, le temps presse,
Volons à son secours ! » Mais lui, levant le poing :
« Tu rêves, interrompt lord Ollfand avec rage,
Tu rêves !... et d'ailleurs, c'est une nuit d'Enfer,
Nous voudrions en vain le tirer du naufrage,
Va donc ! rame au rivage avec deux bras de fer. »

— « O mon Dieu ! pouvez-vous... c'est contre la nature...
Entendre, sans pitié, ce cri d'agonisant ?
Laisserez-vous, mylord, sans un regret cuisant,
Périr une innocente et douce créature?
          Savez-vous bien qu'il est affreux,
          Mylord, de finir de la sorte ?
          De se sentir, sous ces flots creux,
          Rouler comme une chose morte ?

De pousser des cris douloureux,
Que, sans écho, la houle emporte? »
— « Je sais que tu me dois main-forte;
Que je paie !... allons, malheureux!
Sauve-moi; le reste, qu'importe? »

Et le rameur soumis, sans dire un mot de plus,
Redoublant de vigueur, par la foudre et la grêle,
Impassible, à travers le flux et le reflux,
Sur cette immense mer pousse son bateau frêle.
Les deux hommes longtemps naviguèrent ainsi.
— « Ne toucherons-nous pas bientôt la terre ferme?
Demande lord Ollfand; approchons-nous du terme? »
— « Tout à l'heure, mylord... scélérat, c'est ici!
Ajoute brusquement le batelier sinistre;
Tiens! tiens! reconnais-tu la crête du rocher?
Entends-tu, sous tes pieds, les cris se rapprocher :
Ah! mon oncle!... Celui dont je suis le ministre
Par ma bouche te dit : « Va joindre ton neveu! »
— « Quel démon es-tu donc?... grâce! et je fais le vœu
Par tous les saints...» — « As-tu fait grâce à ton pupille?»
Dit l'autre; et sous la rame il le broie et le pile.
Et puis, relevant par le cou
Ce corps, qui se crispe et qui souffre
Dans les convulsions d'un fou,
Trois fois sur les gueules du gouffre
Le balance, et tout de son long
Le laisse tomber comme un plomb.

Les jambes et le torse et le front s'abîmèrent.
Par un suprême effort, un instant le maudit
Remonta; puis les flots sur lui se refermèrent.
— « Horreur! murmura-t-il. » — L'ouragan répondit.
L'inconnu ricanait... Avec fracas disjointes,
Deux ailes, tout en chair, battirent sur son dos;
Entre ses doigts frémit la fourche à quatre pointes,
Et la barque fila sur le morne amas d'eaux.
C'est tout. —

Le jour d'après, dans la fraîche vallée,

Le brûlant voyageur, oublieux du chemin,
Vint s'asseoir sur les fleurs de la rive isolée,
Roulant quelques rameaux d'un saule dans sa main,
Et contemplant, le cœur rempli d'un doux présage,
Les mille enchantements de ce beau paysage !

PLUIE ET PLEURS

Les eaux du ciel tombent et roulent...
Non ; ce sont tes larmes qui coulent,
Parce que je suis loin de toi !

Les vents murmurent et gémissent...
Non; ce sont tes soupirs qui glissent,
Dans les ténèbres, jusqu'à moi !

La lune tend son front d'opale...
Non ; c'est ton beau visage pâle
Qui cherche encore autour de toi !

Un long nuage épand ses ombres...
Non; c'est ton grand voile, aux plis sombres,
Que tu baisses, rêvant à moi !

Ne reste-t-il pas une étoile ?...
Non ; c'est ton œil qui, sous le voile,
Brille, pour me parler de toi!

Tout à coup, gronde le tonnerre...
Non; c'est la fureur ordinaire
Du jaloux, armé contre moi !

Mais, là-bas, l'aurore s'éveille...
Non; c'est toi, ma blanche et vermeille;
C'est toi qui me reviens, c'est toi !!!

AU POËTE ALEXANDRE COSNARD

RÉPONSE

Je voulais, excellent ami,
Je voulais, excellent poëte,
A mon luth, longtemps endormi,
Unir ma voix longtemps muette.

Car mon cœur était fort en train,
Fier de vos étrennes lyriques,
D'opposer quatrain à quatrain...
Vains désirs! espoirs chimériques!

Placés auprès des vôtres, si
Mes vingt-quatre vers sont en nombre,
A cela seul j'ai réussi;
D'autre ressemblance pas l'ombre!

C'est qu'avec mes rêves en fleurs,
A fui l'harmonieux délire;
C'est que, jour à jour, sous mes pleurs,
Je sens se détendre ma lyre...

Hélas! maladie et chagrin
Me font une double misère,
Et j'épuise ainsi, grain par grain,
Tout le lamentable rosaire!

Mais, comme à ses plus chers élus,
Que le Seigneur Dieu vous accorde
Tous les bonheurs que je n'ai plus...
Je louerai sa miséricorde!

UNE FLEUR A HÉLÈNE

(*Poésie suédoise.* — STAAFF)

L'aurore qui rougit sur les bois écartés,
Et Vesper embrasé dans la céleste plaine
N'ont répandu jamais de si belles clartés
Que l'éclat de vos yeux, Hélène!

De sainte Raguhild la source au flot d'azur,
D'où jaillit la santé, vierge à la fraîche haleine,
N'a rien de si limpide et divinement pur
Que le fond de votre âme, Hélène!

La fleur que j'offre ici, le chant que j'ai chanté,
Faites grâce à tous deux, vous de grâce si pleine;
Car tous les deux n'ont point votre double beauté,
Suave et fleurissante Hélène!

VÉRITÉS

I

Souvent, lorsqu'au retour des mauvaises saisons,
Le deuil s'est abattu dans certaines maisons,
Quelques jours écoulés, comme le veut l'usage,
J'y vais, me composant en chemin un visage
Qui de la circonstance atteigne le niveau,
Et sur un ton piteux, cherchant dans mon cerveau,
Deux phrases dont le tour à la douleur complaise,
J'entre... Un riant accueil me met bien vite à l'aise;
Et dès lors, les défunts m'étant indifférents,
Je tâche à n'être pas moins gai que les parents.

II

Hier, j'apprends qu'au milieu d'un voyage en Autriche,
Mon ami, plus qu'un frère, est mort, seul, sans secours.
C'était l'oncle excellent d'une famille riche,
Riche par ses travaux et ses bienfaits. — J'accours
Pleurer avec les trois neveux et les deux nièces.
Un suisse noir gardait la porte de l'hôtel;
Je monte; un valet noir m'ouvre cinq grandes pièces,
Où règne, en un jour pâle, un silence mortel;
Les tableaux, les sofas, couverts de noires housses,
Les lustres, sans bougie, attestaient un grand deuil;
Toutes choses au cœur moins lugubres que douces,
Qu'en passant j'approuvais d'un humide coup d'œil. —
Dans un boudoir lointain mon guide enfin m'annonce...
A mon pas imprévu j'entends que l'on se tait;
Et j'aperçois, avant qu'un seul mot se prononce,
Tous les mouchoirs couvrir de l'or que l'on comptait...
Mes élans de chagrin, que ce tableau tempère,
Sur mon cœur ulcéré retombent tout entiers.
Hélas! mon vieil ami, comme il leur fut un père,
Je cherchais des enfants... je vois des héritiers!
Donc, après quelques mots de froide politesse,
Je me dis, comparant mon habit et les leurs :
« Des tristesses sans deuil, et des deuils sans tristesse! »
Et je sors, n'ayant pu rien faire de mes pleurs.

LA CLOCHE QUI MARCHE

LÉGENDE

(*Poésie allemande.* — GŒTHE)

Dans le village aux maisons blanches,
Il était un petit garçon joueur et vain,

Qu'on ne voyait jamais au service divin,
Et qui passait tous ses dimanches
A courir colline et ravin.

Sa mère, un jour, lui dit: « C'est la cloche qui sonne;
Elle t'enjoint, Ulrich, comme à tout le pays,
De te rendre à l'église; et, si tu n'obéis,
Prends garde; elle viendra te chercher, en personne. »

L'espiègle enfant répond : « La cloche pend là-haut,
Et ne descendra pas pour moi. » — Puis, il s'envole,
Tout joyeux, enjambant le village, d'un saut,
Comme s'il sortait de l'école.

La cloche dans sa tour ne rend plus aucun son.
Chaque doigt, sous l'ogive, au bénitier se trempe.
Ah! voyez!... quel spectacle à donner le frisson!...
Comme un monstre inconnu, qui bondit et qui rampe,
La cloche, à travers champs, suit le petit garçon!...

La chose est incroyable... et vraie!
Ainsi que dans un rêve où l'on court à mourir,
Le pauvre enfant se sauve, et suffoque, et s'effraie...
Dans la route qu'elle se fraie,
Tintant toujours, la cloche est prête à le couvrir.

Par bonheur, une voix salutaire l'appelle.
Vers l'église il fait un détour;
Vignes, blés et halliers sont franchis tour à tour;
A bout de force, il entre enfin dans la chapelle...
La cloche remonte à sa tour.

Et le petit garçon, désormais sans reproche,
Dans l'église, dimanche et fête, sans broncher,
Est déjà sur son banc au premier coup de cloche,
De peur qu'elle ne vienne encore le chercher.

LES OBSÈQUES DU R. P. DE RAVIGNAN

A MONSEIGNEUR DUPANLOUP

Souvent, cierges en main, par la ville, je vois
Les pauvres faire escorte à d'opulents convois.
« Ces riches méritaient leurs richesses, » me dis-je;
Mais le convoi d'un pauvre, à mon regard ravi,
Des riches et des grands s'offre, en ce jour, suivi...
Quel pauvre, donc, pour qui se fait un tel prodige?

Avançons. — Tout s'arrête, et, sous le froid brouillard,
Le corps est descendu de l'humble corbillard,
Devant l'église où pend un drap qui se délabre.
J'entre dans Saint-Sulpice, emporté par le flux
Du cortége, en marchant, grossi de plus en plus...
Là, point de catafalque, et pas un candélabre.

Nulle tenture aux nefs;... mais, d'un premier coup d'œil,
Comme une veuve en pleurs, je vis la chaire en deuil...
Un éclair sillonna mon âme. Ah! m'écriai-je,
Parmi les *Requiem* gémis autour de moi,
Ce mort!... Ah! c'est l'illustre apôtre de la foi!
L'homme de sainteté! que notre angoisse assiége.

Lui qui de sa parole emplissait le saint lieu,
Amenait et mêlait à la table de Dieu
Tant d'hôtes convertis que sépare la terre;
Lui qui, forçant le doute à ployer les genoux,
Avait déjà prêché quand passaient devant nous
Sa muette ferveur et son profil austère;

Lui qui, relevant, seul, tant d'esprits abattus...
Paix!... Voyez le prélat, rival de ses vertus,
Qui, dans la chaire, ici, va pleurer ses louanges...
A vous le grand évêque, à vos divins accents,

D'escorter sa grande âme, avec un digne encens,
De la couche du moine au trône des archanges!

. . . .

Et les sanglots coupaient la voix de l'orateur,
Et montaient jusqu'au ciel, et, de cette hauteur,
Tombaient en hosanna dans l'immense auditoire,
Et des palmes, autour du cercueil bienheureux,
Semblaient croître et fleurir... Triomphe douloureux
Où le vainqueur, hélas! manquait à la victoire.

LES VITRAUX DE LA CHAPELLE

(*Poésie allemande.* — SCHILLER)

Un pauvre pèlerin, à l'âme simple et bonne,
Avec robe de bure et bâton de tilleul,
Revenait d'Italie et de France, tout seul,
Dans son pays de Ratisbonne.

Souvent il avait vu le vice couronné
Près de l'innocent qu'on opprime;
La vertu dans la honte et l'honneur pour le crime;
Son esprit en souffrait, toujours plus étonné.

Préoccupé de ce spectacle,
Il allait traversant une épaisse forêt.
De nuages massifs tout le ciel se couvrait,
Pluie et tonnerre au loin... et pas un habitacle!

Lorsque, hâtant ses pas, du voyage alourdis,
Il aperçut soudain une chapelle ouverte,
De mousse en dehors toute verte;
Il s'y réfugia comme en un paradis,

Et se trouva bientôt dans une nuit profonde,
Tant l'orage s'était grossi!
Les piliers étaient nus, les murailles aussi;
Aucun art ne germait de la pierre inféconde;

Et les fenêtres, par moment,
Dans cette enceinte où rien ne reluit et ne bouge,
Présentaient un amas informe, noir et rouge,
Sur leurs anciens vitraux versé confusément.

« Quel triste aspect me vient par ces douze ouvertures! »
Se dit le pèlerin qui vainement songeait
A démêler quel saint ou profane sujet
Avait inspiré ces peintures.

« Peut-être quelque fou vint broyer en ce lieu
La suie avec le sang, pour peindre cet ensemble
Monstrueux, ce chaos qui semble
Une image du monde où nous a jetés Dieu. »

Le pèlerin à peine achevait cette phrase,
Quand le soleil, se dégageant
Des nuages poussés par un souffle changeant,
Frappe sur les vitraux que son retour embrase.

Alors d'harmonieux tableaux
Surgissent de leur ombre; une peinture exquise
S'anime à la clarté tout à coup reconquise :
Tel l'univers noyé sortit jadis des flots.

Le pauvre pèlerin fut éclairé de même,
Car au fond de son cœur s'élevait une voix :
« Oui, ce spectacle que tu vois
Des tableaux de la vie est un fidèle emblème!

« Quand de la vérité luira le jour, alors
Tout ce que tu croyais sans but, sans harmonie,
T'apparaîtra splendeur, ordre et grâce infinie,
Comme ces transparents trésors.

« Prie et crois à la Providence;
Dieu, jaloux de son œuvre au plan mystérieux,
Nous voile, pour un temps, l'éternelle évidence;
Mais il a fait tout pour le mieux. »

Depuis, le pèlerin vit encor bien des choses
Qui blessent la raison et révoltent l'esprit;
Mais il baissa la tête, et, quoiqu'il n'en comprît
Ni le but final ni les causes,

Il marcha, plein de foi, dans cette obscurité,
Certain qu'un sens profond dort sous les phénomènes,
Et de trouver le mot des énigmes humaines
Sur le seuil de l'éternité!

AU PEINTRE A. BIGAND

SUR SON TABLEAU DES SAINTES CHOSES

Un jour pâle, un fond gris sous une voûte étroite;
A gauche, un crâne desséché;
Plus haut, sur une serge moite,
Un Crucifix latin, couché;
Au pied du Crucifix, à droite,
Un simple Calice debout,
Dont l'ombre se porte et miroite
Sur un Missel ouvert. — C'est tout.
Voilà tout le tableau : dans trois murs enfermées
Quatre choses inanimées.
Mais, quels objets! — La Mort et la Rédemption,
Le Sacrifice et la Prière!...
Mais l'œil perce la toile, et voit marcher derrière
Du grand drame divin l'éternelle action!...
Mais l'artiste chrétien, mais le pinceau-poëte,
Donne une voix sublime à la scène muette;

Et les amants du Beau, visiteurs de ce lieu,
S'écrieront tous : Honneur au peintre! et gloire à Dieu!

Versailles, le ... juillet 1849.

A MADAME HERMINIE QUIDANT

Une image aussi douce aux yeux que les accords
De votre époux à notre oreille,
Quand du clavier son âme anime le grand corps;
Une image m'arrive, à vous-même pareille,
Brillante, à nous tous captiver,
Et rêveuse, — qui fait rêver! —

Et parmi les portraits choisis, dont j'énumère
Avec un tendre orgueil les aimables douceurs,
Je vous fais une place auprès de votre mère,
Afin que chacun dise : « O les charmantes sœurs! »

UNE ROSE

... Jeune fille, jeune fleur.
CHATEAUBRIAND.

Au coin du boulevard de la Reine, à Versailles,
Sur un vieux mur terreux, hérissé de broussailles,
Qui clôt de sa tristesse un plus triste jardin,
Une rose fleurit, comme au parc d'Aladin.

Je passe devant elle, et sa fraîcheur me trouble.
Cette rose n'a pas de nom; à peine double,

La greffe a négligé ses rameaux délicats,
Et nos horticulteurs en feraient peu de cas.

Je ne sais quoi trahit sa sauvage origine;
Un air, une senteur des bois; et j'imagine
(Tant sa distinction naturelle vous plaît)
Qu'elle seule, avec Dieu, s'est faite ce qu'elle est.

O fleur, dont la sultane ornerait sa fenêtre!
Quelle dérision du hasard te fit naître
Dans un berceau pareil? Ou quel vent de malheur
De ton gazon natal vint t'arracher?... O fleur!

Si tu n'es, par miracle, à cet exil ravie,
Tu mourras jeune après une trop longue vie...
Car tout est laid, mauvais, vulgaire autour de toi;
Et nul ne sait ta grâce, ô fleur, si ce n'est moi!

Et j'en suis à prier qu'aucun regard profane,
Avant ton dernier soir, ne t'approche et te fane,
Et qu'aucun souffle impur ne vienne, sous nos yeux,
Détourner tes parfums de la route des cieux!

—

Or, tandis que parmi l'herbe jaune et les ronces,
Hier, deux ouvriers déchiffraient les annonces,
Dont l'industrie encor noircit le sombre mur,
Moi, je rêvais plus loin; et comme le fruit mûr
Qui tombe en gémissant détaché de la branche,
Je sentis de mon front, qui sous l'automne penche,
Tomber ces vers plaintifs où quelque autre rêveur
Découvrira peut-être une intime saveur.

PRIÈRE SECRÈTE

(*Poésie russe.* — LA COMTESSE ROSTOPCHIN)

Mon Dieu! toi qui sais tout, oh! ne m'ordonne pas
D'atteindre aux sombres jours de la froide vieillesse;
De voir mon corps s'user et tomber pièce à pièce;
Et la destruction me gagner pas à pas;
D'être un morne objet d'épouvante,
Ou qu'on suit d'un regard moqueur;
D'assister enfin, moi vivante,
Aux funérailles de mon cœur!

Grâce! ne permets pas, mon Dieu, que je survive
A l'espérance fugitive,
Aux illusions, mon trésor.
Grâce! qu'avant la nuit mes paupières soient closes,
Tandis que le sourire encor
Effleurera mes lèvres roses!

Je ne veux point peser la vie au poids des ans;
La mesurer au cours des heures prolongées;
Je veux seulement, Dieu des âmes affligées,
Après tant de désirs et de rêves cuisants,
Connaître ce bonheur, qu'un vague espoir devine;
Voir s'épanouir, un seul jour,
Dans toute sa beauté, la fraîche fleur divine
De la jeunesse et de l'amour!

Je veux, un seul été, m'enivrer de délice
Dans la coupe mortelle; il faut
Que mon rêve céleste ici-bas s'accomplisse...
Et puis, mon Créateur, rappelle-moi, là-haut,
Où, parmi les soleils, tes magnifiques sables,
Je serai, si tes bras ne me font point défaut,
Un des esprits impérissables!...

Là-haut, où, quand les temps comme un torrent ont fui,
L'éternité s'allonge, à soi-même pareille;
Où, — prodige adorable! — on ne devient pas vieille;
Où le plaisir n'est point le père de l'ennui;
Là-haut, où rien ne passe, où rien n'est infidèle;
Où les félicités, les amours n'ont point d'aile,
Où *demain* ne doit plus menacer *aujourd'hui*.

POUR L'ŒUVRE DE FROTEY-LEZ-VESOUL

En secourant Frotey, la Commune-Modèle,
Vous donnez à la France, et des trois mers au Rhin,
C'est encor, c'est toujours le symbole fidèle :
L'aigle vit dans un œuf; la moisson, dans un grain.
Des civiques vertus la contagion sainte
Veut s'étendre de branche en branche à l'arbre entier;
Plus d'un grand voyageur part d'un petit sentier;
Donc : un immense bien dans une étroite enceinte.

Voilà le but lointain de notre œuvre qui naît :
Nobles hôtes, voilà ce qu'aujourd'hui vous faites.
Quoi de céleste au monde et de beau, si ce n'est
La charité, venant sanctifier les fêtes!...
Suivis du doux parfum des fleurs, déjà vos noms
Sont inscrits au séjour éternellement calme;
Reconnaissants de cœur, nous ne vous décernons
Que bouquets passagers; Dieu vous garde la palme.

LA JUSTICE DE DIEU

(Poésie allemande)

Sur le mont Sinaï, Moïse, cherchant Dieu,
Se présenta devant le triangle de feu,
Et, les bras étendus : « Seigneur, daigne toi-même
Révéler à mes yeux ta justice suprême,
Ton impalpable loi, ce fil qui, dans tes mains,
Gouverne, inaperçu, le monde des humains ! »

Et Moïse attendait, l'âme de terreurs pleine,
Et le Seigneur lui dit : « Regarde dans la plaine. »

Alors, Moïse vit un soldat qui fuyait
Excitant son cheval par un geste inquiet :
Le soldat descendit au bord d'une eau limpide;
Il s'y désaltéra, puis, le cœur raffermi,
Il reprit sa monture et sa course rapide,
Oubliant le butin pillé sur l'ennemi.

Un jeune enfant aussi vint boire à cette source;
Il trouva le trésor, et, rendant grâce au Ciel,
Sans se désaltérer, courut porter la bourse
A sa mère, indigente et veuve en Israël.

Bientôt, un homme d'âge, à la marche incertaine,
Arriva lentement, courbé sous le soleil;
Il rafraîchit sa lèvre à la même fontaine,
S'assit dans l'herbe épaisse et fut pris de sommeil.

Mais, s'étant aperçu qu'il n'avait plus sa somme,
Le soldat revenait sur ses pas. — Il voit l'homme
Endormi, le secoue, et, l'ayant fait lever,
Lui demande, en jurant, l'or qu'il a dû trouver.
Le vieillard dit qu'il n'a rien vu. — Le soldat presse

Et menace; et, malgré tous ses cris de détresse,
Malgré tous ses serments, le frappe sans remord
A coups si redoublés qu'il en fait vite un mort.

Moïse, consterné jusques au fond de l'âme,
Voila sa face. — Alors Dieu lui dit : — « Ce vieillard
Autrefois fit mourir, dans une embûche infâme,
Le père du petit berger qui, par hasard,
A trouvé le butin que ce soldat réclame,
Après l'avoir volé de ses sanglantes mains...
Et telle est ma justice au monde des humains.

QU'IL NE FAUT POINT MALTRAITER LES ANIMAUX

Roi des êtres créés sous toutes latitudes,
Homme, envers tes sujets aux douces habitudes,
Par ta propre douçeur prouve ta royauté.
Si même de plusieurs Dieu fit ta nourriture,
A leur fatale mort ne joins pas la torture;
Comme le feu du ciel frappe sans cruauté.

Mais, ceux des animaux qu'en toute langue on nomme
Les amis, les gardiens, les serviteurs de l'homme...
Qui les maltraite est brute — et sera criminel,
Et nos lois, plus longtemps, sans en être complices,
Ne peuvent tolérer ces ignobles supplices,
Infraction sauvage aux lois de l'Éternel.

C'est ainsi qu'on a vu, loin des bords où nous sommes,
Et jusque dans nos murs, de farouches tyrans,
Qui, sur des animaux, par degrés expirants,
S'étaient instruits d'avance au massacre des hommes.

Puis, le mal est le mal en soi-même — et d'ailleurs
Ces êtres, dont l'instinct suit la ligne tracée,

Ils ont le sentiment, s'ils n'ont pas la pensée,
Et leurs yeux ignorants savent verser des pleurs.

Donc, envers tes sujets à la douce nature,
Homme, tout te défend la moindre cruauté;
Seul Roi, par la Raison, de toute créature,
Par ta douceur encor prouve ta royauté!

DEUX REINES

A MADEMOISELLE VICTOIRE ***

Victoria, votre cousine,
Ainsi qu'on s'appelle en haut lieu,
Règne par la grâce de Dieu,
Vous, par une grâce divine.

Elle embrasse au loin, d'un coup d'œil,
De sujets une ample séquelle...
Tout compté, vous avez plus qu'elle
Des sujets... de joie et d'orgueil.

Dix flottes mettent à la voile,
Pour ses plaisirs ou ses périls...
Ah! tous ses vaisseaux valent-ils
Votre barque avec votre étoile?

Elle donnerait volontiers
(Car toute femme veut qu'on l'aime)
Pour votre front son diadème,
Pour votre col tous ses colliers.

Ses trésors, où sa main moissonne,
Éblouissent l'âme et les yeux!

Combien ils sont plus précieux
Vos trésors que ne voit personne !

Un peuple de grands sur ses pas
Va répétant qu'elle est charmante...
Il est possible qu'on lui mente...
Votre miroir ne vous ment pas.

Mais si, pour leur profit notoire,
Beaucoup chantent Victoria,
Nul de tout ce qui vous pria
Ne peut, hélas ! chanter victoire !

PAUVRE HOMME

Jusqu'à mon entre-sol, tous les matins il monte,
Disant : *C'est le journal;* — jamais je ne le vois.
Il est vieux et doux, car faible et douce est sa voix.
Hier il n'est pas venu... pauvre homme ! On me raconte
Qu'il est mort dans la rue un journal à sa main,
Mort comme un magistrat sur son siége romain,
Mort comme un général sur son champ de bataille.
Qu'importe le métier pourvu que l'on travaille ?

Je songerai souvent au porteur matinal,
Qui dans mon corridor disait : *C'est le journal !*

LA FILLE DE L'ORFÉVRE

(*Poésie allemande.* — UHLAND)

Un bon et brave orfévre, en attendant pratique,
De perles entouré comme une idole antique,
Disait, heureux et triomphant :
« Le plus riche joyau qui soit dans ma boutique,
C'est encor toi, Nella; c'est toi, ma chère enfant! »

Entre un beau chevalier, moustache sur la lèvre :
« Jouvencelle, salut! Salut, mon brave orfévre!
Fais-moi, plus merveilleux trésor
Que tout ce qui sortit de ta main exercée;
Une belle couronne d'or!...
C'est pour ma douce fiancée. »

Et, lorsque du fourneau fut tirée avec soin
Cette œuvre d'opulence et de délicatesse,
Nella fut prise au cœur d'une grande tristesse;
Elle se retira, pensive, dans un coin,
Et, seule, contemplant la couronne de loin :

« Ah! quelle damoiselle heureuse en toutes choses,
Qui de cette couronne aura son voile orné!
Si le beau chevalier m'eût seulement donné
Rien qu'une couronne de roses,
J'aurais plus de bonheur qu'aucun front couronné! »

A quelque temps de là, vers l'époque fixée,
Le chevalier revint. Il admira comment
Rayonnait la couronne au soleil nuancée;
Puis : « Fais-moi, brave orfévre, un jonc de diamant,
Plus clair que la plus claire étoile au firmament!...
C'est pour ma douce fiancée. »

Et lorsque le bijou fut tiré du fourneau,
Et qu'il fut tout garni de diamants d'une eau
Comme on n'en voit qu'aux mains d'évêque ou de comtesse
Nella fut prise encor d'une grande tristesse;
Et, posant en cachette un baiser sur l'anneau :

« Ah! quelle damoiselle heureuse sous la lune,
Qui va porter au doigt cet anneau des aveux!
Si le beau chevalier m'eût donné pour fortune
Un simple anneau de ses cheveux,
Des filles d'empereur je n'envirais pas une! »

A quelque temps de là revint le chevalier.
Il prit entre ses doigts et retourna la bague;
Puis, sachant un sourire à l'air grave allier :
« Par tous les saints, mon bon orfévre, et par ma dague,
On ne saurait mieux travailler.
Et cependant pour voir comment bague et couronne
Siéront à ma douce baronne,
Approche, Nella, jusqu'à moi;
Que sur toi l'épreuve en soit faite;
Car la vierge pour qui se prépare la fête,
Vraiment, est belle comme toi! »

C'était le matin d'un dimanche;
Et Nella, pieuse toujours
D'une piété vive et franche,
Avait mis ses rubans avec sa robe blanche
Pour aller à l'église en ses plus beaux atours.

Devant le chevalier elle était là, candide,
Charmante, et rougissant jusques au blanc des yeux.
Il posa sur son front la couronne splendide,
A son doigt l'anneau précieux;
Puis, d'un ton noble et gracieux :

« Nella, Nella, dit-il, tenant sa main pressée,
Ne vois-tu pas?... Il faut parler raison enfin.
Garde sur ton front pur la couronne d'or fin;

Que la bague d'éclairs reste à ton doigt passée,
Car c'est toi, c'est bien toi, ma douce fiancée!
Humble au milieu de l'or qui roule en ta maison,
Noble de cœur, avec ton nom de bourgeoisie,
C'est toi que mon amour pour épouse a choisie,
Dût mon oncle de rage écraser son blason,
Et sa fille sécher deux fois de jalousie! »

Nella Maubert devint baronne de Beaujeu
A la chapelle de Marie.
Les dames se pinçaient les lèvres quelque peu,
Les hommes chuchotaient. Le monde est moquerie.
Mais c'est pour soi qu'on se marie,
Mais tout orage passe, et le ciel reste bleu!

FÊTE DE BIENFAISANCE A VERSAILLES

Versaille est en émoi! — Des foules inconnues,
Des cortéges sans nom peuplent ses avenues! —
Comédie en traîneau, mascarade à cheval;
Musique de l'Enfer et du Ciel, vaste ensemble
Des états et métiers, dont nul ne se ressemble,
Si ce n'est par l'entrain et le luxe rival;
Demi-dieux et bouffons, qu'un même char rassemble...
Voilà bien le fantasque et pompeux carnaval!

Oui; mais dans les ébats, que la ville inaugure,
Sous le masque étourdi de la folle gaîté,
Voyez-vous percer la figure
De la divine Charité?...
C'est que dans toute chose, ici, nul cœur n'élude
La loi qui veut qu'au pauvre on allége son faix;
C'est qu'à travers le rire, étourdissant prélude,
Se dégage une voix, qui prêche les bienfaits :

« Frères de tous les rangs, aux quêtes fraternelles,
Si vous avez beaucoup, apportez beaucoup d'or;
Avez-vous peu? Donnez encor :
Dans les balances éternelles
La moindre aumône pèse autant qu'un grand trésor. »

Eh! qui donc tromperait cette sainte espérance,
Quand nos soldats, hardis et doux triomphateurs,
Eux, qui portent si haut le drapeau de la France,
Viennent tendre aujourd'hui la main, pour la souffrance?
On ne résiste point à de pareils quêteurs!

Allons! Riez, criez, chantez, courez ensemble,
Comédie en traîneau, mascarade à cheval;
Demi-dieux et bouffons, qu'un même char rassemble!...
Place! place au fantasque et pompeux carnaval! —
Vive ce carnaval, que la belle Venise
Dans ses jours glorieux aurait dû se choisir,
Et qui dans la rue intronise
La charité par le plaisir!

SONNETS

I

LE TESTAMENT DU POÈTE

Un hardi paladin, un seigneur banneret
Gisant, blessé de coups mortels, en Terre-Sainte,
Put encor, d'une voix dans le sang presque éteinte,
Dire à son écuyer, qui près de lui pleurait :

De renfermer son cœur, dès qu'il trépasserait,
Dans l'urne qu'en partant, mêlée à mainte et mainte

Marque d'amour, il prit, ému de vague crainte,
Et de le reporter à sa Dame, en secret.

Moi, de même, qui n'ai chanté que toi, sois sûre
Que je perds, loin de toi, mon sang par ma blessure
D'amour que nul œil ne connaît.

Quand vient la mort briser ton chanteur d'un coup d'aile,
De tous les cœurs d'amants reçois le plus fidèle
Dans l'urne d'or de ce sonnet.

II

ACTUALITÉ

Elle évoque, les soirs, dans sa chaude insomnie,
Des palais, des valets; et, plus beaux que les fleurs,
Mille *coupons d'emprunts* de toutes les couleurs,
Dansent, devant ses yeux, une ronde bénie.

Son espoir incessant, sa pensée infinie
Taillent des robes d'or, aux immenses ampleurs;
Sur l'argent qui lui manque Elle répand des pleurs;
Elle rit des amours de *Paul et Virginie;*

Et rêve d'un vieux duc, ce mari sans rivaux,
Qui la fasse monter en char, à six chevaux,
Comme Amphitrite avec ses Tritons et leur conque.

On dirait, n'est-ce pas? une de ces Phrynés,
Par qui furent déjà quinze Anglais ruinés...
C'est une jeune fille en un couvent quelconque!

III

FEMMES

La fièvre monte et brûle au front chauve du père;
— Age et souffrance, hélas! ont un lien fatal. —

Mais quoi! sa fille est là, dont le charme tempère
Ses crises... dont les soins vont conjurer le mal.

La vie hostile a pris l'époux, qui s'exaspère
Aux orages sans fin d'un combat inégal;
La jeune épouse accourt et sourit; il espère!
L'avenir s'éclaircit comme un ciel matinal.

Et la mère, rayon de lumière et de flamme,
Dirige, avec amour, l'intelligence et l'âme
Des beaux enfants, heureux dans un corps frais et sain.

Donc, mère, épouse, fille, à vous l'autel antique,
La triple royauté du foyer domestique,
Force des nations, parure de leur sein!

IV

Ô SCIENCE!

Cet homme, qui s'en va, jambes et dos tortus,
Chaussé d'un sale cuir, coiffé d'un sale feutre,
Qui rentre en son taudis puant, et s'y calfeutre
Pour manger on ne sait quels mièvres détritus;

Qui jette ses habits huileux, jamais battus,
Sur un matelas flasque, où va dormir ce pleutre
Blafard et raccorni, d'un sexe vague et neutre,
Tel que, dans son bocal, un informe fœtus...

Ses voisins, qui de lui ne savent rien au monde,
Se redisent entre eux : c'est quelque ladre immonde,
Ou quelque idiot, né sous un astre moqueur.

Point. C'est un riche et grand savant. — O toi qu'on nomme
Science! — voilà donc ce que tu fais d'un homme,
O rongeuse de corps, dessécheuse de cœur!

V

A MISTRESS CLARA DE CHATELAIN

Hier, par le brouillard morne, ô Clara, je tenais
Un livre — il est de vous! — frais comme l'espérance.
Et j'ai vu, le lisant, — printanière apparence,
Voleter l'hirondelle et fleurir les genêts.

Puis, j'en vins à penser, les pieds sur mes chenets :
« Vous, palme d'Albion, moi, pauvre herbe de France,
Je ne vous connais point; c'est ma grande souffrance! »
Mais quoi! — Voyez plutôt comme je vous connais :

La Muse vous préfère entre ses favorites;
La famille bénit vos intimes mérites;
Votre charme vous crée, en tous lieux, une cour;

Et Dieu, — d'un long combat adorable victoire! —
Vous fit l'unique amour et la plus belle gloire
D'un époux qui ne vit que de gloire et d'amour!

CHANT DE L'ATELIER

En partage, Dieu de ses mains
Donna le travail aux humains.
Charge et récompense
De l'homme qui pense.
C'est là, leur dit-il, un trésor
Mille fois plus noble que l'or.

A l'œuvre, amis, à l'œuvre! et sans relâche!
Et puis, chantons pour alléger la tâche!

Sans la peine, point de plaisirs;
Le sort mesura nos loisirs.
Ils sont courts sans doute,
Et dure est la route;
Mais ceux qui travaillent longtemps
Entre tous sont fiers et contents.

A l'œuvre, amis! et sans relâche!
Et puis, chantons pour alléger la tâche!

La famille, au repas du soir,
La joie avec nous vient s'asseoir.
La table s'apprête,
Et l'âme est en fête...
Une voix dit au travailleur :
Le pain qu'on gagne est le meilleur!

A l'œuvre, amis! et sans relâche!
Et puis, chantons pour alléger la tâche!

AU POETE MONTALANT BOUGLEUX

Tandis qu'un moment libre à ma plume est laissé,
Qu'elle vous dise un peu ce que j'ai tant pensé :

« L'inspiration et l'étude
Vous font des jours bénis et doux;
Le travail obstiné — votre longue habitude —

Amène incessamment la muse au rendez-vous.
On vous nomme à la fois le poëte et le sage.
Ah! qu'honneur et bonheur fêtent votre passage!
C'est ce que chacun dit et moi plus haut que tous. »

Et je clos ici mon message;
Car j'entends qu'un ennui jaloux
Frappe à ma porte ses trois coups.

Dieu vous garde à jamais de tous les maux vulgaires!
A bientôt, c'est bien tard. A toujours, ce n'est guères!

LA LÉGENDE DE RANNOU

(*Poésie bretonne*)

La mère de Rannou, pauvre veuve bretonne,
Se promenait un soir au bord de l'Océan,
Y cherchant pour son fils quelques huîtres d'automne,
Lorsqu'elle rencontra, comme un poisson géant,
Se meurtrissant à sec, de secousse en secousse;
C'était une sirène, et, tremblant dans son corps,
La femme s'apprêtait à fuir bien loin — alors,
Le monstre l'appela de sa voix la plus douce.

« Venez donc à mon aide; hélas! je n'en puis plus,
Je meurs, sur ces galets jetés avec le flux;
Laisserez-vous mourir, vous qui semblez si bonne,
Celle qui n'a jamais fait de mal à personne?
C'est moi qui par mes chants préviens les matelots
Des perfides écueils que recouvrent les flots. »

Si tendre était la voix, les plaintes si profondes
Que, toute à la pitié, la mère de Rannou

Vint aider la sirène à regagner les ondes,
Et celle-ci lui dit, sortant de l'eau son cou :
« Commande : que veux-tu? de rien ne t'embarrasse;
Tout ce que tu voudras tu l'auras sans effort.

— Je ne suis qu'une pauvre; et Dieu m'a fait la grâce
D'être jusqu'à présent contente de mon sort;
Je ne veux rien pour moi que ma claire faïence;
Mais j'ai mon fils, le fils de mon pauvre homme mort,
Et je voudrais pour lui l'esprit et la vaillance. »

La sirène plongea dans la mer qui s'enflait,
Comme un léger bateau chavirant sur sa quille,
Et reparut très-vite avec une coquille
Où moussait un breuvage aussi blanc que du lait.

« Femme, voici, dit-elle, un philtre, mais écoute :
Cette boisson, gardée exprès pour ton enfant,
Fais qu'il la prenne à jeun, et qu'il la boive toute,
Sans qu'à personne au monde il en laisse une goutte;
Voilà ce que j'ordonne et ce que je défend.
De la sorte, il sera charmant et triomphant. »

Son philtre dans la main, alors la pauvre veuve,
S'en revint; mais craignant qu'un sort ne s'y cachât,
Elle n'y hasarda l'enfant qu'après épreuve
Et fit d'abord goûter le breuvage à son chat.

Or, quelques jours plus tard, comme elle allait encore
Sur le bord de la mer, la sirène lui dit :
« Tu m'as manqué de foi, le mal en doit éclore :
Tout ce que j'ai béni, femme, sera maudit. »
Puis elle disparut aux algues du rivage.

De la prédiction sortit l'événement.
L'enfant, le chat, tous deux sentirent promptement
Les contraires effets du magique breuvage.
Prenant une croissance énorme avant le temps,
Rannou devint si fort qu'à l'âge de huit ans,

Il arrêtait un grand moulin d'une main seule,
Et jouait au palet avec sa grosse meule.
De son côté, le chat acquit dans la maison
Un esprit au-dessus de l'humaine raison;
Mais, comme en tous pays, ces infernales bêtes
Fréquentent les sabbats et n'en font qu'à leurs têtes,
Le chat ne se servait de tant de facultés
Que pour mettre plus d'art dans ses méchancetés.
C'était peu d'étrangler les oiseaux des bergères,
Au nid de leurs ramiers il glissait des hiboux;
Et puis il faisait lire à de vieilles mégères
Leurs billets déchirés, dont il joignait les bouts.
La chose en vint au point qu'il fallut s'en défaire;
Tout le canton s'unit et lui fit son affaire.

Quant à Rannou, plus brut que le moindre animal,
Sans nulle conscience et du bien et du mal,
De ses bras, recouverts d'une sauvage écorce,
Il ne savait régler ni diriger la force;
Il arrachait les pins, retournait tout un champ,
Abattait les maisons... sans croire être méchant...
Il tua même, un jour, le bailli, qu'à la fête
Du pied d'un mât, en l'air, il lançait jusqu'au faîte,
Pour plaisanter, et comme on ferait d'un ballon.
Enfin, du mont inculte au fertile vallon,
Un seul cri s'éleva dans le pays : Vengeance!
Et sous les coups périt cette maudite engeance.

Combien d'hommes perdus pour avoir négligé
Deux gouttes seulement du lait de la sirène;
C'est-à-dire, chrétiens, quelque baume obligé
De la religion, notre divine reine!

A MADAME PAULINE DE SAIMBRIS

Comme on est glorieux, madame, et qu'il est doux
D'applaudir et d'entendre applaudir ceux qu'on aime!
Et je dois ce bonheur et cet orgueil suprême
A votre Antonin comme à vous,
Lui qui, de l'art divin d'Orphée,
Avec un tel éclat propage le trésor,
Vous qu'une généreuse fée
Dota, double et rare trophée,
De la grâce ineffable et d'une plume d'or!

LA PETITE FILLE

CHANSONNETTE

Le triste métier, croyez-m'en,
Que celui de petite fille!
Toujours mon livre ou mon aiguille!
Et les beaux Messieurs pour maman!
Mon Dieu! que je suis ennuyée!
Dix ans!... on y reste mille ans!
Quand donc serai-je mariée,
Pour avoir des galants!

Plus d'un aimable du grand ton
Avec maman cause à merveille.
Si parfois je prête l'oreille :
« A votre piano! » me dit-on.
Ah! que je suis contrariée
Qu'on ait inventé les talents!

Quand donc serai-je mariée,
Pour avoir des galants !

Nos amis trouvent, tous les jours,
Pour plaire à maman vingt ressources :
C'est Giroux, le Bois ou les Courses;
Les Courses?... et moi, j'ai les cours!
Moi, ma vie est sacrifiée
A gagner des prix désolants!
Quand donc serai-je mariée,
Pour avoir des galants !

Le soir, maman prend ses bijoux;
Les bouquets lui pleuvent par touffes :
C'est un grand bal ou bien les Bouffes :
« Adieu, ma fille, couchez-vous ! »
On me couche tout éveillée,
Ne songeant qu'aux fleurs, aux gants blancs!...
Quand donc serai-je mariée,
Pour avoir des galants!

A MON COUSIN ET AMI

ÉDOUARD DELPRAT, PÈRE

Poésie, éloquence, esprit fin et charmant,
Votre fils, cher cousin, a tout cela vraiment...
Et ne s'en guérira jamais, à ne rien taire,
Car, chez lui, c'est héréditaire!

AVANT LE LEVER DU RIDEAU

D'abord, ce n'est point un prologue,
Un discours... ni rien d'analogue,
Rassurez-vous. — Je viens, mesdames et messieurs,
Vous dire simplement, en grande confidence,
Que nos acteurs, qui vont se mettre en évidence,
Sont, tous, pris d'un effroi sans égal sous les cieux :
Effroi légitime... exemplaire...
Ils ont peur... de ne pas vous plaire!

Que voulez-vous? ce sont des débutants réels,
Qui n'ont jamais parlé devant aucune rampe.
— Les jeunes papillons se brûlent à la lampe. —
Soyez donc indulgents à leurs troubles cruels.
Tandis que je vous parle, on finit leurs toilettes;
Chut! et que tout cela reste entre nous; — ainsi,
Vous paraîtrez contents ils croiront que vous l'êtes,
Et l'histoire dira : La fête a réussi!

D'ailleurs la bienveillance inspire le courage,
Dit-on, aux plus timides cœurs.
Et le courage, à lui tout seul, dans un orage,
Peut improviser des vainqueurs.
Les applaudissements, en naissant, charitables,
Plus tard pourront tourner en bravos équitables.
Quand le vent souffle doux, par un soleil certain,
Le moindre esquif, sans peine, arrive au port lointain.

Mais quoi! je m'oublie et je cause;
Une faute pareille avec vous se conçoit :
Cependant, nos acteurs, tout discret que l'on soit,
S'apercevraient de quelque chose;
Je les rejoins, — pour eux votre accueil m'est promis,
N'est-ce pas? — et sitôt qu'on lèvera la toile,

Comme un reflet d'espoir, dans vos regards amis,
Ils verront briller leur étoile.

L'HOMME AUX TIGRES

Ses voluptés sont des mystères
Qui font trembler de toutes parts :
Il est léché par des panthères,
Chatouillé par des léopards.

Cet Américain met sa jambe
Entre les dents de son chacal,
Et, loin qu'il en sorte bancal,
Il en est, par Dieu, plus ingambe.

Deux heures là, sans dire mot,
Cloués en attendant ses fêtes,
Il nous fit croquer le marmot...
Que voudraient bien croquer ses bêtes.

Il dompte les rébellions
Des animaux les plus farouches,
Et sa femme fera ses couches
Dans la crinière des lions.

On dit que de cet homme unique
Épris plus qu'il n'est de bon goût,
Un philanthrope britannique
Depuis dix ans le suit partout,

Dans l'espoir, mal fondé peut-être,
Qu'un jour, enhardi par la faim,
Un tigre, sur la scène enfin,
Se plaise à goûter de son maître.

Mais, chaque fois, l'homme est sauvé !
Et, de rivages en rivages,
L'Anglais court, d'autant plus privé
Que les tigres sont moins sauvages.

On dit encore — et je le croi —
Q'une mère des moins bégueules,
Demain, pour vingt francs, sans effroi,
Loûra sa fille à leurs vingt gueules...

Mais, pour les plaisirs du public,
Une sage mesure est prise ;
Chassons tout fâcheux pronostic :
Si quelque bête malapprise

Mord la petite et la pourfend...
Autorisés par la police,
Une autre mère, un autre enfant
Sont là, tout prêts, dans la coulisse.

JE SUIS CHASSEUR

I

Je suis chasseur dans la Navarre;
Je suis mon maître et mon seigneur;
Pour moi le destin fut avare
De biens, mais non pas de bonheur;
Avec le soleil je me lève,
Il est moins rayonnant que moi;
Je dors sur la pierre, et je rêve
Que je suis le cousin du roi!

II

Je suis chasseur dans la Navarre;
Soir et matin, deux fois vainqueur,
Ma carabine et ma guitare
Ne manquent ni gibier ni cœur.
Dans les noces de la montagne,
Moi, j'apporte les meilleurs mets,
Et des chansons comme l'Espagne,
Depuis le Cid, n'en fit jamais!

III

Je suis chasseur dans la Navarre,
Vivant d'ail, de pain noir et d'eau;
Mais l'or qui dans ma poche est rare
Luit sur ma veste et mon manteau.
Je ne sais pas qui fut mon père;
J'ignore où je vais, d'où je sors;
Je n'ai rien à moi, mais j'espère!
L'espoir vaut seul tous les trésors.

A JULES CLARETIE

Vous ayant lu beaucoup, vous que partout on nomme,
J'applaudissais de loin votre talent vainqueur;
Plus tard, je vous ai vu, bien vu, j'ai connu l'homme,
Et l'amitié si douce a fleuri dans mon cœur;
Puis, avec une grâce exquise,
Votre plume au public un jour parla de moi,
Et ma reconnaissance, alors mise en émoi,
Vous fut à tout jamais acquise.

VOYAGE DES LARMES

(Poésie allemande)

Cette nuit, j'ai versé bien des pleurs en rêvant.
Le soleil les enlève, et pour de longs voyages,
Ils sont partis avec le vent,
Transformés en légers nuages.

Quand ils vont arriver sur ton chaume lointain,
Ces nuages fondront — mais pour bientôt renaître —
Des larmes de mon cœur arrosant, au matin,
Les belles fleurs sous ta fenêtre.

Et si tu dis bonjour aux fleurs,
Tout humides encore, et si tu les respires,
Alors, de tes chastes sourires,
Toi-même, sans le croire, auras baisé mes pleurs!

A CHARLES MONSELET

Je ne suis pas gourmand. C'est un défaut qui manque
A ma collection, riche comme la Banque.
J'ai supporté très-bien cette lacune; mais,
Que n'ai-je pris mon rang parmi les fins gourmets!...
Gourmet, gourmand, ce sont carrières fort diverses;
On ne compare point la rosée aux averses.
Ne traitons pas sous jambe un sens nommé le goût :
Le goût, suprême instinct, pur élément de tout.
Mon Dieu! cet art exquis du gourmet, trop de choses

M'en ont distrait : les vers, les étoiles, les roses,
Et le reste ! — Frappé, séduit de tant d'objets,
Mon cerveau n'a rien su de ce que je mangeais;
Et les sages entre eux se disaient : « Cet Émile
Avec ses aliments jamais ne s'assimile! »
Puis, ils hochaient la tête; et moi de rire. — Hélas!
De mes oublis enfin mon estomac est las.
Le cruel douloureux se venge et se révolte.
— Ce qu'on sème en dédains, en haine on le récolte.—
Et pour m'être sans lui dans la vie embarqué,
Me voilà donc traqué, détraqué, patraqué !
Avalant quelques sucs d'amère chicorée,
Ou la fleur du lichen, de gomme édulcorée...
Suçant, dans les grands jours, la patte d'un poulet,
Et, pour dernier affront, humant, cher Monselet,
Semblable au Juif, sevré de la céleste manne,
Les atomes de l'air qui de vos fours émane
Et m'apporte, moqueur, le stérile fumet
Des beaux galas lointains, servis par le *Gourmet :*
Grâce aux soins que j'en eus, le cerveau me demeure,
— Puissé-je le garder jusqu'à ce que je meure ! —
Je savoure le sel attique et le nectar
Qu'à leurs hôtes vos mains répandent à l'instar
Des mets et des coulis, corporelle ambroisie.
Je vis de votre prose et de la poésie
Que Méry, que Banville y joignent, en riant,
Et je peux me donner pour un maître — friand!
Une ivresse féerique à la terre m'arrache,
Et, convive exalté... qu'est-ce? Ah! c'est ma bourrache!

LA GOUTTE D'EAU

(Poésie persane)

Or, une goutte d'eau des épaisses nuées
Tomba dans l'océan sans bord.
Là, perdue au milieu des vagues remuées,
Elle s'écria tout d'abord :
« Hélas ! quelle chétive et pauvre créature
Suis-je dans ces immenses mers !
Qui peut me dire à quoi je sers ?
Je suis le moindre enfant de la grande nature,
Dieu ne me voit pas même en son vaste univers ! »
Soudain un vivant coquillage
Posé près de la goutte d'eau
Vint à bâiller (le ciel entr'ouvrant son rideau),
Et l'avala d'un trait, elle et son verbiage.
La goutte d'eau resta longtemps à se durcir
Dans la coquille refermée,
Jusqu'à ce qu'elle fut, mûrissant à loisir,
En une perle transformée,
Qui des mains d'un plongeur, passée en moins d'un an
Par mille jeux du sort, autre mer écumeuse,
Est à présent, dit-on, cette perle fameuse
Attachée au front du sultan.

Enfants, comprenez bien cette naïve histoire :
Parce que l'on fut humble, on sera dans la gloire !

A PIERRE LEBRUN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Plus ambitieux qu'Aladin,
Du sol que votre muse arrose
Je vous demandais une rose...
Vous m'envoyez tout un jardin!

Pour une goutte que j'implore
De votre harmonique nectar,
Rival des dieux, à leur instar,
Vous m'envoyez la pleine amphore.

Avec tout ce qu'elle a chanté
Que ne m'envoyez-vous la lyre?
A l'univers j'oserais dire
Combien vous m'avez enchanté.

Mais le jaloux propriétaire
N'en donne que le bruit charmant,
Et tout bas, je dois prudemment
Vous dire merci, puis me taire.

LA BAGUE D'OR

(*Poésie allemande*)

Un père à ses trois fils partagea tous ses biens,
Ne gardant qu'une bague en or. « Je la retiens,

Pour en faire présent, dit-il, quand viendra l'heure,
A qui de vous fera l'action la meilleure.

« Partez, mais à Noël, autour de l'âtre assis,
Vous reviendrez goûter de merveilleux récits. »
Ils partirent joyeux, pour la grande tournée,
Et revinrent tous trois à l'époque ordonnée.

Le premier dit : « Un riche étranger, en chemin,
Me remit un sac d'or, sans reçu de ma main.
Il mourut... Je pouvais, faute d'aucune preuve,
Garder tout... J'ai rendu le sac d'or à sa veuve. »

Le père répondit : « Faisant cela, tu fis,
Une bonne action; mais ce n'était, mon fils,
Qu'un devoir rigoureux de rendre cette somme :
Garder le bien d'un autre est d'un malhonnête homme.»

— « Un jour, dit le second, que je passais devant
Un très-grand lac, je vis s'y noyer un enfant.
Je m'élançai, plus prompt que la foudre qui tombe,
Et je le retirai, sain et sauf, de sa tombe. »

— Ton action, mon fils, est fort louable aussi,
Dit le père, c'est vrai ; mais tu n'as fait ainsi
Que suivre la leçon du Maître à ses apôtres :
Secourez-vous en tous périls les uns les autres. »

Le dernier dit : « Un soir, je vis mon ennemi
Au bord d'un précipice et tout seul endormi.
Au moindre mouvement il roulait dans l'abîme...
Je le sauvai, dussé-je être, après, sa victime. »

— « Mon cher fils, répondit le père, embrasse-moi,
Et donne-moi ta main, car la bague est à toi :
Servir nos ennemis est la vertu suprême,
C'est le bien pour le mal, c'est imiter Dieu même! »

PORTRAIT

Michel-Ange, le plus étonnant des hasards,
Multiple intelligence, et colosse des arts,
Fut architecte, peintre et sculpteur et poëte,
Mais la sainte musique en son cœur fut muette;
Et, de son œuvre immense et triomphale, on sent
Cet art des séraphins plus d'une fois absent;
Et que dans ses travaux, la suprême harmonie
N'assouplit pas toujours les roideurs du génie.
Chez les Grecs, la musique était le fondement
Sur lequel tous les arts dressaient leur monument.
C'est pourquoi leurs chefs-d'œuvre ont tous la forme exquise
Que les sourds aux accords nulle part n'ont acquise;
C'est pourquoi, de nos temps, Shakspeare et Raphaël,
De musique amoureux, ont les grâces du ciel!

LE GANT DE LA DEMOISELLE

(*Poésie allemande.* — SHCILLER)

Le roi François premier est assis sur son trône,
Devant le cirque où vont, l'un par l'autre broyés,
Lutter les animaux, du Maroc envoyés.
Ses grands sont près de lui, sous le dais rouge et jaune,
Et, sur les hauts balcons qui règnent à l'entour,
Brillent, comme des fleurs, les dames de sa cour.

De son doigt le roi fait un signe. — A l'instant même
S'ouvre une large porte. Un lion lentement
S'avance avec un long et muet bâillement.

Il regarde partout d'un air calme et suprême,
Hérisse sa crinière et, roidissant soudain
Ses membres, il se couche à terre avec dédain.

Mais le roi fait un signe encor. — D'une autre porte
S'élance un tigre, aux bonds insensés de fureur!
A peine s'il a vu le lion, que d'horreur
Il rugit; il bat l'air de sa queue ample et forte,
Renifle, puis, la langue et le mufle pendant,
Rôde autour du lion et s'étale en grondant.

Alors le roi se lève et fait un dernier signe.
Deux portes ont, d'un coup, vomi deux léopards,
Qui, sautant sur le tigre, en font déjà deux parts;
Lui leur enfonce aux flancs sa griffe qui s'indigne...
Mais le lion se dresse, et les trois ennemis
Vont se coucher en rond, consternés et soumis.

Voilà que, du balcon, la charmante Ildegonde,
Damoiselle aux doux yeux, mais au cœur inhumain,
Laisse échapper un gant de sa gentille main;
Et, par un jeu du sort, que peut-être seconde
Sa malice, le gant s'en va précisément
Tomber entre le tigre et le lion fumant.

Aussitôt, s'adressant au chevalier de Lorge :
« Beau sire, lui dit-elle avec un ton moqueur,
S'il est vrai que pour moi vous ayez dans le cœur
Un amour plus brûlant que le fer dans la forge,
— Comme vous le jurez en un style élégant, —
Eh bien! allez, beau sire, et ramassez mon gant. »

Le chevalier, d'un saut rapide, est dans l'arène;
Il marche d'un pied ferme, et sa main, sans trembler,
A ramassé le gant... On n'osait pas souffler!
Et dames et seigneurs, le roi même et la reine
L'admiraient, haletant d'espérance et d'effroi...
Il rapporte le gant... — Vivat! a dit le roi...

— Vivat! reprend la cour. La belle, radoucie,
L'accueille d'un regard qui lui promet son prix;
Mais le bon chevalier lui jette avec mépris
Le gant qu'elle attendait : — « Tenez; je me soucie
De vos remercîments comme de vos amours! » —
Il dit, et sur-le-champ la quitta pour toujours.

La damoiselle, après cet affront légitime,
Avec tous ses moyens et désirs de charmer,
Ne trouva plus personne au monde pour l'aimer.
Mais il nous faut gémir sur une autre victime,
Car le bon chevalier, qui se montra si bien,
N'aimant plus Ildegonde, hélas! n'aima plus rien.

ENVOI

A MADEMOISELLE AUGUSTA HOLMÈS

Il faut pour le nectar, il faut pour l'ambroisie
L'onyx ou le cristal d'une coupe choisie.
La myrrhe qu'on brûlait aux saints temples, les soirs,
Voulait, pour s'enflammer, l'or pur des encensoirs.
Dans quel vase assez pur verser la poésie?
A combien peu de cœurs, dans l'immense univers,
Daigne-t-on avouer le secret de ses vers!
La Muse, en son orgueil, est bien souvent muette.
Elle ne veut chanter ses magiques accords
Qu'à ces mortels, élus des arts, dont tout le corps
Vibre comme une harpe, et dont l'âme est poëte,
Parce qu'ils ont aimé, parce qu'ils ont souffert;
Et c'est pourquoi ce livre en nos jours fut offert
A celle dont les pleurs ou le divin sourire
Embellissent *le beau* que son esprit admire,
Qui grandit seule, ainsi qu'un palmier du désert,
Dont l'œil est une étoile et la voix une lyre,

Et qui passe, charmante, en cet âge de fer,
Comme une autre Éloa, qui console l'enfer!

LE TONNEAU DE L'ERMITE

(*Poésie allemande*)

Un orage sans nom s'étendait sans limite.
Un chevalier hautain, âme et corps tout de fer,
Ouvre, en jurant, la grotte où prie un pauvre ermite :
« J'ai froid, j'ai faim, j'ai soif, dépêche, par l'enfer! »

L'ermite allume un feu de ronce et de broussaille,
Puis, sert au chevalier quelques noix et du lard.
« Et du vin? — C'est de l'eau que j'ai dans ma futaille,
Mais si bonne, seigneur! — Va pour l'eau, papelard;

Et fais vite, ou sinon... — Mon Dieu, pas une goutte
N'y reste; un voyageur, ce matin, a tout bu.
Le ruisseau n'est pas loin, je vais l'y remplir toute;
Attendez!... — Tu m'as l'air d'un vieux cheval fourbu.

— Hélas! je suis très-vieux, seigneur, et très-infirme...
— Et très-bavard... Boirai-je? ou ne boirai-je pas?
— Cinq minutes au plus, seigneur, je vous l'affirme.
— Je serais mort de soif... veux-tu presser le pas?

— Je fais comme je peux... Ah! Jésus! sainte Vierge!
Quels regards! — Donne-moi cet éternel tonneau,
Ou ta chandelle, ici, pourrait te faire un cierge;
Tiens, tiens, j'irai tout seul chercher cette bonne eau.»

Et de son bras robuste, alourdi par l'armure,
Poussant le pauvre ermite, il le fait tomber mort.

Et toutefois, un souffle, un vague et saint murmure
Répond dans l'air : « Que Dieu vous envoie un remord ! »

Mais quoi ! le chevalier enjambe le cadavre,
Et, du léger tonneau tout d'abord se chargeant,
Il sort, et, sans que rien l'épouvante ou le navre,
Trouve, en son nid moussu, la source aux flots d'argent.

La futaille béante y plonge... O phénomène !
Elle remonte à lui sans une goutte d'eau.
Trois fois il la replonge, et trois fois la ramène
Plus sèche dans ses flancs que le meilleur radeau.

Pour étancher sa soif, dans la source fatale
Lui-même est descendu... l'eau baisse ; il la poursuit,
Elle baisse à mesure ; et ce vivant Tantale
En avides efforts perd une affreuse nuit.

Revenu dans la grotte avec sa soif ardente,
Quelle averse entend-il fondre du haut rocher ?...
Il traîne le tonneau sous la pluie abondante ;
La pluie, autour si forte, a peur d'en approcher !

La langue sans salive, et le feu dans la gorge,
Il s'échappe hagard, comme un dogue enragé ;
Il écrase du pied les champs d'avoine et d'orge,
Et court, sans savoir où, criant : Qu'est-ce que j'ai ?

Ses dents, avec fureur, rongent les glands sauvages ;
Mais boire !... Au seul aspect de son front qui pâlit,
Les flots de tous les lacs et de tous les rivages,
Comme devant Moïse, abandonnent leur lit.

Et cependant, brûlé d'une soif infinie,
Sans dire au Dieu vengeur : « J'adore et me soumets ; »
Haletant, tout couvert des sueurs d'agonie,
Il se mourait toujours, et ne mourait jamais !

Tantôt, dans une église, à pas furtifs, il entre ;
Puis sur le bénitier se jette avide et prompt...

L'eau bout dans la coquille, et des bords et du centre
Des feux rouges et bleus lui sautent jusqu'au front!

Tantôt, humant de loin un bruit frais de cascades,
Il s'élance, embrasé, dans l'humide épaisseur...
Le flot, qui tombait droit, s'élargit en arcades,
Fuyant, comme la biche évite le chasseur.

Une autre fois, rasant le seuil d'une cabane,
Il implore un peu d'eau, par grâce, et rien avec;
On lui porte à deux mains la boisson diaphane...
Sa lèvre va toucher le vase... il est à sec!

Et cependant, brûlé d'une soif infinie,
Sans dire au Dieu vengeur: « J'adore et me soumets; »
Haletant, tout couvert des sueurs d'agonie,
Il se mourait toujours, et ne mourait jamais.

Il insulte la croix et maudit son baptême;
Son gosier crispé s'ouvre à l'imprécation;
Sa parole effrayante est un long anathème,
Et tous ses mouvements une convulsion.

Farouche, comme fut Judas Iscariote,
Soit instinct, soit hasard, soit volonté de Dieu,
Voilà qu'il se retrouve, un soir, devant la grotte,
Sculptée en son cerveau depuis l'horrible adieu!

Or, une jeune fille, éclairant les ténèbres
De sa pure blancheur, y gardait un cercueil.
« A boire! » cria-t-il. A ses gestes funèbres
Opposant, pour défense, un calme et grave accueil,

La jeune ange, du doigt, montra le tonneau vide
Et contint le maudit par un signe de croix.
« O chevalier! l'ermite est là, froid et livide
Ainsi que tu l'as fait; arrête, prie et crois! »

Et puis, avec beaucoup de douceur et de charme,
Elle ajouta : « C'est toi, chevalier, que je plain! » —

Le chevalier courba sont front hâve; une larme
S'échappa de ses yeux... et le tonneau fut plein!

LA DOUBLE VENTE

A MADAME ***

I

LES EFFETS DE VOTRE MARI

Un manteau non pas de satin,
Des lorgnettes, mais en bésicles,
Un chapeau qui sait le latin,
Et quelques autres gros articles...
Tout cela, madame, entre nous,
Coûta bien cinq cents francs, je gage;
Si l'on en donne trente sous,
N'en demandez pas davantage.

II

LES VÔTRES

Des gants qui vous serraient la main,
Des nœuds qui vous serraient la taille,
Le bouquet mort sur votre sein,
Un jour de fête ou de bataille;
Tout cela, soyons un peu francs,
Coûta bien trente sous, je gage;
Si l'on en donne cinq cents francs,
Ah! demandez-en davantage!

A LOUIS DÉPRET

Je vous aime, très-jeune ami,
J'aime vos vers et votre prose,
Et sachez bien qu'en toute chose
Je n'aime jamais à demi..

UN COUP DE FILET

(Poésie allemande)

Agissons selon Dieu ; souvent, sans qu'on y pense,
Où l'on sema le Bien germe la récompense.

Un pêcheur irlandais, qui vivait pauvrement,
Dont la famille en pleurs n'avait, pour aliment,
Que d'un brouet grossier la sauvage amertume,
Tire un jour ses filets plus lourds que de coutume :
« Bon ! songe-t-il, voilà pour un riche, et demain
« Mes enfants auront tous du pain d'orge à la main!
Il amène, joyeux, sa charge sur le havre...
O ciel ! l'infortuné n'a pêché qu'un cadavre!...
Au lieu d'oublier là le corps sur les galets
Et de recommencer à jeter ses filets,
Le pêcheur dit : « Mon Dieu ! quelle affreuse aventure
« Mais je veux à ce mort donner la sépulture :
« Son âme en sera plus tranquille ; quant à moi,
« J'ai perdu ma journée. »
Alors, tout en émoi,
Religieusement dans ses bras il soulève
Le triste objet qui fit évanouir son rêve,

Et s'en va le porter vers un tertre éloigné
Que la plus haute mer a toujours épargné;
Puis, déposant auprès son fardeau volontaire,
Il se met à creuser péniblement la terre,
Non sans prier tout bas pour les trépassés. Or,
En creusant il finit par trouver... un trésor!...

Frères, vous le voyez : parfois, sans qu'on y pense,
Où l'on sema le Bien germe la récompense!

LES DEUX ORAGES

A M. LE COMTE CÉSAR DE PONGIBAUD

Dans ton château, debout sur la dune sauvage,
Lutte un monde orageux et l'orageuse mer,
Dis-nous de quel côté vient le plus noir ravage,
Quel vent est plus perfide et quel flot plus amer;

Quel espoir plus superbe enfle et trompe les voiles
De ceux qui vont tenter les deux gouffres béants,
Quel mirage adoré, quelles blondes étoiles
Fascinent de plus loin leurs ardeurs de géants;

Quels frêles passagers, sous la brise incertaine,
Quittent plus follement la rive pour l'écueil,
De quel puissant du jour, de quel bon capitaine
Contre un plus humble roc vient échouer l'orgueil;

Quel trône ou quel navire, au fort de la tempête,
Livre un combat plus rude avec le ciel en feu,
Quels débris naufragés, à ton œil de poëte
Peignent, à plus grands traits, la colère de Dieu...

Mais non... et, négligents du stérile problème,
Fécondons de nos pleurs quelques pieux sillons :
Dieu s'approche du cœur qui le prie et qui l'aime;
Battus d'un double orage, adorons et prions !

A NIEDERMEYER

Il fut modeste et grand. — Plus que tout autre il laisse
Au cœur de ses amis un vivant souvenir,
Comme à ses enfants la noblesse
D'un nom qu'adopte l'avenir !

LE ROI AVEUGLE

(*Poésie allemande.* — UHLAND)

Pourquoi sont-ils rangés en ligne de bataille,
Les blonds guerriers du Nord, sur le bord de la mer?
Que vient-il faire ici, plein d'un chagrin amer,
Le vieux monarque aveugle, une épée à sa taille?
Sur son bâton appesanti,
Penché vers l'horizon, il crie auprès de l'onde
Tellement, qu'au delà du noir détroit qui gronde,
Toute l'île en a retenti :

« Rends-moi, brigand, rends-moi ma fille prisonnière
Dans tes rochers muets et sourds.
Les accords de sa harpe et sa voix printanière
Faisaient soleil dans mes vieux jours.

Tu profitas, monstre sauvage,
De ses danses sur le rivage
Pour me la voler... Lâche affront!
Seul penser d'un cœur qui se brise!
Cela met l'opprobre à ton front;
Cela courbe ma tête grise. »

De sa caverne alors, haut comme un peuplier,
S'avance lourdement le ravisseur difforme;
Il tire du fourreau massif son glaive énorme
Et frappe sur son bouclier.

« Tu soldes à grands frais des archers en grand nombre,
Roi; pourquoi donc l'ont-ils souffert?
Tant de guerriers suivent ton ombre...
Pour délivrer ta fille aucun ne s'est offert!... »

Archers et chevaliers gardent tous le silence;
Nul ne sort des rangs. Le vieux roi
Tourne en tout sens sa tête aveugle qu'il balance:
« N'ai-je donc personne avec moi? »
Quand son plus jeune fils, le plus aimé des quatre,
Lui saisit sa main froide avec feu : « Tu verras,
Mon père; accorde-moi seulement de combattre;
J'ai du courage au cœur et de la force au bras.

— Enfant, c'est un géant terrible, l'adversaire,
Vautour qui d'un coup d'aile abat tous les oiseaux!
Mais Dieu mit de la moelle héroïque en tes os;
Je le sens, mon cher fils, à ta main qui me serre!

Prends cette vieille épée; en plus d'un grand hasard,
Les scaldes ont chanté sa gloire;
Prends, et si tu péris, que les flots sans mémoire
Dévorent le pauvre vieillard! »

L'onde écume et gémit. Chut! la barque est en route.
L'aveugle roi se tient immobile, il écoute.
Tout se tait, rien ne bouge autour de lui. Soudain,
Le choc des boucliers se mêle au bruit des glaives;

Les rauques hurlements du fort, combat lointain,
Fendent l'air, prolongé par l'âpre écho des grèves.

Les bras tendus, les yeux de larges pleurs noyés,
Dans un espoir craintif le blanc vieillard s'écrie :
« Contez-moi, contez-moi tout ce que vous voyez !
Mon épée... ah ! j'entends sa bonne voix chérie !
C'est mon épée... oh ! oui, qui rend ce son aigu...
Dans le cœur du brigand elle a laissé sa marque...
Le brigand est tombé par le héros vaincu !...
Salut à toi, robuste enfant du vieux monarque ! »

Et tout redevient calme ainsi qu'auparavant.
L'aveugle roi se tient immobile, il écoute :
Qui vient donc sur la mer?... les rames se levant
Et tombant, frappent l'onde, en leur bruyante joute.
On aborde, c'est lui ! c'est lui ! ton fils vainqueur,
Avec ta bonne épée où s'attache son cœur !
Puis, avec ses cheveux de soie
Et brillants comme le soleil,
Gunilde, l'aube à son réveil,
Ta fille, ton amour, ta joie !

« Bienvenu ! crie enfin l'aveugle rayonnant;
C'est mon aigle et c'est ma colombe !
Ma vieillesse n'aura qu'heureux jours maintenant,
Et l'honneur sera sur ma tombe !
Mon fils, tu placeras auprès de moi, d'abord
Mon épée, à la voix, la bonne voix qui vibre.
Et toi, ma fille, et toi qui désormais es libre,
Tu me pourras du moins chanter mon chant de mort ! »

Et le bon roi mourut. — C'était là son envie,
Car il avait perdu le jour avant la vie,
Et l'aveugle est un mort resté chez les vivants.
Mais de la harpe en deuil, relique filiale,
S'élève encor, les soirs, une plainte idéale
Qu'en échos affaiblis nous apportent les vents.

AU POËTE FRANÇOIS COPPÉE

Ma police de cœur me dit que l'Odéon,
Cher poëte, vous fut hier le Panthéon;
A vos vers on s'anime, on acclame, on disserte;
Au peuple grossissant le parvis est ouvert;
Votre *Passant* jamais ne doit *passer;* non certe.
Et les temps sont bien loin d'*Agar dans le désert.*

LA TRUITE

(Poésie allemande)

Pareille au trait qui vole,
Au fond d'un ruisseau clair,
La truite alerte et folle
Passa comme un éclair.
Moi, j'étais sur la rive,
Suivant au loin des yeux
Dans l'onde pure et vive
Tous ses ébats joyeux.

Un pêcheur, sur sa ligne,
Courbé, muet toujours,
De la bête maligne
Guettait les mille tours.
Tant que le flot, pensai-je,
Sera clair jusqu'au bas
Le poisson à ton piége,
Pêcheur, ne mordra pas.

Mais, de perdre ainsi l'heure,
Le méchant ennuyé,
Usant d'un nouveau leurre,
Troubla l'eau sans pitié.
La ligne sort de l'onde,
La truite y pend déjà...
Dans les flots comme au monde
Faut-il finir par là?

NELLA

Qu'elle chante sous la brise,
Qu'elle pleure dans l'église,
C'est la perle de Venise,
Blanche et fine... voyez-la!
C'est la rose sans rivale,
La colombe virginale,
C'est l'étoile matinale,
Mieux encore... c'est Nella!
Dans mon cœur j'ai son image,
Sur ses pas court mon hommage...
Elle est pauvre... c'est dommage,
Mais je l'aime... Tout est là!

« Des madones d'Italie,
Quand on est la plus jolie,
Pour les anges, c'est folie,
De garder son cœur, Nella!...
Vois mes bals, mes sérénades,
Ma devise des croisades,
Mes rubis et mes cruzades,
Mes palais et ma villa!
— Non, seigneur, non; j'aime un page
Qui me jure mariage.

S'il est pauvre, c'est dommage...
Mais je l'aime... Tout est là! »

NIZZA

Nizza, je puis sans peine,
Dans les beautés de Gêne,
Trouver plus douce reine,
Mais
Plus beaux yeux, jamais!

Tu peux trouver sans peine,
Plus haut seigneur dans Gêne,
Pour te nommer sa reine,
Mais
Plus d'amour, jamais.

Tu peux, avec tes charmes,
Remplir mon cœur d'alarmes,
Et le noyer de larmes,
Mais
Le changer, jamais!

Je puis, mourant d'alarmes,
Les yeux brûlés de larmes,
Maudire un jour tes charmes,
Mais
T'oublier, jamais!

DEUX POÉSIES ÉCOSSAISES

DE ROBERT BURNS

I

A ÉDIMBOURG.

ÉDINA, de l'Écosse, ô cité favorite,
Salut à tes palais, à tes tours, vieux manoirs,
Où de la loi sacrée, en tous les cœurs écrite,
Siégèrent près des rois les souverains pouvoirs!
Le pâtre, qui cueillait sous l'abeille sonnante
Les fleurs dont l'Ayr clair égaye au loin son cours,
Et qui, seul, à chanter passait l'heure traînante,
Sous ton ombre honorée abrite enfin ses jours.

Tandis que le commerce incessamment travaille,
La richesse croissante enfle ici ses flots d'or;
L'architecture, ici, levant sa grande taille,
De grâce et de splendeur fait son double décor;
Ici, du ciel venue avec sa forte règle,
La justice tient haut son glaive, ami du droit;
L'étude diligente, ici, de ses yeux d'aigle,
Va chercher le savoir dans son logis étroit.

Tes fils, belle ÉDINA, doux et bienveillants hôtes,
A bras ouverts toujours accueillent l'étranger.
Leur esprit libéral, leurs mœurs nobles et hautes
Ont dominé l'esprit et les mœurs du berger.
Attentifs aux longs cris des douleurs méprisées,
Comme aux besoins muets du mérite caché,
Qu'ils ne sentent jamais leurs sources épuisées,
Que jamais de l'envie ils n'aient leur nom taché!

Tes filles, aux bras blancs, ornent tes promenades,
Gaîment pures, ainsi qu'un ciel d'or de l'été,
Plus charmantes à l'œil que les fleurs des cascades,
Et plus chères au cœur que son rêve enchanté!...
Et la belle Burnet m'embrasse sous ses voiles,
Et des beautés du ciel je ne me lasse point...
Je vois le dieu d'amour sur son trône d'étoiles,
Et je sens que son œuvre est divine en tout point.

Calme, épiant de haut jusqu'aux moindres alarmes,
Ta rude citadelle apparaît là, debout,
Semblable au vétéran tout blanchi sous les armes
Et meurtri par le fer, avec un sang qui bout.
Ses murs massifs, voisins de l'aigle dans son aire,
Qui sur le roc abrupt s'élèvent effrayants,
Ont cent fois soutenu l'attaque du tonnerre
Et repoussé cent fois le choc des assaillants.

Avec un saint effroi, bien des pleurs d'amertume,
Je contemple ce dôme imposant et fameux
Dont les rois écossais, sujets de la coutume,
Avaient fait leur demeure héroïque comme eux.
Hélas! quels changements! dur travail des années!
Leur nom gît dans la poudre et l'oubli seul est roi!
L'orage a dispersé leurs races condamnées,
Et la loi dit : C'est juste. — Impitoyable loi!

Le cœur me bat, enfant plein d'une ardeur précoce,
De suivre vos pas, vous, dont les aïeux longtemps
Portèrent le lion de notre vieille Écosse
Dans les brèches des murs ou des rangs palpitants.
Et moi-même, qui chante avec un art rustique,
Peut-être mes aïeux ont-ils quitté jadis
Leur toit pour les dangers du camp patriotique,
Marchant où les menaient vos ancêtres hardis.

ÉDINA, de l'Écosse, ô cité favorite,
Salut à tes palais, à tes tours, vieux manoirs,
Où de la loi sacrée, en tous les cœurs écrite,
Siégèrent près des rois les souverains pouvoirs!

Le pâtre, qui cueillait sous l'abeille sonnante
Les fleurs dont l'Ayr clair égaye au loin son cours,
Et qui, seul, à chanter passait l'heure traînante,
Sous ton ombre honorée abrite enfin ses jours!

II

CHANSON DE : *Mon Épouse Nancy.*

« Mon mari, mon mari, baissez un peu la gamme;
Vos colères vous font perdre un temps précieux;
Quoiqu'on soit votre honnête et légitime femme
Après tout, on n'est pas votre esclave, messieurs!

— Et pourtant un des deux, en somme,
Doit obéir ici;
Réponds, est-ce la femme ou l'homme,
Mon épouse Nancy?

— Écoutez, si le mot du seigneur ne doit être
Que servitude à tout propos, à tout moment,
Moi, je prendrai congé de mon seigneur et maître,
Puis, adieu l'allégeance irrévocablement.

— Ce sera pour moi grand martyre;
Mais d'un pareil souci
Il faudra bien que je me tire,
Mon épouse Nancy!

— Il faut donc que mon cœur, mon pauvre cœur se brise!
Je touche au jour fatal... doux aux désespérés;
Sous la terre, bientôt, lorsque vous m'aurez mise,
Songez, songez comment vous le supporterez.

— Au fond, on a l'âme chrétienne;
Et, s'il m'éprouve ainsi,
Je prierai Dieu qu'il me soutienne,
Mon épouse Nancy!

— Ah ! bien, je tenterai, chez les morts taciturnes,
Mille choses, monsieur, pour vous épouvanter;
Autour de votre lit, dans les heures nocturnes,
Des spectres menaçants viendront vous visiter.

— Autre femme je prendrai vite,
Telle... que te voici...
L'enfer, de peur, prendra la fuite,
Mon épouse Nancy ! »

DEVANT UNE SOMBRE BOUTIQUE

A MADAME ERNESTINE DE B.

Noble miroir, terni par l'âge,
De souillure et d'or bigarré,
Sur ce misérable étalage
Comment te voit-on égaré,
Mêlant aux objets vils tes restes d'élégance
Et d'un orgueil embarrassé ?...
Telle, entre des manants, la courtoise arrogance
D'un gentilhomme déclassé.

Est-ce un mauvais hasard, la fatalité seule,
Ou le vol qui t'amène ici,
Ou quelque vente après le décès d'une aïeule
Qui du manoir t'exile ainsi ?
Ou bien, plus rigoureux sévice,
Ne serais-tu pas en effet
Comme un coursier hors de service
Dont un maître ingrat s'est défait ?

Tu subis les métamorphoses
Dont le monde afflige nos yeux,

Et l'instabilité des choses
Qui sont de ce côté des cieux...
Hélas! après les jours de fortunés présages,
Les ans de désillusion!
Tout change, le miroir ainsi que les visages...
Dérision! dérision!

Aux sculptures du chêne épais qui t'environne,
Aux courbes de l'encadrement,
Au vase modelé, qui te sert de couronne,
Tu fus et solide et charmant.
Et voilà que tu gis infirme
Et flétri dans ce noir taudis,
Et témoin, ton air me l'affirme,
De gestes et propos maudits.

Mais avant le malheur qui fane,
Longtemps sans doute, beau miroir,
Tu penchas ton front diaphane
Aux panneaux d'un galant boudoir.
De combien de *brillants* et de grâces exquises
As-tu fait le procès-verbal?
Que de fois, mieux que tous, tu donnas aux marquises
Tes muets conseils pour le bal!

Peut-être quelque jeune époux, un jour de fête,
Vint-il t'offrir couvert de fleurs!...
Et ce fut une joie immense et si parfaite,
Qu'on ne tarissait pas de pleurs!...
Un soir de *proverbes* peut-être,
Pour fuir de la cour l'œil vengeur,
Un page devant toi vint mettre
Bien du rouge sur sa rougeur!

Au fond d'une aveugle misère,
Tombé de ce destin de roi,
Les miroirs ont leur *Bélisaire,*
Qui se personnifie en toi.
Cependant une dame aux longs yeux de gazelle
Te jette une obole aujourd'hui,

T'adopte, et tu pourras reconquérir chez elle
Toutes les gloires qui t'ont fui!...

LA MUSIQUE

A M. ET MADAME OSCAR COMETTANT

Cécile est ta patronne aux cieux; mais ici-bas,
Musique, nos amours, tu t'élevas un temple
Chez ce couple choisi qu'avec orgueil contemple
Versailles, et, jetant des lauriers sur ses pas,
ELLE!... sa voix, son art, sa grâce nous enchante;
Et LUI, de toi, de tout parle comme elle chante!

COMME QUOI IL FAIT TOUJOURS DU VENT

AUTOUR DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

VIEILLE LÉGENDE

En l'an du Christ quinze cent treize,
Un jour, la Discorde et le Vent
Par la Beauce, tout à leur aise,
Cheminaient au soleil levant.
Devisant ensemble, ils arrivent
Dans la ville de Chartres; puis,
Après vingt cercles qu'ils décrivent,
Ils prennent la *Ruelle-au-Puits,*
Qui longe en étroite spirale

Le flanc nord de la cathédrale.
La Discorde au Vent dit alors :
« Reste un peu là, j'ai quelque chose
« A dire aux chanoines pour cause
« De service; — attends-moi dehors. »
Se glissant sous le porche en mitre,
La Discorde, à l'angle des tours,
Entra tout droit dans le chapitre...
Le Vent, dehors, l'attend toujours !

C'est pourquoi, fourrures de martres
Et manteaux ne se quittent pas,
Été comme hiver, sur le pas
De la cathédrale de Chartres.

JEAN MÉDARD

Jean Médard, natif de Champagne,
La foule vers Melun accourt
Des villes et de la campagne
Pour te voir pendre haut et court.
Qu'une larme au moins t'accompagne
Parmi leurs sauvages clameurs,
Puisque c'est d'aimer que tu meurs !

Aux moissons, à l'heure où l'on ferme
Les étables sur les gros bœufs,
Un gars, œil vif et jarret ferme,
Chantant par les sentiers bourbeux,
S'arrêta droit près d'une ferme.
Était-ce un trouvère, un soudard,
Un truand ? — C'était Jean Médard.

Il frappe et refrappe à la porte,
Car on n'est pas preste à Limours,

Les chiens hurlent, il pleut... qu'importe
A qui n'a souci que d'amours!
Enfin... enfin le vent apporte
Un bruit de pas. « Hé! mon garçon,
Que veux-tu? — Couper la moisson.

Dans ma Champagne la vendange,
Bon fermier, ne vaudra pas cher.
Prenez-moi; que je boive et mange,
Le reste... — Tope là, mon cher;
La soupe fume dans la grange,
Viens, et dors après le repas. »
Et Jean Médard ne dormit pas!

C'est qu'il avait vu la fermière
Dans l'église, à travers le chœur;
A ses yeux se fit la lumière,
La flamme se fit dans son cœur.
Pour le fermier c'est la première,
Que n'est-ce la dernière fois
Qu'il a pu dire : Je le vois.

« Bon! pensa-t-il d'abord, courage!
Le brave homme est vieux, roux et laid;
Cela donne cœur à l'ouvrage,
C'est bien le mari qu'il fallait.
Fine perle et rude entourage!
Vrai Dieu! sans trop languir, on doit
Mettre cette bague à son doigt. »

Oh! comme il travaille et moissonne
Jean Médard, dès que le jour point!
Dans les grands blés, sans voir personne,
Sa grande faux n'arrête point.
Et, le soir, quand l'*Angelus* sonne,
La fermière à son corset brun
Attache cent bluets pour un.

Or, de fleur en fleur, on raconte
Qu'il en vint très-vite à ses fins;

Dame ou fermière, pâtre ou comte,
Deux cœurs sont toujours assez fins;
Mais le troisième, au bout du compte,
Envers qui l'on a tous les torts,
Bien souvent est le plus retors.

Un soir qu'ils goûtaient le délice
Des anges, les deux beaux damnés,
Un fer sous leurs baisers se glisse...
C'est le mari! « Tiens! tiens! tenez! »
Jean Médard, voyant sa malice,
Lui serre le cou... C'est cela
Dont le grand prévôt se mêla.

Amour coureur ou sédentaire,
Amour de toutes les façons,
Amour est paradis sur terre;
Per Bacco, nous le confessons;
Toutefois, nous ne pouvons taire
Qu'il n'amène de grands tracas,
Tels que la hart en certains cas.

Jean Médard, natif de Champagne,
La foule vers Melun accourt
Des villes et de la campagne
Pour te voir pendre haut et court.
Qu'une larme au moins t'accompagne
Parmi leurs sauvages clameurs,
Puisque c'est d'aimer que tu meurs!

RACHEL A NEPHTALI

ROMANCE

Quoi ! Nephtali, quoi ! tu m'aimais !
Ta bouche enfin trahit ta flamme !
Ah ! tu devais m'ouvrir ton âme,
Un an plus tôt ou bien... jamais !
Ton frère, hélas ! tu vois sa femme,
Il a ma main et j'ai son cœur.
Pitié ! pitié ! je suis ta sœur !

Dans ce torrent, non loin de Tyr,
Pourquoi m'as-tu sauvé la vie?
Je n'irais point, d'effroi suivie,
Entre ses bras, rougir... mentir !
J'aurais sans crainte, au ciel ravie,
Crié ton nom vers le Seigneur !
Malheur ! malheur ! je suis ta sœur !

Le Dieu jaloux a l'œil sur toi,
C'est au Dieu fort à nous défendre,
Il veut lui seul se faire entendre.
Cache tes pleurs, épargne-moi !
Tes yeux si doux, ta voix si tendre,
Oh ! Nepthali, tout me fait peur.
Va-t'en ! va-t'en ! je suis ta sœur !

RETOUR DE L'ARMÉE

La voix de leurs clairons, que l'écho multiplie,
Annonçait de plus près nos troupes d'Italie.
Dans la *Place-Royale*, hier, au jour tombant,
Une femme était seule et triste sur un banc;
Oh! bien triste! Sa mise, assez fraîche et soignée,
Tenait la question de misère éloignée;
Mais nous sommes sujets à tant d'autres douleurs!
Une compassion discrète vers ses pleurs
Involontairement me conduisait; et comme
Je m'approchais, alors, voyant venir un homme,
Elle fit, sans bouger, un signe de sa main,
Qui semblait m'indiquer de suivre mon chemin,
Et me dire qu'il est de poignantes blessures
Où même les pitiés font l'effet de morsures.

Son fils, quand les vainqueurs reviennent à grands pas,
Est peut-être de ceux qui ne reviendront pas!

MEYERBEER

Dans son camp de victoire, en pleine France, il tombe;
Berlin lui donna l'âme et nous reprend son corps,
Mais Paris, s'il n'a pas son berceau ni sa tombe,
Fut le trône adoptif de ce roi des accords.

LES MANDOLINES

NOCTURNE A DEUX VOIX

REFRAIN.

ENSEMBLE.

Sans aucuns trésors que nos mandolines
Riches de gaîté pourtant,
Par les prés fleuris et par les collines,
Nous allons toujours chantant :
Par les prés et les collines
Nous allons chantant!

PREMIER COUPLET.

UNE VOIX.

As-tu vu comme il est morose,
Le trésorier du vieux manoir ?
J'avais honte à notre teint rose,
Près de son air farouche et noir.

L'AUTRE VOIX.

Sans doute il a peur qu'on le vole.
Les heureux ont de ces malheurs!
Nous, une chose nous console,
Nous ne craignons pas les voleurs!

(Reprise du refrain.)

Sans aucuns, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

UNE VOIX.

Pour la fête de la marquise
As-tu vu ce royal gala?
Gros gibiers, beaux fruits, crème exquise,
Vins choisis, tout abondait là.

L'AUTRE VOIX.

Excepté l'appétit, ma chère,
Rien ne manquait à leur repas...
Nous, tout en faisant maigre chère,
L'appétit ne nous manque pas!

(Reprise du refrain.)

Sans aucuns, etc.

TROISIÈME COUPLET.

UNE VOIX.

Et dans le castel sur la roche,
Ces nouveaux mariés encoı,
On voit bien dès qu'on les approche
Qu'ils ont épousé... beaucoup d'or!

L'AUTRE VOIX.

La femme est dolente et jalouse;
Le mari gronde, et cætera...
Nous, si jamais on nous épouse,
C'est bien nous qu'on épousera!

REPRISE DU REFRAIN.

Sans aucuns trésors que nos mandolines
Riches de gaîté pourtant,
Par les prés fleuris et par les collines
Nous allons toujours chantant.

J'AI TANT SOUFFERT

J'ai tant souffert dans cette vie!
Je veux fuir le bruit et le jour.
Malheur à celle qui se fie
Aux fragiles serments d'amour!
Mes sœurs du hameau, Laure, Estelle,
C'est moi, mon cœur vous est ouvert!...
Eh quoi! vous dites : Quelle est-elle?
C'est que j'ai tant souffert!
J'ai tant souffert!

J'ai tant souffert dans cette vie!
Mon phare d'espérance est mort.
Mais, son inconstance assouvie,
Si l'ingrat trouvait un remord!
S'il me disait : « Vois ta Victoire,
Veux-tu de moi dans ton désert? »
Non, à peine oserais-je y croire...
C'est que j'ai tant souffert!
J'ai tant souffert!

J'ai tant souffert dans cette vie!
J'aimerais à lui dire adieu.

Bien souvent, en songe ravie,
Je me crois là-haut, devant Dieu.
Je m'écrie alors : « O mon père,
Voyez mon âme à découvert !
Grâce ! grâce ! et si je l'espère,
C'èst que j'ai tant souffert !
J'ai tant souffert ! »

L'ÉTRANGÈRE

Oh ! j'ai rêvé d'une étrangère,
Plus douce qu'un enfant qui dort
Puis soudain, rieuse et légère,
Comme la fée aux cheveux d'or.
C'était, parmi les filles d'Ève,
Une blonde sœur d'Ariel,
Qui venait nous parler du ciel...

Je vous vois, ce n'est plus un rêve !

Oh ! j'ai rêvé que ce bel ange
Passait, chantant dans nos chemins ;
Et moi, saisi d'un charme étrange,
De loin, je lui tendais les mains ;
Et, comme le flot qui s'élève,
Je sentais mon cœur se gonfler,
Et ma vie en pleurs s'en aller...

Regardez ! ce n'est plus un rêve !

Oh ! j'ai rêvé ; car dans ce monde
J'ai tant de bonheur en rêvant,
Que, voyant ma peine profonde,

Vint à moi la divine enfant.
Et qu'alors — faut-il que j'achève?
Tremblante, elle me dit tout bas :
« Meurs-tu d'amour? Oh! ne meurs pas! »

Las! hélas! ce n'était qu'un rêve!

RONDEAU

EN REPONSE A CELUI D'HYACINTHE VINSON

Gentil rondeau, sous telle main savante,
Me retient l'âme à son rhythme servante;
C'est de l'esprit le frais *Eldorado*.
Y part le vers comme flèche ou jet d'eau;
Tant d'art s'y loge et de grâce émouvante,
Qu'il n'est chanson, villanelle ou sirvente,
Soit de Pétrarque, ou Marot ou Cervante,
Qui ne tirât après toi le rideau,
Gentil rondeau!

Donc, n'avez droit, rimeur, de ceux qu'on vante,
A dire ainsi la muse décevante.
D'un luth d'ivoire elle vous fit cadeau,
Qui ne sera vain hochet ni fardeau,
A qui tant vite et tant bien nous invente
Gentil rondeau!

AU POËTE ARMAND RENAUD

QUI M'APPORTAIT UNE ROSE

Hélas! hélas! j'avais l'épine sans la rose,
Cher poëte, et voilà qu'à mon triste bouquet
Vous apportez la douce chose,
La douce chose qui manquait!

Il ne manquera rien à vous. Dieu vous convie
Aux fêtes sans nuage, aux gloires sans affront;
Et vous marcherez dans la vie
Des roses sous vos pas et des lauriers au front.

Ainsi réalisant, sa plus belle chimère,
Fière encor de son autre enfant,
Grande d'intelligence et de cœur, votre mère
Jette sur ses deux fils un regard triomphant.

AU POËTE ACHILLE TAPHANEL

Vieux répétiteur des doctes leçons
Qu'impose la muse à ses nourrissons,
Hier, je vous reçus, écolier imberbe,
Poëte déjà beaucoup mieux qu'en herbe.
Vous voilà d'emblée en mon cœur admis...
O dernier venu de mes bons amis,
C'est un pronostic excellent! Jeune homme,
Parmi ceux qu'on aime et ceux qu'on renomme,
Vous ne serez point longtemps inconnu :

Verez sous partout considéré comme
Ne le serait pas le *premier venu.*

AU MÊME.

EN LUI ENVOYANT LE SONNET DE LA « RETRAITE » D'ALEXANDRE COSNARD.

Jeune athlète, nourri de la céleste manne,
Vous arrivez dispos et frais, moi je suis las...
Je sonne la retraite, hélas!
Lorsque vous sonnez la diane.

SONNET

A MON CHER POETE A. C.
QUI M'AVAIT PRÊTÉ *Aurores et Couchants*
DE M. E. SIMON

Nul écho glorieux ne m'apporte leurs noms.
ALEX. COSNARD, *Tumulus.*

— Ami, j'ai dévoré, j'ai savouré ce livre,
Qui, débordant de pleurs, de sarcasme et de chant,
Joint les blancheurs de l'aube aux pourpres du couchant,
Et qui nous rafraîchit ensemble et nous enivre.

Qu'il y fasse soleil, pluie orageuse, ou givre,
Toujours la forme exquise au fond mâle ou touchant,
Comme un vêtement souple et beau, va s'attachant;
Et toujours sous le rhythme on y sent un cœur vivre.

Vos vers réparateurs : *Vatibus ignotis,*
Cher Cosnard, des talents sous la brume engloutis,
Ont pleuré la détresse et vengé la mémoire.

Tel sera de Simon le destin rétabli :
Quand plusieurs ont glissé de la vogue à l'oubli,
Lui, qui n'eut pas la vogue, un jour aura la gloire.

A MADAME HERMINIE PARDINEL

QUI AVAIT RENDU A L'AUTEUR CENT CARTES DE VISITE

Quoi! vous gardez, est-il possible?
Toutes ces cartes à mon nom!
Eh quoi! votre porte inflexible
Tant et tant de fois m'a dit : *Non!*
Hélas! je le savais, car chacun dans son âme
A le secret de ses malheurs.
Fallait-il sous les yeux me remettre, madame,
Tous les témoins de mes douleurs!

A ADOLPHE DE SAINT-VALRY

Poëte, mon poëte, inspiré par votre âme...
Vous n'êtes point de ceux qui, chaque jour nouveau,
Trempent leurs doigts dans l'encre et fouillent leur cerveau
Afin d'y déterrer roman, poëme ou drame;
Et qui vont à la messe, aux trois quarts endormis,
Ainsi qu'à leur bureau de nonchalants commis,

Ils font exactement suinter de leur plume
Dix pages par soleil, et par mois un volume;
Et tout cela vient pâle et languissant au jour,
Comme de froids enfants engendrés sans amour.

Poëte, mon poëte, ah! vous êtes tout autre;
Ce labeur énervant n'est nullement le vôtre.
Vous attendez votre heure au seuil du paradis,
Et c'est ce qu'en vous j'aime et ce que j'applaudis.
Vous savez demeurer tout un an sans écrire,
A voir poindre vos fruits et vos rosiers sourire...
Puis, un souvenir frappe à votre cœur; alors
A flots brûlants ou frais s'échappent au dehors

Tous ces germes vivants, ces réelles magies,
Prenant, sous votre luth, des formes d'élégies,
Et l'art s'unit au vrai dans un hymne touchant
Et nous fait d'une larme un adorable chant!

Et maintenant, le flux vous porte, allez! *Rosine*
Aura bien, n'est-ce pas? quelque blonde cousine;
Ozanne plus d'un frère, et de ses belles eaux
Enghien fécondera d'harmonieux ruisseaux.

Le delphique laurier pour votre front s'apprête,
Et de tous vos amis que la divine fête,
Ce triomphe prochain, tient en un doux émoi,
Tout mourant que je suis, le plus heureux c'est moi.

A MADAME ANAÏS SÉGALAS

Muse que le lyrique Éden nomme son Ève,
Je vous le dis encor, dussé-je être importun

(Pensée et rêve, c'est tout un),
Quand je ne pense pas à vous, c'est que j'en rêve.

A SAINTE-BEUVE

SUR SES POÉSIES COMPLÈTES :
Joseph Delorme, Consolations, Pensées d'août.

De ton vol dans ma main je tiens l'immensité.
Trois fois béni le livre, ô mon cher Sainte-Beuve,
Où rayonne à nos yeux la multiple unité !
Comme des séraphins la robe toujours neuve,
Ta poésie est fraîche, et son soufle agité
Ressuscite en nous-même, après bien des années,
Tout un printemps de fleurs que l'on croyait fanées.

Ton vivace laurier affronte les hivers;
Et moi qui dans les temps te saluai poëte,
Qui de ton auréole ai protégé mes vers,
Ma voix plus que mon cœur ne sera pas muette,
Aujourd'hui que j'apprends, sur ces feuillets ouverts,
Quelle angoisse céleste et quels douloureux charmes
De vivre encor ta vie et repleurer tes larmes.

Protée, au cœur naïf, dans la foule isolé,
A tes vers, comme toi, mon âme se transforme,
Ainsi qu'un vêtement sur les membres collé.
Oui, je souffre et je meurs avec *Joseph Delorme;*
Plus tard, tu l'as voulu, je renais *consolé;*
Puis, ton brûlant *août* me verse ses pensées
D'orages flamboyants et d'azur nuancées.

Ton astre poétique a décrit dans le ciel
Sa courbe d'harmonie, et de toutes ses phases

Mon cœur ému suivit le jeu continuel,
Car tu pleuras sans faste et chantas sans emphases.
Car sous ton art toujours palpite le réel;
Et la ronce ou la fleur, la moisson ou l'ivraie,
Gonflent tes vers, nourris de toute chose vraie.

Et quelques-uns t'ont dit infidèle et changeant!
Non; la variété n'est pas de l'inconstance.
Selon le ciel, selon ses bords, le lac d'argent
Prend une autre couleur de distance en distance;
C'est la même onde, où vont mille reflets nageant,
Et pourpre du soleil, et brume de la terre...
Et plus le lac est pur, plus son cristal s'altère.

Je n'ai glorifié que le poëte encor;
Cette gloire suffit et les comporte toutes;
Ta prose cependant nous livre son trésor,
Et de la foule aveugle ayant vaincu les doutes
Aux talents contestés donna la palme d'or.
Toi, dont on parlait tant, tu vins parler des autres.
Le Dieu s'est bien souvent mis au rang des apôtres.

Ah! si tous avaient su, comme tu le voulais,
Se tenir en faisceau d'amour et de génie,
De cités en cités on dirait : Voyez-les!
Sous leurs simples lambris ces rois de l'harmonie
Égaleraient les rois, habitants des palais;
Et l'on n'aurait pas vu de cyniques harpies
Mêler leur sale joie à nos guerres impies!

POUR M. L'ABBÉ ÉLÉONOR SIMON

QUI M'ADRESSE DE BEAUX VERS

A vous la lyre et l'encensoir !
A vous ! pour que le divin maître
Miraculeusement puisse être
Par le poëte et par le prêtre
Glorifié matin et soir !

POUR M. LE BARON DE CROZE

QUI AVAIT ENVOYÉ A L'AUTEUR UN EXEMPLAIRE
DE *L'Imitation*

Mon Dieu ! dans ce vallon des douleurs où nous sommes,
Faut-il qu'un tel bonheur me soit encor permis !
Le livre le plus beau, fait par la main des hommes,
M'est donné par la main du meilleur des amis.

ADIEUX

A CLOTILDE ET A JULIE

(1871)

A vous, de ma torture, ô gardiennes fidèles.
Des tendres dévoûments intelligents modèles,

Ces derniers vers; à vous qui poussez la bonté,
Avec le cœur bien gros, jusques à la gaîté,
Sachant qu'il faut sourire à l'entour des tristesses,
Comme vous deux, hélas! mes constantes hôtesses.

. . . .

Pour les jours, la fatigue et les sombres ennuis;
L'insomnie énervante et pâle, pour les nuits;
Voilà ce qu'à la fille aussi bien qu'à la mère
Réserve incessamment ma destinée amère.

. . . .

Au pauvre Moi si Dieu — quel beau rêve enchanté!
Rendait jamais un peu de joie et de santé,
Comme je délîrais vos chaînes rigoureuses!
Que je serais heureux en vous rendant heureuses! ..
Vains songes que cela!... mais je ne puis penser
Que Dieu ne songe pas à vous récompenser.
Il saura bien trouver, dans ses trésors de grâces,
Quelques mystiques fleurs à semer sur vos traces...
De mon horrible angoisse, enfer prématuré,
Priez toutes les deux que je sois délivré!...

. . . .

JUBILÉ DE SHAKESPEARE

23 AVRIL 1864

Entre tous les lutins, les esprits familiers,
Jadis, sous les manoirs, répandus par milliers,
Hôtes évanouis, qui, dans le moyen âge,
Avec nos bons aïeux faisaient si bon ménage,
Il en est deux ou trois, plus près de nous couchés,
Que le grand jour encor n'a point effarouchés.
De ce tout petit nombre est la petite Reine,
Que les songes pourraient appeler leur marraine,

Parce qu'ils sont bercés et doués de sa main,
La Reine Mab, qu'un soir, trouva sur son chemin
Shakespeare, et dont il fit rayonner la couronne
Aux yeux demi-voilés des amants de Vérone,
Et qui court par les nuits, vive et fluette, ainsi
Qu'il la représenta dans les vers que voici :

« Avez-vous rencontré la Reine Mab? C'est Elle
Qui fait, dans le sommeil, veiller l'âme immortelle;
Aussi mince, et moins longue, en toute sa hauteur,
Que l'agate qui brille au doigt d'un sénateur,
Elle s'en va, traînée au vol par deux atomes,
Autour des lits dormeurs balancer des fantômes.
Une écorce de noix forme son char léger,
Qu'a creusé l'écureuil ou l'insecte étranger,
Qui depuis deux mille ans travaille pour les fées;
Un sylphe y colora des pavots en trophées;
Sa triple roue ovale a pour maigres rayons
Les pattes du faucheux dont nous nous effrayons;
Sur le magique char, l'aile d'une cigale
Étend l'abri mouvant de son ombre inégale;
Les brides, les harnais frêles, inaperçus,
Sont les fils vaporeux que la Vierge a tissus.
Établi sur le siége, un moucheron nocturne,
Vêtu de gris, conduit la Reine taciturne.
A l'os d'un grillon noir pend son fouet qui, dans l'air,
Dessine, en se jouant, la fuite d'un éclair.
Durant les nuits, la fée, en ce grêle équipage,
Galope follement dans le cerveau d'un page,
Qui rêve espiègles tours et propos amusants;
De là, sur les genoux des hautains courtisans
Elle marche : aussitôt ils font des révérences;
Sur le front d'un vieux juge : il rêve remontrances,
Épices et gibets; parmi les longs cheveux
D'une dame romaine : elle entend des aveux,
Des sonnets caressants, de molles sérénades.
La fée en mille endroits poursuit ses promenades;
Tantôt elle s'accroche au nez d'un procureur;
Vite, il flaire un procès, délicieuse erreur!...
Tantôt elle se plaît, du bout de sa baguette,

A gratter le menton d'un gros abbé, qui guette,
D'un air humble et contrit, un bon canonicat.
Elle escalade encor la nuque d'un soldat,
Qui rêve d'ennemis qu'il pourfend, de cruzades,
De coutelas d'Espagne et de larges rasades;
Le tambour retentit, il s'éveille, et d'abord
Jure, et prie en jurant toujours, puis se rendort.
C'est Elle, c'est aussi la fée aventurière,
Qui des chevaux, dans l'ombre, émiette la litière,
Et dont elle aplatit et tresse avec douleur
Les crins ensorcelés, présage de malheur!
C'est Elle enfin, dit-on, qui, dans un songe habille,
Coiffe de fleurs, ramène au bal la jeune fille,
Et lui fait entrevoir des mystères qu'un jour
A son cœur ignorant dévoilera l'amour...
Mais le coq chante; adieu la Reine Mab! »

—

La scène
Se transforme, et l'on voit la caverne malsaine
Où, Macbeth étant roi, les trois Sœurs de l'enfer
Font une œuvre sans nom dans leur chaudron de fer.
Le vent siffle, l'éclair pâlit, la foudre gronde,
Et les jaunes hiboux dansent leur triste ronde :

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

« Le chat-tigre, là-bas, a miaulé trois fois.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois le hérisson a fait glapir sa voix.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Et le harpeur nous crie : Il est temps... à vous trois!

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons autour de la chaudière
Et jetons-y tous nos poisons.
Crapaud, qui durant trois saisons,

Endormi sous la froide pierre,
T'es gonflé d'un venin mordant,
Bête immonde, va, la première,
Cuire au fond du bassin ardent.

TOUTES TROIS.

Redoublons de travail, que le feu tourbillonne;
Soufflons, et qu'à grand bruit la chaudière bouillonne!

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Que ce tronçon d'un serpent des marais
Avec le jus du crapaud cuise et roule:
Ajoutons-y d'abord un œil de poule,
Le fiel d'un bouc, trois dents de louve après;
Puis le duvet de la souris volante,
Un dard d'aspic, une aile de hibou;
Un pied de porc, la cervelle d'un fou,
Et le polype, à moitié bête et plante.
Faisons bouillir le coulis infernal;
Formons un charme invincible et fatal.

TOUTES TROIS.

Redoublons de travail, que le feu tourbillonne;
Soufflons, et qu'à grand bruit la chaudière bouillonne!

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Les écailles d'un dragon vert,
Une langue de chien, une taupe endormie,
Un vieux œuf, des morceaux de sorcière en momie,
L'estomac d'un requin ouvert,
Une racine de ciguë,
Arrachée, à minuit, par une bise aiguë:
Une cuisse de grand lézard,
Onze branches d'un if, abattu sur la dune
Pendant une éclipse de lune,
Un goître tombé par hasard;
Des lèvres de Tartare, un nez de Turc, un foie
De Juif blasphémateur; le doigt, tout noir de sang,

D'un enfant de fille de joie
Sur la borne écrasé par sa mère, en naissant.
Étendons par-dessus la peau d'une lamproie
Et les boyaux d'un tigre encor plein de sa proie,
Pour rendre le mélange et solide et puissant.

TOUTES TROIS.

Redoublons de travail, que le feu tourbillonne;
Soufflons, et qu'à grand bruit la chaudière bouillonne!

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Paix! voyez encor ce que j'ai;
Versons dans la masse qui tremble
L'écume d'un dogue enragé,
Puis, refroidissons tout ensemble
Dans du sang de singe figé.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Comme une fécondante pluie,
Sur les charbons presque amortis,
Répandons le sang d'une truie,
Qui dévora ses neuf petits.
Et, dans la flamme rallumée,
En épelant tous bas le magique alphabet,
Jetons de la graisse, exprimée
Du corps d'un assassin séché sur un gibet.

TOUTES TROIS.

En rond, en rond, autour, autour, trois fois, de sorte
Que tout le mal y rentre et tout le bien en sorte...
Esprits noirs, blancs, rouges et gris,
Brouillez ces poisons et ces fanges;
Mêlez, mêlez, mêlez, Esprits,
Qui savez faire les mélanges.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

A la démangeaison de mes doigts, près d'ici

Passe quelque profane.

(On frappe.)

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Et qui donc frappe ainsi?

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Ouvrez, qui que ce soit.

MACBETH, entrant.

Eh bien! sorcières sombres?... »
Chut! — Quels tendres rayons percent les noires ombres?
Sorcières et caverne, il n'en reste plus rien.
Des Sylphes, dans l'azur, le chœur aérien
Plane; un *Songe-d'Été* nous porte près d'Athènes,
Sous un bois plein d'oiseaux, de fleurs et de fontaines.
Titania, la fée au sceptre de saphirs,
Contemple un beau berger que bercent les zéphyrs;
Tandis, qu'en souriant, sa cour, un peu loin d'elle,
Fait, dans tous les sentiers, une garde fidèle.

TITANIA.

« Ne cherche pas, jeune homme, à sortir de ce bois,
De ma belle prison de mousses et de feuilles.
Tu resteras ici, mortel, que tu le veuilles
Ou non; car mon oreille est ivre de ta voix,
Et mes yeux de ta forme, et je commande en Reine
A ce peuple d'Esprits qu'à ma suite je traîne.
Sur mon Empire un seul été règne toujours;
Tu règnes sur mon cœur, toi, soleil de mes jours!
Viens; je te donnerai pour compagnes, des fées,
Couvertes d'ambre et d'or, et de perles coiffées.
Elles t'iront chercher, dans l'abîme des eaux,
Mille joyaux sacrés, que n'ont point vus les hommes;
Puis, elles chanteront, durant tes légers sommes
Sur un lit de lotus, d'herbes et de roseaux.
Et je saurai si bien, par ma toute-puissance,
Épurer, en jouant, aux flammes d'un éclair,

Les éléments grossiers de ton humaine essence,
Que tu prendras le vol d'un jeune Esprit de l'air !...
— Holà, *Fleur-de-Pois, Mite,* et *Graine-de-Moutarde,*
Et *Toile-d'Araignée,* allons ! et qu'on ne tarde !

(Quatre fées se présentent.)

PREMIÈRE FÉE.

Me voilà toute prête.

DEUXIÈME FÉE.

Et moi de même.

TROISIÈME FÉE.

Et moi.

QUATRIÈME FÉE.

Et moi, Reine; où faut-il aller?

TITANIA.

Voilà mon Roi,
Et le vôtre !... Soyez aimables et polies
Pour ce fils de la Terre, et faites-vous jolies.
Chantez autour de lui, dansez vos plus beaux pas.
D'abricots savoureux, de la grappe des treilles,
De mûres au sang noir, et de pêches vermeilles,
Et de figues d'Athène embaumez ses repas.
Dérobez leur doux miel aux fécondes abeilles
Pour tempérer son vin de Crète et de Naxos;
Et dévalisez-les de leurs cires, pareilles
Dans leur cuisse gonflée, à la moelle des os.
Pour en faire un flambeau, nocturne météore,
Que vous allumerez à l'œil du ver-luisant,
Et qui caressera, d'un rayon complaisant,
L'enivrement rêveur du mortel que j'adore !
Aux insectes, de l'ombre et du silence amis,
Arrachez mollement leurs ailes bigarrées,
Pour amortir, avec des gazes colorées,
Les longs dards de Phœbé sur ses yeux endormis...
— Esprits, inclinez-vous, comme devant un Mage,
Et d'un culte divin prodiguez-lui l'hommage.

PREMIÈRE FÉE.

Salut, mortel, salut !

DEUXIÈME FÉE

Salut !

TROISIÈME FÉE.

Salut !

QUATRIÈME FÉE.

Salut !

TITANIA.

Maintenant, aux accords d'un invisible luth
Portez-le sous mon myrte au berceau. — Prenez garde!
Bien. — La lune d'un œil humide nous regarde;
Et, quand son chaste front laisse échapper des pleurs,
C'est qu'elle plaint, hélas ! la jeunesse des fleurs,
Si rapide sourire ! ou qu'elle se lamente
Sur quelque vierge en peine et qui devient amante...
Dors, mon enfant; je vais t'enfermer dans mes bras.
— Allons, dispersez-vous, Sylphides, fuyez toutes ! —
Ainsi le chèvrefeuille en amoureuses voûtes
Se courbe et s'entrelace... Oh ! va, tu m'aimeras !
Ainsi, dans ses anneaux la liane, avec force,
De son sauvage époux emprisonne l'écorce...
Oh ! j'ai soif d'un bonheur inconnu ! laisse-moi
Boire le pur nectar de ta lèvre chérie...
Je donnerais, vois-tu, pour un baiser de toi,
Tout mon royaume de féerie !... »

Tel j'ai voulu, Shakespeare, — ah ! pardonne en faveur
De mon irrésistible et constante ferveur, —
Détacher trois rameaux de l'arbre fantastique,
Qui varie aux regards ta forêt dramatique;
Et je viens, pour offrande à ce pieux banquet,
Avec tes propres fleurs te former un bouquet.
— Astre, dans tous les cieux ayant ton satellite,
Des tragiques États, ô Roi cosmopolite,

Ici, comme partout, sois donc glorifié!...
Mais notre orgueil français n'est point sacrifié
Dans ce culte au divin Breton. Et certes Londre
Par un même *hourra* peut au nôtre répondre.
N'avons-nous pas Celui qui nous préside absent,
Dans son nimbe lointain poëte éblouissant?...
Puis, n'opposons-nous pas, pour le scénique empire,
Tartuffe à *Richard trois*, et Molière à Shakespeare?
— Les lettres, République aux cent trônes debout,
C'est un seul cœur qui bat, un seul cerveau qui bout;
Peuples! de mille accords faites votre harmonie;
Vous gagnez tous, au libre échange du génie.

Et d'abord, les Grands Dieux!... Shakespeare, et c'est pourquoi
Dans nos toasts enflammés nous commençons par toi!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

NOTE DE L'ÉDITEUR

Depuis 1830, M. Émile Deschamps n'avait plus jugé à propos de reproduire à chaque édition nouvelle la préface des *Études,* et même il l'avait exclue de l'édition de ses œuvres complètes qui devait paraître de son vivant et que nous publions aujourd'hui. (Voir l'avant-propos du 1er volume.)

Conformément au désir de son auteur, la préface n'a pas été imprimée en tête des poésies. Mais les réclamations et les reproches réitérés de tous les amis du poëte et d'un grand nombre d'amateurs nous obligent à combler ici cette lacune.

Nous reproduisons le texte de la première édition (1828). On trouvera en note les variantes, d'ailleurs peu nombreuses, des éditions suivantes, ainsi que plusieurs corrections importantes faites depuis par l'auteur sur son propre exemplaire, et qui devaient rester inédites.

PRÉFACE

DES

ÉTUDES FRANÇAISES

ET

ÉTRANGÈRES

1828

Il faut aux hommes, et surtout aux Français, grands querelleurs et grands parleurs, un champ de bataille toujours ouvert, ou une arène de discussions toujours en mouvement. Après les guerres de la Ligue et de la Fronde, sont venues les querelles des Jansénistes et des Molinistes, auxquelles ont succédé beaucoup d'autres disputes jusqu'à celles des Gluckistes et des Piccinistes; et maintenant, de toutes les factions qui ont troublé la France, il ne reste plus, nous l'espérons, que des Classiques et des Romantiques, et une bonne animosité de part et d'autre. C'est décidément la haine à la mode.

On a défini tant de fois le *Romantisme* que la question est bien assez embrouillée comme cela sans que nous l'obscurcissions encore par de nouveaux éclaircissements. Il y a des hommes de lettres qui ont dit : « Nous condamnons la littérature du XIXe siècle parce qu'elle est romantique. » — Et pourquoi est-elle romantique? — « Parce qu'elle est la littérature du XIXe siècle. »

Cet argument ne nous a pas complétement satisfait. D'autres ont ajouté : « On appelle *classiques* tous les ouvrages faits pour servir de modèles, et *romantiques* tous les ouvrages absurdes : donc, pour peu qu'on ait le sens commun, il est impossible qu'on soutienne la cause du romantisme. » Ceci est plus fort. Cependant on peut encore trouver mieux, en cherchant bien. Ne cherchons pas, et contentons-nous, en dépouillant ces deux définitions hostiles de ce qu'elles ont de niais, d'en faire jaillir deux grandes vérités, savoir : qu'il n'y a réellement pas de *romantisme,* mais bien une littérature du XIXe siècle ; et en second lieu, qu'il n'existe dans ce siècle, comme dans tous, que de bons et de mauvais ouvrages, et même, si vous le voulez, infiniment plus de mauvais que de bons. Maintenant que les *non-sens* des dénominations ont disparu, il sera facile de s'entendre.

En quoi consiste réellement la littérature française de l'époque actuelle? Par quels genres de compositions se fait-elle surtout remarquer? Quels sont les ouvrages qui font déjà sa gloire? — Pour répondre à ces questions, il ne faut qu'examiner en quoi consiste notre gloire littéraire dans les époques précédentes, et quels sont les genres où nos hommes de génie ont excellé. Or, c'est précisément dans ce qu'ils n'ont pas fait qu'on peut se faire un nom. Nos grands maîtres ont parcouru en triomphe et jusqu'au bout toutes les routes qu'ils se sont ouvertes. On doit s'écarter de leur chemin autant par respect que par prudence ; et certes, ce n'est point en cherchant à les imiter qu'on parviendra jamais à les égaler. Un grand siècle littéraire n'est jamais la continuation d'un autre siècle.

Les hommes d'un vrai talent de chaque époque sont toujours doués d'un instinct qui les pousse vers le *nouveau,* comme des voyageurs qui marchent sans cesse à la découverte de pays inconnus. Après Montaigne, Pascal, La Bruyère, Bossuet, Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau, etc., tous ces beaux génies, si dissemblables entre eux, qui ont fait de la prose française la plus spirituelle et la plus éloquente prose de l'Europe,

comment Bernardin de Saint-Pierre, comment M. de Chateaubriand, la plus grande figure littéraire de notre temps, se sont-ils placés tout d'un coup à côté d'eux? C'est encore en ne leur ressemblant pas. *Les Études de la nature, Paul et Virginie,* le *Génie du Christianisme, René,* l'*Itinéraire,* sont des productions qui n'avaient pas leur germe dans notre langue; et aujourd'hui même, parmi les écrivains exclusivement voués à la prose, quels sont les plus remarquables par la pensée et par l'expression, si ce n'est ceux qui se livrent à la haute étude des sciences philosophiques ou aux profondes recherches historiques : deux importantes matières que nos grands prosateurs des derniers siècles étaient loin d'avoir épuisées, et dans lesquelles les littératures étrangères nous ont devancés et surpassés. Les historiens et les philosophes de la génération nouvelle sont entourés de trop d'estime et de célébrité pour qu'il soit besoin de les louer et même de les nommer. Qu'il nous suffise de rappeler qu'ils méritent leurs noms et nos éloges, principalement parce qu'ils cultivent un champ dont leurs devanciers avaient à peine défriché une partie.

Si de la prose nous passons à la poésie, nous retrouverons les mêmes symptômes et l'application invariable des mêmes règles, mais bien plus frappantes encore, parce que (le théâtre excepté) le siècle de Louis XIV et celui de Voltaire ne sont pas, à beaucoup près, aussi grands ni aussi complets dans la poésie que dans la prose. En effet (mettant toujours à part la poésie dramatique qui fera tout à l'heure l'objet d'un examen spécial), voyons quels monuments impérissables nous ont laissés nos poëtes classiques : Voltaire se présente avec ses épîtres philosophiques, un poëme héroï-comique qui est un péché *mortel* et *immortel,* et toute sa poésie légère; Boileau avec un poëme didactique, un volume de satires et son admirable *Lutrin;* et La Fontaine, le plus poëte de tous, avec ses fables et ses contes. Voilà des genres de poésie dans lesquels trois grands hommes ont donné à la France une incontestable supériorité, et

nous admirons sincèrement l'orgueil ou l'humilité de ceux de nos auteurs qui continuent à s'y exercer. Pourquoi courir après des palmes déjà cueillies? Comment espère-t-on avancer dans une carrière encombrée de chefs-d'œuvre?

Mais la littérature française des deux derniers siècles est restée fort inférieure à toutes les littératures anciennes et modernes dans trois autres genres ; et fort heureusement pour les poëtes du siècle actuel, ces genres sont : l'*Épique*, le *Lyrique*, et l'*Élégiaque*, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus élevé dans la poésie, si ce n'est pas la poésie même. Franchement, quelques strophes de Malherbe, très-belles de formes et d'expressions, quelques odes aussi harmonieuses, mais moins poétiques de J.-B. Rousseau, et à la fin du XVIII[e] siècle quelques grands lambeaux lyriques de Lebrun, remarquables par l'éclat et l'élégance, mais glacés de mythologie, de faux sublime et de vieilles périphrases ; d'un autre côté, les Élégies exclusivement érotiques de Bertin et de Parny, où l'on trouve sans doute de la mollesse, de la grâce, de la volupté, de la passion même, mais tout cela dans les proportions du *boudoir*... telles étaient les richesses lyriques et élégiaques de nos devanciers, et malgré tout l'esprit et le talent qu'on doit reconnaître aux auteurs dont nous venons de parler, on sentait que l'Ode inspirée et la grande Élégie n'avaient pas eu leurs poëtes, comme l'Épître, la Satire, la Fable. Quant à l'Épopée, *la Henriade* de Voltaire est venue faire prendre à la France sa place épique bien loin derrière toutes les autres nations : car ce sont précisément la conception et le ton épiques qui manquent à cette épopée, même dans les passages les plus justement cités par les rhétoriques de collége.

Au surplus, Voltaire a vécu au milieu d'une civilisation trop avancée pour composer un bon poëme épique, quand bien même il en aurait eu la puissance et la vocation. C'est en général dans les premiers temps littéraires d'un peuple, lorsque les croyances ne sont pas attiédies, et lorsque l'invasion du roman n'a pas encore eu lieu, que paraissent les épopées vraiment dignes de ce nom.

La France a laissé passer le temps. C'était au XVIe siècle, c'était parmi les guerres religieuses, sous les règnes si orageux et si poétiques des derniers Valois, que devait surgir l'Épopée française; à cette époque, on trouve Ronsard et quelques autres poëtes de la *Pléiade,* trop vantés alors, et surtout trop décriés de nos jours par des auteurs qui ne les connaissent guère et qui sont loin de les égaler; mais [1] on cherche vainement, dans cette *Pléiade* brillante, l'homme d'une puissante imagination, le poëte de génie enfin, capable d'enfanter une œuvre épique. Ce serait ici l'occasion de rechercher quelles influences fatales ont écarté du sol de la France le plus beau laurier poétique, et quelles conséquences en ont résulté pour l'avenir de la poésie française, qui, privée des divins secours d'une épopée, où toutes les autres littératures puisent comme dans un fleuve, a cherché sa gloire dans les genres qui n'en découlent pas nécessairement, et a pris ce caractère léger, didactique ou satirique qu'elle a conservé pendant deux siècles, et qui lui a donné une physionomie moins belle sans doute, mais bien distincte au milieu des nations modernes [2]. L'espace nous manque pour une pareille dissertation, et d'ailleurs ces questions et beaucoup d'autres aussi importantes sont traitées de main de maître par M. Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la Poésie française au*

1. Variante manuscrite : Mais, dans cette brillante pléiade, où ne manquent ni les *Théocrite,* ni les *Horace,* ni les *Tibulle,* la place d'un *Homère* est restée vacante.

2. Variante manuscrite : La fin du paragraphe est biffée et remplacée par ceci :

« Il y aurait aussi à examiner comment la France a eu sa poésie avant d'avoir sa langue, sa divine harmonie sur un instrument incomplet ou à demi barbare, et comment, *quand Malherbe vint,* la poésie s'est peu à peu effacée, à mesure que la langue se perfectionnait, comment le chanteur a fait place au luthier. Phénomène unique dans l'histoire des littératures : la poésie et la langue françaises sont nées à un siècle de distance, et n'ont presque jamais marché ensemble si ce n'est au théâtre; jusqu'à notre époque, où elles se sont enfin reconnues et embrassées sous la lyre d'André Chénier pour ne plus se quitter.

« L'espace nous manque pour de pareilles dissertations. D'ailleurs ces questions et beaucoup d'autres aussi importantes sont chaque jour traitées de main de maître ; et nous aurions mauvaise grâce à nous en mêler. »

XVIe *siècle*, ouvrage d'une grande utilité et d'un grand charme, qui restera comme un monument de l'art, comme un modèle de critique, et qui ne pouvait sortir que de la tête d'un érudit, d'un philosophe et d'un poëte.

Le *Lyrique*, l'*Élégiaque* et l'*Épique* étant les parties faibles de notre ancienne poésie, comme nous l'avons déjà observé, c'est donc de ce côté que devait se porter la vie de la poésie actuelle. Aussi M. Victor Hugo s'est-il révélé dans l'Ode, M. de Lamartine dans l'Élégie, et M. Alfred de Vigny dans le Poëme. Mais avec quelle habileté ces trois jeunes poëtes ont approprié ces trois genres aux besoins et aux exigences du siècle! M. Alfred de Vigny, un des premiers, a senti que la vieille épopée était devenue presque impossible en vers, et principalement en vers français, avec tout l'attirail du merveilleux ; il a senti que *les Martyrs* sont la seule épopée qui puisse être lue de nos jours, parce qu'elle est en prose, et surtout en prose de M. de Chateaubriand ; et à l'exemple de lord Byron, il a su renfermer la poésie épique dans des compositions d'une moyenne étendue et toutes inventées; il a su être grand sans être long. M. de Lamartine a jeté dans ses admirables chants élégiaques toute cette haute métaphysique sans laquelle il n'y a plus de poésie forte ; et ce que l'âme a de plus tendre et de plus douloureux s'y trouve incessamment mêlé avec ce que la pensée a de plus libre et de plus élevé. L'élégie, sur sa lyre, est devenue immense. Enfin M. Victor Hugo a non-seulement composé un grand nombre de magnifiques odes, mais on peut dire qu'il a créé l'ode moderne ; cette ode, d'où il a banni les faux ornements, les froides exclamations, l'enthousiasme symétrique, et où il fait entrer, comme dans un moule sonore, tous les secrets du cœur, tous les rêves de l'imagination, et toutes les sublimités de la philosophie.

La grande poésie française de notre époque (toujours abstraction faite du théâtre) nous semble donc principalement représentée par MM. Victor Hugo, de Lamartine et Alfred de Vigny, autant à cause de leur talent que parce qu'ils l'ont appliqué à des genres dont notre langue n'offrait pas d'exemples, ou dont elle n'offrait que

des modèles incomplets. Il est encore un poëte qu'il est impossible d'oublier : il n'a fait que des chansons, qu'importe! il n'y a point de genre secondaire pour un talent de premier ordre. M. Béranger mériterait littérairement, par ses chansons non politiques, toute la célébrité que lui a faite l'esprit de parti, le plus bête de tous les esprits [1].

Le Français, né malin, créa le vaudeville.

Il ne voudra pas anéantir sa création. La chanson enflammait nos aïeux dans leurs combats, elle les servait dans leurs amours, les consolait dans leurs disgrâces, les égayait sous le chaume et même dans les palais... Ce ne seront jamais les amours ni les combats qui nous manqueront; le frais laurier de la chanson ne peut pas vieillir ni mourir sur la terre de France.

Certes, il existe en ce moment plusieurs autres poëtes qui cultivent avec un juste succès les quatre genres que nous venons de citer ; mais ceux d'entre eux qui ont le plus de droit aux hommages seront les premiers à sanctionner les nôtres; certes, nous avons des écrivains distingués qui traitent encore des genres si admirablement traités par nos grands maîtres; mais, on ne saurait trop le répéter, ce ne sont pas ces écrivains qui peuvent caractériser l'époque actuelle [2].

Les censeurs classiques et moroses qui ne cessent de vanter le passé au préjudice du présent ont également tort et raison. Ils ont mille fois raison quand ils disent que les contes, les épîtres philosophiques, les poésies

1. VARIANTE DE L'ÉDITION DE 1829 ET SUIVANTES : « M. Béranger n'a point dénaturé la chanson, comme l'ont dit de prétendus classiques ; il l'a poétisée, et c'est ainsi qu'il mérite littéralement toute la célébrité, etc. »

2. Émile Deschamps avait biffé sur son exemplaire les lignes qui précèdent, depuis les mots : « *Aussi M. Victor Hugo s'est-il révélé dans l'Ode,* etc. » (page 264). Toutefois, avant de sacrifier ce passage, il avait essayé d'en atténuer le sens, selon lui trop exclusif, par cette note qu'il a ensuite biffée également : « Quand cette préface parut, en 1828, nous n'avions pas encore les *Confidences* de M. Jules Lefèvre, les *Contes d'Espagne et d'Italie* de M. Alfred de Musset, les *Poésies romaines* de M. Jules de Saint-Félix, les *Iambes* de M. Auguste Barbier, ni *Marie* de M. Brizeux, ni les *Dernières Paroles* de mon frère Antoni Deschamps. »

légères, les poëmes didactiques ou héroï-comiques, les satires et les fables, que l'on fait aujourd'hui, sont à cent lieues de ce que nos hommes de génie faisaient en ce genre il y a cent ans. Ils ont tort quand ils ne conviennent pas de la supériorité relative et absolue de notre siècle, dans tous les autres genres. Ils ont raison quand ils veulent que nos anciens chefs-d'œuvre soient étudiés et admirés avec enthousiasme; ils ont tort quand ils veulent qu'ils soient continués perpétuellement et reproduits sous toutes les formes.

Au surplus, la comparaison du siècle vivant avec les siècles qui l'ont précédé manque toujours de justesse et de justice. Elle tombe à faux en ce que les grandes époques littéraires ne sont quelque chose que par les points où elles ne se touchent pas; et véritablement il y a peu de conscience et d'équité à opposer tous les grands écrivains morts que les temps ont lentement produits, aux écrivains d'une seule époque qui est à peine au quart de son période.

Il n'y a de comparaison possible et utile à faire qu'entre es écrivains d'un même siècle ; c'est-à-dire entre les continuateurs de l'ancienne école et les sectateurs de l'école qui commence. Or, à talent égal même, ces derniers auraient un immense avantage : car les idées nouvelles triompheront complétement, et cela, par l'excellente raison qu'elles sont les idées nouvelles. Il en est dans les arts comme en politique : malheur à qui se laisse arriérer ! Avant tout et en tout, il faut être de son temps. Il n'est plus douteux d'ailleurs que les *Romantiques* (pour nous servir encore de cette expression déjà surannée) n'aient en ce moment l'avantage du talent comme celui de la position. — « Mais, nous dit-on, n'y a-t-il point parmi les rangs des Romantiques des gens à idées extravagantes, à imagination déréglée, dont les compositions ne ressemblent à rien et dont le style est alternativement barbare et ridicule? » — Qui vous dit le contraire? n'avez-vous pas vous-mêmes, dans vos rangs *classiques,* des gens dont le style et les compositions ressemblent à tout, qui ont des idées... et une imagination... c'est-à-dire qui n'ont point d'idées ni

d'imagination? Quelle conclusion peut-on tirer de là? depuis quand calcule-t-on les forces de deux armées par leurs blessés et leurs infirmes? Laissez-nous compter nos forces effectives, les talents véritables qu'on a tour à tour traités de *romantiques* depuis vingt-cinq ans; nous laisserons les noms *classiques* en blanc, vous les remplirez vous-mêmes. Nous ne pouvons pas mieux dire. Ensuite l'Europe ou un enfant décidera.

On convient généralement de la supériorité de notre jeune école philosophique et historique; notre siècle est déjà si bon juge en fait de prose, que personne ne songe à nier l'immense talent de M. l'abbé de la Mennais, quoique ses systèmes soient combattus de toutes parts. Les triomphes de notre jeune école poétique sont au contraire fort contestés. C'est que pour juger la prose il faut de l'esprit, de la raison, de l'érudition, et qu'il y a beaucoup de tout cela en France; tandis que pour juger la poésie il faut le sentiment des arts et l'imagination, et ce sont deux qualités aussi rares dans les lecteurs que dans les auteurs français. Dans notre pays, on *comprend* beaucoup plus et beaucoup mieux qu'on ne *sent*. Or la poésie n'est pas seulement un genre de littérature, elle est aussi un art, par son harmonie, ses couleurs et ses images, et comme telle c'est sur les sens et l'imagination qu'elle doit d'abord agir; c'est par cette double route qu'elle doit arriver au cœur et à l'entendement. De là vient que les grands musiciens et surtout les grands peintres, enfin tous les artistes distingués, sont bien plus sensibles à la poésie, et par conséquent en sont bien meilleurs juges, que les hommes de lettres proprement dits. L'éducation musicale commence à se faire parmi nous, le goût de la peinture est déjà fort répandu; et cependant combien de gens d'esprit, sans compter ceux qui n'en ont pas, préfèrent encore un *nocturne* bien doux, ou l'ancien *plain-chant* de notre opéra, aux plus délicieuses modulations ou aux plus riches harmonies; et un *intérieur de cuisine*, ou un *effet de neige avec un peu de feu*, aux plus sublimes têtes et aux compositions les plus inspirées et les plus étudiées! Ce qui est vrai pour la musique et la peinture,

l'est bien davantage pour la poésie qui est l'art le moins palpable, celui dont les secrets sont les plus nombreux et les plus intimes, celui enfin qui a le grand désavantage sur les autres arts de n'avoir pas une langue à part et d'être obligé de s'exprimer avec les mêmes signes qu'un exploit d'huissier, ou qu'un roman vertueux qui fait pleurer les marchandes de modes. De tous temps, les poëtes ont souffert de l'indifférence ou de l'ignorance du public. Le *Odi profanum vulgus et arceo* d'Horace, tout impertinent qu'il paraisse, devrait être l'épigraphe de chaque œuvre vraiment poétique. A moins d'un miracle qui arrive de loin en loin, quelle illusion peut se faire un poëte de nos jours, quand le Dante, le Tasse, le Camoëns, Milton, etc., etc., ont été méconnus de leurs contemporains ! La poésie, non dramatique s'entend (car le public assemblé est presque la postérité), se trouve étrangement compromise entre les hommes à idées positives et la frivolité des salons.

C'est en France surtout, chez ce peuple le plus spirituel et le plus intelligent de l'Europe, que la haute poésie est peut-être le moins goûtée par ce qu'on appelle *le monde*. Le caractère, l'éducation, les habitudes des Français n'ont rien d'*artiste*. Les brillantes qualités de leur esprit, la vivacité prodigieuse de leur conversation, la coquetterie de leurs mœurs, sont en opposition directe avec le sentiment poétique, qui ne se développe que dans une vie recueillie ou passionnée. A Paris, les arts et la poésie sont un sujet de discussion au lieu d'être un amour ; il n'y a pas de pays où l'on en parle plus et où l'on en jouisse moins. Quelque chose de moqueur et d'impatient agite et caractérise la population de nos salons ; ce qui est naïf et grand y est traité d'ennuyeux ou de ridicule, et les bougies n'éclairent que les succès du bel esprit et des grâces fardées. Honneur donc aux poëtes dont les accents mâles et sévères ne provoquent point ces applaudissements efféminés, ces triomphes sans conséquence, qui s'éteignent et meurent avec les flambeaux d'une fête ! Et pourtant la gloire est plus belle en France que partout ailleurs, et tous les grands hommes étrangers recherchent les suf-

frages de Paris, comme, dans les temps antiques, on recherchait les suffrages d'Athènes. C'est que, prise dans son ensemble, la France est toujours la reine des nations; c'est que nulle part les succès ne font autant de bruit; c'est qu'une jeunesse ardente et instruite fermente sur les bancs de ses universités; c'est enfin qu'au milieu même de ce *monde* si prosaïque et si superficiel, se trouvent peut-être cinq cents personnes, femmes et hommes, dont l'âme est aussi poétique et aussi rêveuse que dans les montagnes de l'Écosse ou sur les bords de l'Arno, et qui ne possèdent pas moins cette promptitude de conception, ce jugement sain, cette délicatesse de tact que rien n'égale et ne remplace chez les autres peuples. Si les *masses* sont vulgaires en France, nulle part les *individus* ne sont plus distingués. Nos poëtes et nos artistes doivent donc s'attacher uniquement à plaire aux esprits d'élite; c'est même le plus sûr moyen d'avoir un peu plus tôt ou un peu plus tard le succès populaire: car la pensée de quelques hommes supérieurs finit toujours par être celle de la foule.

La poésie, repoussée des salons, va encore se briser, comme sur un écueil, contre le stoïcisme des têtes exclusivement philosophiques ou politiques. Elle était trop forte là-bas; ici elle paraît trop futile. Il y a erreur ou distraction des deux côtés; car la poésie, qui est d'origine céleste, ne peut pas avoir tort. Plusieurs causes ont contribué de nos jours au peu d'attention que font aux vers les hommes d'une littérature très-grave. D'abord, la véritable poésie du XIXe siècle a fait invasion en France par la prose. M. de Chateaubriand et Mme de Staël ont été les premiers poëtes de l'époque. Beaucoup de gens s'en sont contentés; on se contenterait à moins. Et puis, il faut avouer que les poëmes de l'école *Delillienne*, et, plus tard, les vers de l'Empire, quelque bien faits qu'ils fussent, étaient surtout bien faits pour décourager de la poésie française!... Les hommes forts et pensants n'ont pas pu écouter longtemps tout ce ramage; et ils se sont habitués à ne plus ouvrir un volume de vers, de peur d'en voir sortir, à chaque page, tout un poulailler décrit, ou de la mélancolie de *Direc-*

toire. Leur défiance durait encore quand les poëtes réels sont arrivés, et cette défiance invétérée sera longue peut-être à se guérir entièrement. Si les Œuvres d'André Chénier, de ce poëte immense, sitôt moissonné par la faux implacable qui n'épargnait aucune royauté, eussent été publiées à la fin du dernier siècle, quelque incomplètes, quelque imparfaites qu'elles soient, à cause de cette mort précoce, nul doute que l'âme des hommes supérieurs ne se fût prise alors à cette poésie virile et naturelle, et la réconciliation qui s'accomplit lentement eût été avancée de trente ans. Mais l'ombre d'André Chénier ne devait être évoquée que par une voix toute poétique : M. Delatouche s'est acquitté de ce soin pieux avec la modestie et la ferveur du talent [1].

Au surplus, pour faire sentir l'injustice de quelques préventions défavorables, il est bon de rappeler que les poëtes ont en général été de grands écrivains en prose, quand ils l'ont bien voulu, tandis qu'il n'y a peut-être pas d'exemple de grands écrivains qui soient montés de la prose à la poésie. Racine écrivait en prose avec une rare élégance. Voltaire est parti d'*Œdipe* pour se lancer dans son admirable prose. Les deux Chénier étaient également de très-bons prosateurs ; et de nos jours, un des auteurs les plus brillants, un des érudits les plus profonds, M. Charles Nodier, faisait de charmants vers avant de faire son excellente prose. Enfin, toute la belle et large prose de M. Victor Hugo, dans tous les genres, et ce grand roman historique de *Cinq-Mars,* qui eût suffi pour faire la réputation de M. Alfred de Vigny, sont des preuves de la prééminence du génie poétique; d'un autre côté, J.-J. Rousseau, lui-même, le génie de la prose, n'a pu produire que des vers sans couleur et sans chaleur. Nous rappellerons aussi que les grands poëtes ont toujours été les hommes les plus instruits et les plus *philosophes* de leur temps; ce n'est même qu'à ces conditions qu'ils étaient de grands poëtes. Et qu'on ne dise pas que dans un siècle comme le nôtre, où les sciences

1. Cette dernière phrase est effacée sur l'exemplaire de l'auteur.

politiques et les études philosophiques sont portées à un si haut degré de perfection, les poëtes ne peuvent plus acquérir la prépondérance qu'ils avaient dans les âges moins éclairés; les hautes renommées de Gœthe au milieu de la philosophique Allemagne, et de Byron dans le pays natal de là politique, sont là pour démentir ce préjugé trop répandu. Il y a une poésie comme une législation pour chaque grande époque. Mais, ainsi que nous l'avons déjà montré, la France n'a plus besoin d'aller chercher des exemples hors de chez elle; ses jeunes poëtes, nourris des souvenirs de son passé, enrichis des trésors littéraires de ses voisins, et tout palpitants encore des événements extraordinaires qui ont remué le monde autour d'eux, ne se laisseront point intimider par tant d'obstacles, et la monarchie constitutionnelle aura son beau siècle comme la monarchie absolue.

Résumons-nous : la physionomie littéraire de la France actuelle est caractérisée par trois grands traits: l'histoire, la philosophie, la haute poésie; les premiers talents de prose et de vers de l'époque sont renfermés dans cette triple et large barrière; et ces trois objets occupent presque exclusivement l'intérêt et la curiosité d'une jeunesse avide d'instruction et d'émotions. Les besoins philosophiques et historiques du siècle sont admirablement bien servis par les cours de MM. Cousin et Guizot. Il est à regretter que M. Villemain, dont les brillantes improvisations rendent si étroites les plus vastes salles, soit circonscrit lui-même, par la nature spéciale de son cours, dans l'examen critique de l'éloquence française. Quelque fertile que soit son esprit, quelque ingénieuse que soit son érudition, quelque prodigieuse variété qu'il jette dans ses leçons, par la comparaison toujours neuve et utile de notre éloquence nationale avec les éloquences étrangères, il n'en est pas moins vrai que l'histoire et la philosophie le pressent de toutes parts, et qu'il lui faut à tout moment, pour développer ses propres forces, entrer dans le domaine de ses deux collègues; ce qui est un désavantage pour tous les trois et un sujet d'hésitation pour l'auditoire. Si, à l'examen de l'éloquence, le

célèbre professeur joignait l'examen de la poésie française, vers laquelle il ne peut faire que de rares et de trop courtes excursions, quel champ fécond et nouveau lui serait ouvert! ses leçons prendraient un caractère bien plus vivant encore et tout à fait *actuel,* car c'est sur le terrain de la poésie que les grands combats vont se livrer, et que les grandes questions doivent se décider. Sans doute, M. Villemain, en appliquant son étonnante sagacité à l'étude approfondie du rhythme, de l'harmonie, de la fabrication du vers ou de la strophe, enfin de tout le matériel poétique, se convaincrait et convaincrait facilement ses auditeurs des immenses progrès que la nouvelle école a faits dans la partie *artistique,* comme dans la partie intellectuelle et littéraire de la poésie. Il proclamerait sans doute hautement que les rayons presque éteints du dernier siècle ne peuvent pas être la lumière d'un nouvel âge; il n'hésiterait pas, dans l'intérêt de l'art et de sa propre gloire, à se séparer de la mort pour s'attacher à la vie, et tout en éclairant les poëtes de cette nouvelle école sur leurs défauts et leurs dangers, il les vengerait, par l'autorité de sa parole, des outrages de l'ignorance ou du pédantisme scolastique.

Cependant, philosophes, poëtes, historiens, vraiment dignes de ces noms, unissez-vous de cœur et d'action, au lieu de vous diviser par de vaines théories et de discuter sur de vaines préséances; vous tenez les trois sceptres de la pensée, ne vous en faites point des armes les uns contre les autres, mais joignez-les en faisceau, et vous serez invincibles. Songez que c'est par cette alliance irrésistible de tous les talents que vos devanciers ont sapé les bases de l'ancienne société et posé celles du nouvel ordre de choses. Serez-vous moins forts et moins unis pour réédifier, consolider et embellir? Songez que vous parlez à ce peuple français, le premier peuple du monde, parce qu'il est le plus chevaleresque et en même temps le plus philosophique; à ce peuple, changeant il est vrai, parce qu'il est étonnamment impressionnable, mais qui sait souffrir et mourir pour une doctrine, qui fait la guerre pour le triomphe d'une

idée, et dont les fureurs même ont été commises au nom d'un principe. Parlez-lui donc de gloire et de vertu, de discipline et de liberté, d'enthousiasme et de raison, il vous comprendra et vous obéira. Vous tous qui avez la science, le jugement et l'imagination, ne formez qu'une ligue en faveur de l'ordre et de la civilisation, tournez vers le *bien* et vers le *beau* toutes les facultés que vous avez reçues du ciel, mettez en commun tous vos trésors et toutes vos forces pour faire avancer le grand œuvre du XIXᵉ siècle, et laissez les versificateurs continuer en paix leur innocent métier.

Il est temps de jeter un coup d'œil sur notre théâtre et d'examiner rapidement ce que nos grands maîtres en ont fait, ce qu'on en fait aujourd'hui, ce qu'on peut en faire encore.

Après avoir montré la France des deux derniers siècles infiniment supérieure par sa prose à toutes les autres nations ensemble, il nous a fallu avouer son évidente infériorité dans les hauts genres de poésie, qui n'ont été réellement cultivés que par l'école actuelle; nous sommes heureux de pouvoir lui restituer sa suprématie dans la littérature dramatique.

La France est la nation la plus dramatique de l'Europe. Aucun peuple d'aucun temps ne peut lui disputer la palme de la comédie. C'est faire injure à Molière que de le nommer le premier poëte comique du monde; on doit dire : LE SEUL, tant il est au-dessus de tous. Sans doute Shakespeare est le plus grand génie tragique des temps modernes, et les maîtres de notre scène sont loin de l'égaler pour la création des caractères, l'invention des fables, le langage de la passion et la poésie du style; mais il faut considérer qu'après Shakespeare l'Angleterre n'a plus rien de vraiment grand, tandis que notre théâtre tragique a été constamment illustré, pendant deux siècles, par une succession non interrompue de poëtes du premier ordre; ce qui rend la Melpomène française bien plus imposante et bien plus complète. Il faut considérer aussi que les belles proportions et la régularité imposées à notre tragédie par les auteurs de *Cinna* et d'*Andromaque* lui donnent une physionomie à

part, au milieu des littératures contemporaines. Nous examinerons plus loin si cet avantage n'a pas été payé depuis trop chèrement en nous privant d'un grand nombre de ressorts dramatiques. Toujours est-il vrai que si les pères de la tragédie française n'ont pas créé beaucoup de personnages, ni de fables, on ne peut leur refuser une création immense, celle d'un système entier dont les formes majestueuses ne se sont pas altérées pendant deux cents ans. Voici quelques lignes de l'ouvrage de M. Sainte-Beuve, qui rendent notre pensée beaucoup plus éloquemment que nous ne pourrions le faire : « On vit, chose inouïe jusque-là, une littérature moderne appliquer le goût le plus exquis à ses plus nobles chefs-d'œuvre; la raison prévenir, assister le génie, et, comme une mère vigilante, lui enseigner l'élévation et la chasteté des sentiments, la grâce et la mélodie du langage. On vit l'imitation des anciens devenue originale et créatrice, réfléchir, en l'embellissant encore, la civilisation la plus splendide de notre monarchie, et de cette fusion harmonieuse entre la peinture et l'antiquité et celle de l'âge présent, sortir un idéal ravissant et pur, objet de délices et d'enchantements pour toutes les âmes délicates et cultivées. Enfin, si l'on n'eut pas en France la poésie du Dante, de l'Arioste et du Tasse, ni surtout la poésie de Shakespeare, l'on eut Racine, et, pour la première fois, la perfection de Virgile fut égalée [1]. »

A l'exception donc de cet admirable *Cid,* sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, les premiers et les plus beaux chefs-d'œuvre de notre théâtre sont romains, grecs ou juifs. Racine et Corneille ont exploité magnifiquement ces trois antiquités, en les arrangeant, sans les dénaturer, selon le goût de leur siècle; car les poëtes dramatiques (et c'est ce qui nuit beaucoup à la durée de leurs ouvrages) ne peuvent pas toujours pousser très-loin la fidélité des mœurs et la vérité du langage; ils sont obligés, pour être entendus et goûtés, de prendre, dans leur style et dans leurs caractères, une moyenne

1. Sur son exemplaire, l'auteur a biffé cette citation.

proportionnelle entre le siècle qu'ils mettent sur la scène et le siècle dans lequel ils vivent. C'est ce que Corneille et Racine ont fait avec un art prodigieux, et chacun avec des procédés bien différents. Ces deux poëtes immortels n'ont rien de pareil entre eux, et c'est pourquoi ils peuvent se traiter d'égaux.

Voltaire, après eux, jeta son drame pathétique et brûlant dans toutes les nations et dans tous les temps où n'était point parvenu le génie de ses devanciers; il fit comparaître sur la scène une grande partie des peuples modernes, et c'est en cela surtout qu'il a mérité le trône tragique où il est assis. L'innovation est toujours le seul moyen de gloire. Mais Voltaire, si inventif dans ses conceptions, si intéressant dans ses fables, si neuf par les pensées, est resté, comme poëte et comme écrivain, bien au-dessous de Corneille et de Racine. Soit que la nature ne l'ait pas doué de poésie au même degré que ces deux grands hommes, soit que, travaillant pour une époque excessivement spirituelle, mais peu artiste, il ait négligé à dessein la forme et la couleur poétiques, qui n'eussent été que médiocrement senties, pour se livrer tout entier aux combinaisons théâtrales et aux déclamations philosophiques qui étaient alors dans le goût du public, il est certain qu'il a outré encore le défaut de localité et d'individualité qui est le péché originel de notre tragédie. Ses personnages turcs, chinois, arabes ou américains, sont bien plus des Français que les Grecs et les Romains de Racine et de Corneille : et comme ce sont des Français du siècle de Louis XV, au lieu d'être des Français du siècle de Louis XIV, leur langage est moins grand, moins pur et moins idéal. Ce n'était plus devant Mme de la Vallière, mais devant Mme de Pompadour qu'ils parlaient. Il est juste toutefois d'excepter les caractères de *chevaliers* que Voltaire a tracés avec beaucoup de charme et une fidélité de couleur plus que suffisante pour l'époque. Au total, malgré de nombreux vices d'exécution et une débilité de style qui contraste trop souvent avec la hardiesse des idées, Voltaire a dû produire tout l'effet qu'il a produit, et il est impossible de ne pas reconnaître qu'il a étendu, sinon élevé notre

scène tragique, et qu'il a *passionné* encore le dialogue et les situations; enfin il a ouvert une source nouvelle et abondante de pathétique, et on lui doit de fortes et nobles émotions, qu'on n'avait pas éprouvées au même degré avant lui.

Arrêtons-nous pour remarquer que le génie de nos trois grands tragiques s'est manifesté dans les proportions et avec les formes qui convenaient aux époques où ils ont écrit, et que la nature de leurs beautés et même de leurs défauts n'a aucune analogie. Comment donc obtenir une place à côté d'eux? c'est également en faisant ce qu'ils n'ont pas fait et ce qu'ils feraient maintenant.

Assez longtemps, on nous a donné les mêmes tragédies sous des noms différents; assez longtemps, les continuateurs, exagérant ce qu'il y avait de défectueux dans nos chefs-d'œuvre sans en reproduire les beautés, nous ont montré des personnages antiques habillés à la moderne, ou des modernes parlant un vieux langage; la tragédie française, d'imitation en imitation, est arrivée, à fort peu d'exceptions près, à ne plus être qu'un moule banal où l'on jette des *entrées* et des *sorties* extrêmement bien motivées, sans s'occuper de faire agir et parler les personnages d'une manière neuve et attachante. De là cette indifférence du public pour le Théâtre-Français, qui fut si longtemps notre gloire et notre plus noble plaisir.

Chez tous les peuples, les arts, à certaines époques, changent de formes et de moyens, quoique leur but et leurs effets soient toujours les mêmes. Il en est de cela comme des lois. De temps à autre, de nouvelles combinaisons de plaisirs, de nouvelles conditions de succès deviennent nécessaires. Nous en sommes là aujourd'hui pour tous les arts. La révolution musicale opérée par M. Rossini, celle qui s'opère en ce moment dans la peinture, sont des preuves irrécusables de cette vérité. On ne peut nier l'immense révolution produite dans la littérature française par les historiens, les philosophes et les poëtes de la nouvelle école; pourquoi l'art dramatique n'aurait-il pas son tour?... Mais déjà cette révo-

lution est tentée avec plus ou moins de bonheur sur tous nos théâtres. Seul le Théâtre-Français reste encore immobile au milieu du mouvement général. C'est la dernière forteresse du *scolastique*; elle ne pourra pas tenir longtemps, il faudra bien qu'elle capitule par famine.

Les choses sont déjà fort avancées; déjà l'on sait très-bien ce qu'on ne veut plus, si on ne sait pas encore ce qu'on veut. Le terrain est déblayé, il n'y a plus qu'à tracer les routes. C'est aux gens de l'art à éclairer et à guider le public. Mais les théories sont bien peu efficaces, quand les exemples ne s'y joignent pas. Quelques grands modèles de la nouvelle beauté tragique dont notre théâtre doit nécessairement s'enrichir, sous peine de mort, parleront plus haut que tous les raisonnements, et c'est pourquoi la révolution dramatique ne saurait être mieux commencée que par la représentation des chefs-d'œuvre de Shakespeare traduits en vers français avec audace et fidélité.

Quoi! dira-t-on, encore des imitations, jamais d'originalité! — Nous répondrons d'abord que rien ne serait plus original et plus neuf pour le public, que la représentation naïve sur notre théâtre d'une grande tragédie de Shakespeare, avec toute la pompe d'une mise en scène intelligente; car les représentations anglaises où les trois quarts et demi des spectateurs n'entendent pas un mot, et les traductions en prose, privées de la magie du style et du jeu des acteurs, ne donnent du grand poëte qu'une idée toujours imparfaite et quelquefois très-fausse. Et puis, où sont donc les tragédies créées, parmi celles que depuis trente ans on nous a données pour nouvelles? combien en est-il qui ont survécu à leur succès? le compte ne serait pas difficile à faire. Avouons que, sous d'autres titres, on nous joue perpétuellement la même chose; nous voyons beaucoup de continuateurs... En vérité, jusqu'à ce qu'il se présente un génie inventeur, les traducteurs doivent avoir la préférence. Les continuateurs français nous donnent tout juste, en moindre qualité, ce que nous avions, depuis longtemps, en immortels chefs-d'œuvre. Au moins les traducteurs

nous donneront-ils ce que nous n'avions pas encore. Ce n'est point parce qu'un auteur prend un sujet nouveau qu'il fait une tragédie neuve ; si les caractères, les situations et le style n'en sont point innovés, s'il a mis à contribution vingt ouvrages nationaux pour composer le sien; si la mémoire des spectateurs retrouve à tout moment *Mithridate* ou *Alzire* sous des habits et des noms supposés ; si presque à chaque vers on se souvient du vers suivant, en croyant le deviner, certes, une telle œuvre ne peut point raisonnablement passer pour une œuvre d'imagination. C'est que les fables tragiques sont extrêmement rares, et que les hommes de génie sont très-rares aussi. Les poëtes dramatiques peuvent se diviser en trois classes : d'abord ceux qui inventent ou plutôt qui trouvent des fables et les traitent d'une manière également inventée; il y en a trois ou quatre comme cela depuis le commencement des siècles; ensuite ceux qui traitent franchement de grands et beaux sujets traités trop faiblement avant eux, et qui, les embellissant et les rajeunissant par la vigueur de leur pensée [1] et les formes nouvelles de leur style, sont au moins créateurs [2] par l'exécution; de ces auteurs-là, il s'en rencontre tout au plus deux ou trois par époque; enfin, ceux qui traitent et écrivent d'une manière commune et connue de prétendus sujets créés, dont il n'y a d'inventé que le titre et dont toute l'originalité disparaît avec l'affiche : cette classe d'auteurs, cette faction des continuateurs a toujours été très-nombreuse [3].

1. Variante de l'édition de 1829 et des éditions suivantes : « *leur composition.* »

2. Variante des éditions de 1829 et suivantes : « *sont encore.* »

3. Passage ajouté dans les éditions de 1829 et suivantes : « C'est e propre des auteurs médiocres de voir des sujets de tragédie partout; les vrais poëtes dramatiques savent, au contraire, combien il y a peu de ces ables tragiques, faites pour inspirer la terreur dans tous les siècles et dans tous les pays, comme Œdipe et Macbeth. Voilà pourquoi ils sont à la recherche de ces rares et beaux sujets; voilà pourquoi, lorsqu'ils n'en trouvent pas de nouveaux à cette hauteur, ils aiment mieux refaire ceux qui n'avaient pas été assez bien exécutés avant eux, du moins sur notre théâtre ; persuadés qu'ils sont que, dans les arts, c'est manière neuve de traiter les sujets, bien plus que la nouveauté des sujets eux-mêmes, qu'il faut rechercher. Les grands musiciens refont souvent

De toutes les tragédies représentées de nos jours au théâtre de la rue de Richelieu, quelles sont celles qui survivront aux variations des systèmes, aux caprices de la mode? Ce sont évidemment l'*Agamemnon* de M. Lemercier et la *Clytemnestre* de M. Soumet [1]; c'est aussi la *Marie Stuart* de M. Lebrun, habile traduction de l'*allemand* qui émeut et attache par cette poésie naturelle et colorée qu'on retrouve avec tant de charme dans le *Voyage en Grèce* du même auteur. Si nous passons à l'Odéon nous trouverons en première ligne des tragédies qu'on y a représentées, les *Machabées*, ouvrage fort remarquable de M. Guiraud, et le *Saül*, dont la belle et grande poésie a placé M. Soumet si haut parmi ses rivaux de gloire : ces deux pièces sont encore des sujets refaits. Un seul ouvrage entièrement neuf survivra aux critiques et aux éloges qu'il a reçus : c'est le *Paria* de M. Casimir Delavigne, œuvre essentiellement philosophique, qui peut-être n'a pas cet intérêt vulgaire que cherche d'abord la foule, mais qui frappe tous les esprits distingués par des situations fraîches, des caractères créés, et par un style de poëte.

Le *Paria* est l'ouvrage de M. Delavigne qui a eu le

les partitions des opéras donnés par leurs devanciers; Raphaël a refait trente fois les mêmes sujets, et quelle prodigieuse variété dans cette apparente monotonie! Enfin, les poëtes classiques de la Grèce reproduisaient sans cesse les mêmes fables sur leur théâtre; tant il est vrai que l'exécution est presque tout, en poésie comme en peinture. Sans doute, si tout est neuf et beau, sujet comme exécution, le mérite et la gloire sont portés à une puissance bien supérieure; c'est ainsi qu'on est Sophocle ou Shakespeare; mais quand on fait *Iphigénie* ou *Phèdre*, *OEdipe* ou *Mérope*, qui avaient déjà été mis vingt fois en scène depuis deux mille ans, on est encore Racine et Voltaire. Si ces magnifiques sujets n'étaient pas devenus de magnifiques tragédies sous la main de deux grands maîtres, nos poëtes vivants devraient s'y exercer, jusqu'à ce qu'ils parvinssent à les naturaliser sur notre scène; il n'y aurait pas de plus beaux triomphes contemporains. Et ici les faits viennent encore au secours des théories. »

1. Passage ajouté dans l'édition de 1829 et dans les éditions suivantes : « C'est-à-dire, deux imitations du grec, deux sujets primitifs et de tous les temps, qui avaient été souvent manqués, et qui attendaient que deux hommes d'un haut talent vinssent les placer sur la scène française, à côté de nos anciens chefs-d'œuvre. »

moins de succès et qui lui fera le plus d'honneur[1].

Une autre traduction de Schiller qui rappellerait sans aucun doute le succès de *Marie Stuart,* c'est le *Guillaume*

1. VARIANTE DE L'ÉDITION DE 1829 ET DES ÉDITIONS SUIVANTES : « Si nous passons à l'Odéon, que voyons-nous au premier rang des tragédies *viables?* Deux sujets refaits : les *Machabées,* ouvrage très-remarquable de M. Guiraud, et cette grande et forte composition de *Saül* dans laquelle M. Soumet s'est montré, au même degré de supériorité, poëte dramatique, épique et lyrique ; merveilleuse réunion de qualités qui a fait d'*Athalie* le modèle de la perfection. Une seule tragédie, toute d'invention, parmi cent autres données dans la même époque, survivra aux critiques et aux éloges dont elle a été l'objet : c'est le *Paria* de M. Casimir Delavigne. Sans doute, la conception de la fable, précisément parce qu'elle est inventée, est loin d'être irréprochable ; sans doute le drame n'est pas conduit avec tout l'art désirable, et la pièce entière pèche par l'intérêt vulgaire et par le *vis tragica;* mais des caractères créés, une grande fraîcheur d'images et de sentiments, des situations très-neuves, une poésie pure et pittoresque, coupée par un dialogue passionné et par des mots d'une délicatesse exquise, enfin quelque chose de jeune et d'inaccoutumé sur notre scène, voilà ce qu'il faut surtout voir dans cette tragédie ; et c'est pourquoi le *Paria* est l'ouvrage de M. Casimir Delavigne qui a eu le moins de succès, et celui qui lui fera le plus de gloire. »

PASSAGE AJOUTÉ DANS LES DEUX DERNIÈRES ÉDITIONS : « Ainsi, quelques tragédies seulement subsistent parmi les trois ou quatre cents qui ont été applaudies depuis trente ans ! Quelle source de réflexions philosophiques pour nos auteurs dramatiques ! Et pourquoi donc cette effrayante disproportion ? On peut en assigner trois causes principales : supériorité désespérante de nos grands maîtres ; épuisement des sujets vraiment tragiques, du moins dans le genre dit *classique;* enfin, absence de poésie dans la tête de presque tous les auteurs. On s'est imaginé en France qu'avec un talent de style et de versification fort ordinaire, un peu d'esprit, et ce qu'on appelle *l'entente de la scène,* on pouvait se mettre à faire des tragédies et même de grandes comédies !... On en a fait beaucoup ; on a réussi d'abord, parce qu'il est très-rare,' pour mille raisons, qu'une première représentation ne réussisse pas, et puis chaque ouvrage a été religieusement enseveli dans son succès. La première condition pour composer un grand œuvre dramatique, c'est d'être poëte ; le reste s'acquiert par l'étude et l'expérience. Si vous n'êtes pas poëte et que vous vouliez absolument travailler pour le théâtre, ne traitez que les genres secondaires. Les classiques grecs et français, depuis Eschyle jusqu'à Racine, depuis Aristophane jusqu'à Molière, étaient avant tout de grands poëtes et de grands écrivains.

« De bonne foi, qu'y a-t-il de commun entre ces beaux génies et leurs prosaïques continuateurs, qui ont la prétention de leur ressembler et la bonhomie de les défendre ?

« Certes, dans l'état actuel des choses et des esprits, c'est une haute gloire d'avoir fait une ou deux tragédies qui doivent rester au théâtre, et cet honneur n'appartient qu'à des poëtes, dans la plus noble acception du mot. Qui ne sait, par exemple, que M. Soumet, avant de se livrer à la

Tell que Pichat a laissé [1]. Nous pouvons affirmer que le ton, la couleur, toute la poésie du poëte allemand, ont passé dans l'œuvre du poëte français. Pichat avait débuté avec un grand éclat dans *Léonidas*, et le pas qu'il a fait de *Léonidas* à *Guillaume Tell* est énorme. On ne peut s'expliquer que par l'*esprit d'imprudence et d'erreur*, la négligence ou l'oubli du Théâtre-Français à l'égard d'un tel ouvrage. Si le nom de Pichat, si l'intérêt de l'art sont peu de chose pour le comité, du moins devrait-il comprendre son propre intérêt : mais non : *Guillaume Tell* a eu son triomphe sur tous les théâtres; l'Opéra, qui est si habilement dirigé maintenant, lui en prépare un qui effacera tous les autres; et la Comédie-Française ne se réveille point de son apathie! La première pensée du ministre de l'intérieur a été pour Pichat mourant; le premier soin de M. de Martignac a été de délivrer *Guillaume Tell* des chaînes de l'ancienne censure qui l'opprimait comme un autre Gessler; pour la première fois, depuis bien longtemps, on a vu le pouvoir aller au-devant du talent : les Muses sont *filles de mémoire*, elles ne l'oublieront pas. Espérons que le Théâtre-Français se souviendra enfin que ses cartons renferment une belle tragédie d'un poëte trop tôt pleuré, et que le public l'attend [2].

littérature dramatique, avait touché glorieusement à plus d'une palme poétique, et contribué, par plusieurs productions étincelantes de talent, au mouvement général qui s'opère aujourd'hui dans la nature des idées et dans les formes du langage et du vers ?

« Pour en revenir à la question théâtrale, comme les beaux sujets de tragédies classiques sont devenus très-rares, et comme, d'un autre côté, le succès soutenu des pièces médiocres devient de plus en plus difficile, on fera désormais fort peu de tragédies; tant mieux : c'est la meilleure manière de remettre nos chefs-d'œuvre en pleine possession du théâtre, jusqu'à ce que des tragédies d'un nouveau genre viennent partager avec eux sans leur nuire. »

1. Variante de l'édition de 1829 : « Ceci nous amène naturellement à parler d'une traduction de Schiller qui rappellerait, sans aucun doute, le succès de *Marie Stuart* : c'est le *Guillaume Tell* que Pichat a laissé. Nous pouvons affirmer que le ton, la couleur, etc. »

Dans l'exemplaire de l'auteur, les premières lignes de ce paragraphe jusqu'à « *Pichat avait débuté*, etc. » sont biffées.

2. L'auteur, sur son exemplaire, a biffé tous les endroits de cette page qui renferment des reproches à l'adresse du Théâtre-Français.

Ce qu'on a déjà fait pour Schiller, nous le réclamons hautement pour Shakespeare. S'il avait encore besoin d'apologie auprès de quelques esprits timorés, qu'ils lisent les belles et éloquentes leçons de M. Villemain sur ce créateur de la tragédie moderne, et qu'ils voient comment le goût le plus pur se prosterne devant le génie. C'est que les grands auteurs ont toujours été les plus grands critiques, quand ils ont voulu s'en mêler. Encore une fois, les maîtres de notre scène n'ont rien fait de complet par eux-mêmes dans les sujets modernes. Voltaire, en se tenant toujours dans le style pompeux, s'est privé de la ressource précieuse des contrastes de mœurs et de l'individualité des caractères. Nous n'avions que *le Cid* qui fût continuellement naturel et vrai; aussi est-il emprunté à un théâtre étranger; aussi Corneille l'appela-t-il tragi-comédie, tant ce grand homme sentait la nécessité du mélange des tons dans ce qui n'était point l'*antique;* on sait comment il fut rejeté hors de cette voie nouvelle par les prétendus *classiques* du temps, mais on ne conçoit pas comment, dans les deux derniers siècles, aucun auteur n'a cherché à y rentrer. Nous persistons à dire que la seule manière d'y marcher à coup sûr, c'est de débuter par y suivre Shakespeare, de même que Racine, pour traiter les sujets antiques, s'est inspiré d'Euripide et s'en est approché autant que son siècle le permettait. Du reste, il n'est pas question de vouloir détrôner nos grands poëtes au profit d'un usurpateur, comme quelques gens de lettres feignent de le craindre. Dans l'empire des arts, il y a un trône pour chaque génie : Voltaire n'a fait aucun tort à Corneille ni à Racine, il n'a tué que leurs imitateurs; de même Shakespeare ne fera de mal qu'aux continuateurs de Voltaire. On peut donc être bien tranquille. Quant aux vieilles indignations *nationales,* à ces gothiques haines de l'*étranger,* à qui prétendrait-on imposer aujourd'hui avec toute cette *patrioterie* littéraire? La France est trop forte et trop riche pour être jalouse et injuste. C'est une chose merveilleuse à voir que la promptitude avec laquelle s'est faite l'éducation du public; il y a six ans, on recevait les acteurs anglais

avec des hurlements et des outrages!... Pourquoi le public ne voudrait-il pas voir Shakespeare au Théâtre-Français, comme il y a toujours vu, comme il y voit tous les jours, Sophocle, Euripide, Guillen de Castro, Maffey, Alfiéri, Schiller, etc., etc.; comme il admire un tableau de Rubens et de Raphaël dans notre Musée; comme il écoute les partitions de Mozart ou de Rossini à notre grand Opéra? Quelle distinction puérile la sottise et la mauvaise foi chercheront-elles à établir entre des analogies si évidentes?

Mais, nous dira-t-on, *Phèdre, Iphigénie, Œdipe*, etc., n'étaient que des imitations des anciens, habilement appropriées à notre système et à nos mœurs dramatiques, et vous voulez imposer au public la représentation de traductions littérales de Shakespeare. — Sans doute; et en voici les raisons: la disposition des cirques antiques, l'intervention du chœur, les grandes robes et les masques des acteurs, les rôles de femmes joués par des hommes, enfin l'extrême simplicité de l'action et l'ordre tout païen des idées et des sentiments, eussent formé de trop choquantes disparates avec nos habitudes sociales et notre civilisation chrétienne, pour que la tragédie grecque pût être posée toute droite sur notre théâtre, comme une statue qui change de piédestal. Shakespeare, au contraire, est un génie qui répond à toutes les passions modernes, et qui nous parle de nous dans notre propre langage; et puis, les moyens d'exécution de ses ouvrages sont à peu près les mêmes que pour nos tragédies. Quelques changements de décorations de plus ou de moins, voilà toute la différence. Convenons aussi que nos grands tragiques, tout en gémissant, ont trop souvent sacrifié au goût de leur siècle la peinture sévère de l'*antique* qu'ils imitaient. De là les *virago* de Corneille, les galants *jeunes premiers* de Racine, et ces vieilles amours de *Jocaste*, que Voltaire se reprochait tant. Nous venons à une époque où le besoin de la vérité en tout est universellement senti, et en cela les poëtes actuels sont plus heureux que leurs prédécesseurs. C'est donc leur faute et la faute des acteurs, mais non celle du public, si le *faux*

et le *conventionnel* tiennent encore trop de place sur notre théâtre. Et pour revenir à Shakespeare, qui ne s'aperçoit pas maintenant que les imitations de Ducis, tout utiles, toutes hardies même qu'elles ont été, ne sont réellement que des lambeaux mutilés d'un géant? On y trouve des scènes admirables, mais on cherche vainement une pièce. Comme l'a fort judicieusement observé *le Globe*, dans un des excellents articles qu'on y rencontre souvent : « Le temps des imitations est passé. Il faut ou créer ou traduire. » Rien de pire en effet qu'un portrait qui n'est pas ressemblant. Il est temps de montrer au public français ce grand Shakespeare tel qu'il est, avec ses magnifiques développements, la variété de ses caractères, l'indépendance de ses conceptions, le mélange si bien combiné des styles comique et tragique, enfin avec ses beautés toujours si neuves et si originales, et même avec quelques défauts qui en sont inséparables et qui du moins ne ressemblent pas aux défauts de nos poëtes. Il est temps que ses chefs-d'œuvre soient reproduits fidèlement sur notre scène, comme les nôtres le sont sur les scènes étrangères. Toute l'Europe savante et poétique est sous la domination de Shakespeare traduit dans toutes les langues; il ne lui manque plus que vingt toises carrées, à Paris, au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de Richelieu; elles ne peuvent plus lui manquer longtemps.

Quoi! dira-t-on encore, faut-il montrer au public français toutes les bouffonneries obscènes et toutes les froides horreurs qui charmaient les Anglais du temps d'Élisabeth!... Non, certes. Ce fut aussi un tribut que le grand homme a payé au mauvais goût de son temps : mais tel est l'art qu'il a mis dans ses monstruosités mêmes, qu'elles peuvent s'enlever toutes, sans rien déranger à l'échafaudage de ses pièces et à la marche de l'action. Cette épuration, commencée par lui-même et continuée depuis en Angleterre, souvent avec peu de goût et de discernement, fait nécessairement partie du travail d'un traducteur français, qui ne doit pas rejeter ou garder tout ce qu'ont gardé ou

rejeté les arrangeurs anglais; mais la traduction n'en sera pas moins littérale, en ce sens que si elle ne donne pas tout Shakespeare, du moins elle ne contiendra rien qui ne soit de Shakespeare.

Nous prévoyons l'objection banale qu'on va nous faire : Vous prônez la représentation des traductions en vers de Shakespeare, parce que vous avez traduit ainsi quelques-unes de ses tragédies. A quoi nous répondrons d'une manière assez banale aussi : Nous avons traduit quelques tragédies de Shakespeare en vers français, précisément parce que nous en croyons la représentation nécessaire au public, à l'art et au Théâtre-Français lui-même. Au Théâtre-Français, parce que n'ayant plus de grands acteurs tragiques, il ne peut espérer de vogue que par l'attrait d'un genre et d'un système de pièces entièrement neufs sur notre scène; au public, parce que, lassé de tant de pâles contre-épreuves de nos chefs-d'œuvre eux-mêmes, il aime mieux les relire vingt fois avec délices et attendre, pour revenir au théâtre, que quelque chose y réponde à ce vague besoin de nouveauté qui le tourmente; à l'art enfin, parce que, faute de point de comparaison, il serait à craindre que ce besoin se satisfît aveuglément avec des ouvrages *prétendus romantiques*, faits sans inspiration et sans étude, qui n'auraient que les formes extérieures des drames de Shakespeare, et dont toute la nouveauté consisterait à briser les unités de temps et de lieu, auxquelles personne ne songe, et à mêler des lazzis du boulevard au langage cérémonieux de notre vieille tragédie. Il est urgent qu'une tragédie de Shakespeare prévienne le danger et empêche l'opinion de s'égarer soit en bien, soit en mal, sur le grand procès dramatique. Tout sera décidé en une soirée, et un parterre intelligent et impartial reconnaîtra sur-le-champ que la question n'est pas dans la coupe matérielle des scènes et des actes, dans les passages subits d'une forêt à un château, et d'une province à une autre, toutes choses dont on fait aussi bien de se passer quand on le peut, et qu'on ne doit ni repousser ni rechercher, mais qu'elle est réellement dans la peinture individualisée

des caractères, dans le remplacement continuel du récit par l'action, dans la naïveté du langage ou le coloris poétique, dans un style enfin tout moderne.

La traduction de *Roméo et Juliette* que j'ai faite avec M. Alfred de Vigny, et les autres traductions que nous achevons chacun séparément, lui *Othello,* moi *Macbeth,* sont des travaux entrepris de conscience; nous pourrions écrire en tête, comme Montaigne : *Ceci est une œuvre de bonne foi.* Aucun amour-propre, aucun intérêt hors de l'art ne nous a dirigés; nous n'avons d'autre ambition que de faire connaître le grand poëte anglais au public français. Si nos ouvrages sont applaudis, c'est Shakespeare qu'on applaudira ; si Shakespeare n'est pas compris, ce sera la faute de ses interprètes; d'autres plus habiles ou plus heureux viendront, et nous serons les premiers à servir et à proclamer leur triomphe. Mais, encore une fois, il y a urgence; le moment est décisif; tout peut être compromis et retardé par l'apparition du faux *romantisme.* Peut-on espérer que la Comédie-Française ouvrira enfin les yeux? Avec les chefs-d'œuvre de son magnifique répertoire, secourus des chefs-d'œuvre de Shakespeare, avec l'ensemble satisfaisant qu'elle peut encore donner à ses représentations, avec la sollicitude éclairée de M. Taylor (si elle sait y reconnaître sa providence), la Comédie-Française reprendrait bientôt cet éclat et cette popularité qui s'effacent et se perdent de jour en jour dans les pâleurs de l'imitation et dans les déviations de la routine.

Autrement, et si le Théâtre-Français persiste dans son inaction ou dans son activité mal entendue, il n'est pas possible que l'autorité actuelle, qui a si sagement détruit tant de monopoles, épargne longtemps encore le plus intolérable de tous, et reste sourde aux réclamations qui vont s'élever de toutes parts. Les arts libéraux, ainsi que l'indique assez leur nom, ne vivent que de liberté. La concurrence est la meilleure protection. Certes, si un théâtre nouveau pouvait s'ouvrir, sous la direction d'un entrepreneur intelligent, sans comité de lecture ni d'administration, sans cet encombrement d'ouvrages reçus depuis trente ans et vieillis avant de

naître, avec des acteurs jeunes, disposés à jouer tous rôles, en étudiant la pantomime expressive et la déclamation naturelle des grands acteurs anglais, les seuls qui, depuis Talma, nous aient fait éprouver des émotions tragiques, avec la ferme volonté de ne représenter, en fait de pièces nouvelles, que des pièces vraiment neuves et d'un caractère homogène; certes, un pareil théâtre n'aurait pas besoin d'autres secours que son travail et sa bonne organisation, et il y aurait dans tout cela quelque chose de fort et de vital qui ne ressemblerait guère à la végétation expirante, à la fécondité caduque qui poussent et se perpétuent encore aux quinquets de nos coulisses.

Lorsque la grande épreuve de Shakespeare aura été faite, lorsque notre public connaîtra la plus belle poésie dramatique des temps modernes, comme il a appris celle des temps antiques dans les chefs-d'œuvre de notre scène, alors, toutes les questions étant éclairées, tous les trésors mis à découvert, tous les systèmes comparés et appréciés, un homme de génie viendra peut-être, qui combinera tous ces éléments, leur donnera une forme nouvelle, et, plus heureux que nos grands maîtres des grands siècles, en fera jaillir la véritable tragédie française, un drame national, fondé sur notre histoire et sur nos mœurs, sans copier qui que ce soit, pas plus Shakespeare que Racine, pas plus Schiller que Corneille, comme le dit M. Victor Hugo dans son admirable préface de *Cromwell*, de ce *Cromwell*, œuvre poétique, toute virile, toute réfléchie, jusque dans ses parties les plus attaquées, type primordial du drame moderne en France, qui restera comme un objet d'envie et de colère pour les uns, d'étude et d'admiration pour les autres, et de discussions animées pour tous, quand l'oubli pèsera sur la plupart des succès d'aujourd'hui [1].

1. Lorsque cette préface a été écrite, le juste et éclatant succès de *Henri III* n'avait pas encore rappelé le public au Théâtre-Français. M. Dumas a commencé avec autant de talent que de bonheur, sur notre scène, la révolution du drame historique en prose. Il a fait faire un grand pas à cette partie de l'art : c'est une gloire qui doit rester à son nom. Mais la question demeure entière pour la tragédie en vers, et toutes nos

Il est temps de dire un mot du style, cette qualité sans laquelle les ouvrages sont comme s'ils n'étaient pas; on se figure assez généralement, parmi les gens du monde, qu'écrire sa langue avec correction et avoir du style, sont une seule et même chose. Non : l'absence des fautes ne constitue pas plus le style, que l'absence des vices ne fait la vertu. C'est l'ordre des idées, la grâce ou la sublimité des expressions, l'originalité des tours, le mouvement et la couleur, l'individualité du langage, qui composent le style; c'est après une peinture éloquente de toutes ces qualités que Buffon a dit : Le style est l'homme même. Ainsi, on n'a point de style pour écrire correctement des choses communes, et on peut avoir un style, et un très-beau style, tout en donnant prise à la critique par quelques endroits. Une autre erreur, à laquelle sont même sujets certains hommes de lettres, c'est de croire qu'il n'y a qu'une manière de bien écrire, qu'un vrai type de style. Comme Racine et Massillon passent avec raison pour les écrivains les plus irréprochables, ces messieurs voudraient, par exemple, que Racine eût écrit les tragédies de Corneille, et Massillon les oraisons funèbres de Bossuet : si on les laissait dire, ils regretteraient de bonne foi que les fables de La Fontaine n'aient pas été *versifiées* par Colardeau, et les comédies de Molière par Gresset; parce que, de cette manière, la perfection du langage se trouverait, suivant eux, réunie à la supériorité des conceptions et des pensées. Comme si on pouvait séparer l'idée de l'expression dans un écrivain; comme si la manière de concevoir n'était pas étroitement unie à la manière de rendre; comme si le langage enfin n'était qu'une traduction de la pensée, faite à froid et après coup! Ces prétendues combinaisons ne produiraient que des choses monstrueuses ou insipides. On corrige quelques détails dans son style, on ne le change pas. Autant d'hommes de talent, autant de styles. C'est

doléances dramatiques continuent de recevoir leur application exacte à cet égard. Le drame historique est à la haute tragédie poétique ce que le roman historique est à l'épopée.

(Note de l'édition de 1832.)

le son de voix, c'est la physionomie, c'est le regard. On peut préférer un style à un autre, mais on ne peut contester qu'il y ait cent façons d'écrire très-bien. Il n'y a au contraire qu'une manière de très-mal écrire, c'est d'écrire comme tout le monde ; car il ne faut pas compter ceux qui ne savent pas écrire du tout.

Il en est de même de la versification. Beaucoup de personnes s'imaginent que, hors de la facture de Racine, il n'y a point de salut. La versification de Racine est sans doute admirable, mais celle de Corneille, de Molière et de La Fontaine est admirable aussi par des qualités toutes différentes. Ceux qui ne comprennent pas d'autre mélodie que celle des vers de Racine, ne sont pas capables même de sentir les beautés de ce grand poëte. Ils font l'effet de ces *latinistes* qui sont tout déconcertés quand on les sort de l'*hexamètre* de Virgile, ou du *pentamètre* d'Ovide. Des vers ne sont point durs pour n'être pas composés dans le système harmonique de Racine. L'harmonie de Mozart n'a rien de commun avec celle de Cimarosa. Parce qu'une partition semble obscure à des yeux peu exercés, elle n'en sera pas moins belle à l'oreille quand elle sera exécutée avec le sentiment de l'art. Certains beaux vers sont plus difficiles à réciter que certains autres; mais qu'une voix habile vous les lise, et vous serez surpris d'y trouver des grâces et des effets que vous chercheriez en vain dans des vers en apparence plus mélodieux. La période arrondie, les vers symétriquement cadencés, l'euphonie continuelle des sons, forment les principales qualités de la versification *racinienne*, et cette manière a prévalu jusqu'à l'abbé Delille, qui l'a outrée au point de la rendre méconnaissable. Cet abbé, avec tout son esprit et tout son talent, a singulièrement appauvri la langue poétique, en croyant l'enrichir, parce qu'il nous donne toujours la périphrase à la place du mot propre. Il a changé nos louis d'or en gros sols : voilà tout. Et puis, quel misérable progrès de versification, qu'un logogriphe en huit alexandrins, dont le mot est *carotte* ou *chiendent*... Ce qu'il y a de plus triste, c'est que beaucoup de nos auteurs ont transporté ce faux langage

dans la tragédie. Ils dépensent tout ce qu'ils ont de poésie dans leur mémoire, pour faire raconter un *détail vulgaire* par un personnage subalterne, et lorsque arrivent les scènes de passion, ils n'ont plus que des lieux communs à nous débiter dans un style éteint, comme cet avocat des *Plaideurs,*

Qui dit fort longuement ce dont on n'a que faire,

et qui glisse sans qu'on s'en aperçoive sur le point essentiel.

Voilà pourtant, de dégradation en dégradation, où est tombée l'école de Racine. Certes, elle est tombée de bien haut : ne nous étonnons pas si elle en meurt.

André Chénier a rompu ce joug usé. Il a reproduit avec génie la manière franche, l'expression mâle du grand poëte Régnier [1], et, remontant aux premiers âges de notre poésie, il a rendu à nos vers l'indépendance de la césure et de l'enjambement, et ces formes elliptiques, et cette allure jeune et vive, dont ils n'avaient presque plus de traces. C'est le mode de versification que suit l'école actuelle qui a repris aussi à nos anciens poëtes cette richesse élégante de rimes, trop négligée dans le dernier siècle; car la rime est le trait caractéristique de notre poésie : il faut qu'elle soit une parure, pour n'avoir pas l'air d'une chaîne, et des vers rimés à peu près sont comme des vers qui auraient presque la mesure. Ce vers renouvelé a le grand avantage d'avoir été beaucoup moins employé et surtout d'offrir beaucoup plus de ressources et de variété; le récit poétique ne nous paraît même possible que de cette manière. Les repos réguliers et les formes carrées des autres vers sont insupportables dans un poëme de longue haleine; l'admiration devient bientôt de la fatigue. Les personnes peu familiarisées avec la versification d'André Chénier et de nos jeunes poëtes, se perdent dans les déplacements de césure et dans les

1. En marge sur l'exemplaire de l'auteur : « La savante élégance le vers imagé du grand poëte Ronsard; l'opulente harmonie, la couleur virgilienne du grand poëte Racan. »

enjambements, et crient à la barbarie et à la prose; ce sont elles qui sont prosaïques et barbares.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.

Comment ne sent-on pas que le rhythme continue sous ce désordre apparent et qu'il n'y manque rien que la monotonie! D'ailleurs, un mode n'exclut pas l'autre; c'est tout bénéfice. L'art est de les combiner et de les faire jouer dans des proportions et à des distances justes et harmoniques. Lorsque après une page de narration écrite en vers si faussement nommés prosaïques, se trouve une suite de beaux vers d'inspiration, pleins et cadencés, comme ceux de l'ancienne école, ils se détachent avec bien plus de grâce et de noblesse, et l'effet en est bien plus puissant. C'est un chant suave et pur qui sort d'un récitatif bruyant et agité. Que peut dire un poëte, quand il s'entend reprocher des contrastes comme des dissonances, et des choses étudiées comme des négligences ou des distractions? Rien; à moins qu'il ne dise avec Voltaire :

Qui n'aime pas les vers a l'esprit sec et lourd,
Je ne veux pas chanter aux oreilles d'un sourd.

C'est une bien grande erreur aussi de croire que tels versificateurs font mieux les vers que tels poëtes. Le talent suit toujours le génie. Sans doute avec du travail et une organisation assez heureuse, on parvient, dans les vers comme dans tous les arts, à une certaine élégance vulgaire, à une froide correction, à une mélodie molle, que n'ont pas quelquefois au même degré les hommes d'un vrai génie; mais les tours variés, les coupes hardies et pittoresques, les grands secrets de l'harmonie et de la *facture*, sont interdits au versificateur. Il ne choque point, parce que ses défauts sont communs, ainsi que ses qualités; c'est là le secret de ses petits triomphes de société. Il rappelle, en reflets effacés, dans ses hémistiches tout faits, dans ses images parasites, dans sa banale phraséologie, ce qu'on a justement admiré dans les chefs-d'œuvre de

nos grands maîtres, et il y a des gens lettrés qui lui savent gré de cela. Le poëte, au contraire, arrive avec ses beautés et ses fautes à lui, et tout le monde s'effarouche. Mais depuis quand la perfection est-elle dans les créations humaines? Croit-on que Virgile même et Racine soient parfaits?... Il y a quelquefois dans leurs ouvrages défaut de force, défaut d'invention, défaut d'originalité, comme les défauts de Shakespeare et de Dante sont le mauvais goût, l'inconvenance et l'irrégularité [1]. Chez les uns, les défauts sont négatifs, et pour ainsi dire d'omission; chez les autres, ils sont positifs et en relief: toute la différence est là. Ces quatre hommes n'en sont pas moins quatre poëtes divins. La critique devrait donc apprendre à se montrer un peu indulgente pour certains défauts, et très-difficile sur la nature des beautés. C'est le *commun* seul qui, dans notre siècle, tue les arts et les lettres, soit qu'il garde la forme *classique,* soit qu'il affecte la forme *romantique;* c'est contre le *commun* que toutes les colères de la saine critique doivent être dirigées. Pour nous, intimement convaincus de cet axiome de Boileau :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire,

si nous avons des voiles pour quelques défauts, du moins n'aurons-nous jamais de couronne pour la médiocrité.

Nous nous sommes expliqué franchement sur toutes les questions; nous avons proclamé nos admirations avec une grande probité littéraire, sans aucune influence d'amitié ou d'opinion; pourquoi ne pas apporter en littérature cette indépendance de principes, cette conscience passionnée qui seule réussit maintenant en politique? Nous pouvons nous tromper, mais du moins nous ne voulons tromper personne.

Nous manifestons notre sentiment sur l'état actuel de la littérature et de la poésie en France, parce qu'il nous semble que la plus faible voix peut lancer quelques

1. Variante manuscrite sur l'exemplaire de l'auteur : « La bizarrerie ou l'affectation. »

paroles utiles; du reste, nous ne parlons que d'après notre profonde conviction, sans nous occuper du plus ou moins de succès des ouvrages que nous estimons, sans chercher à flatter l'opinion de la foule, ni même à nous mettre en opposition avec elle. Ainsi, nous dirons avec peu de personnes que *la Panhypocrisiade* de M. Lemercier est un poëme non-seulement très-original et très-philosophique, mais encore plein de beautés de style, et tout empreint de cette poésie mâle et naïve dont le type s'était presque effacé en France; nous dirons avec beaucoup plus de monde, que l'Académie française a oublié M. de Chenedollé, mais que les beaux et grands vers du *Génie de l'Homme* sont restés dans la mémoire des gens de goût; enfin, nous dirons, avec tout Paris, qu'on ne fait pas des vers plus colorés ni plus fortement trempés que ceux de MM. Méry et Barthélemy [1]. Il nous est impossible encore de ne pas dire que la plupart de nos prétendus *classiques* ne connaissent ni l'*antique,* ni le *moderne,* qu'ils n'aiment ni la Bible, ni Homère, ni Eschyle, ni Horace, ni Shakespeare, ni le Dante, etc., etc.; qu'ils ne se délectent pas beaucoup avec Corneille, et pas du tout avec André Chénier; toutes choses fort désagréables pour les deux ou trois hommes de génie qu'ils ont adoptés, probablement à cause de ce qu'ils ont de moins bon.

Il faut pourtant dire aussi un mot de ce recueil. On y trouvera la traduction de *la Cloche,* de Schiller, et de *la Fiancée de Corinthe,* de Gœthe, deux poëmes que Mme de Staël ne croyait point qu'on pût faire passer dans le vers français : j'ai bien peur qu'on ne croie Mme de Staël sur sa parole et plus encore sur les miennes. Pour très-bien rendre l'*allemand* ou l'*anglais* en *français,* il faut une grande flexibilité de talent et beaucoup d'imagination de style. Tout le monde n'y réussit pas comme M. de Boisjolin, par exemple, dans sa traduction de *la Forêt de Windsor* de Pope, traduction faite de verve, noble chant de poëte, suivi d'un

1. Ce passage, depuis : « *Nous dirons avec beaucoup plus de monde,* etc. » est biffé dans l'exemplaire de l'auteur.

trop implacable silence [1]. Mon œuvre la plus importante est un poëme sur *Rodrigue, dernier roi des Goths.* J'avais voulu d'abord le publier séparément. Une juste défiance de mes forces m'a retenu. Ce poëme est tiré de ces admirables *romances espagnoles,* qu'on a si bien nommées une Iliade sans Homère. J'en ai traduit quelques-unes, j'en ai développé ou inventé entièrement quelques autres, en m'inspirant de toutes les chroniques du temps, et en me servant surtout de l'excellent travail de M. Abel Hugo sur la poésie espagnole. J'ai conservé la forme lyrique des romances, en ayant soin de varier continuellement les rhythmes comme les tons et j'ai tâché de coordonner tous ces matériaux de manière à présenter un intérêt suivi, une espèce d'action dramatique ayant son exposition, son nœud et sa catastrophe. Viennent ensuite [2] des ballades de mon invention et des poésies de tout genre et de toute dimension, depuis l'ode jusqu'au rondeau, depuis l'élégie jusqu'au sonnet; c'est pourquoi j'ai appelé le tout : *Études françaises et étrangères.*

Si j'ai intercalé dans ce recueil de poésies toutes modernes, quelques extraits d'une traduction inédite des Odes d'Horace, malgré l'espèce de bigarrure qui en résulte, c'est que M. Jules de Rességuier me l'a demandé dans une des plus charmantes pièces de ses *Tableaux poétiques,* LA BAYADÈRE, composition pleine d'harmonie, de couleur et de nouveauté : on concevra qu'il m'était plus aisé de lui obéir que de lui répondre.

1. Cette dernière phrase biffée dans l'exemplaire de l'auteur.

2. VARIANTE MANUSCRITE SUR L'EXEMPLAIRE DE L'AUTEUR : « Viennent ensuite des traductions de poésies tirées des différentes langues de l'Europe, sorte de *specimen* littéraire où j'ai voulu saisir et fixer quelques traits caractéristiques de la physionomie de chaque Muse. Enfin, une moitié du volume est remplie de compositions qui m'appartiennent, poésies de tout genre et de toute dimension, depuis l'Élégie et l'Épître jusqu'au Rondeau et au Madrigal, depuis l'Ode jusqu'à l'Épigramme, depuis le Sonnet jusqu'à la Ballade et à l'Idylle : C'est pourquoi, etc. »

TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1353]

